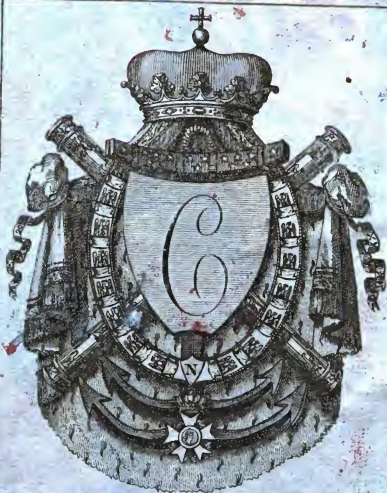


- PALLI



BIBLIOTECA NAZIONALE



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II. & SALA

R. d. G.

SCAFFALE

PLUTEO

N.° CATENA

Pt. 1





ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSEE,

De l'Académie Française.

TOME PREMIER.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Française.

Nouvelle édition, corrigée & augmentée
de plusieurs Pièces qui n'avoient point
encore paru.

TOME PREMIER;



A PARIS,

Chez PRAULT, petit-fils, Libraire, Quai des
Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège.

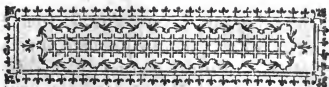
PIECES

Contenues dans ce Volume:

LA FAUSSE ANTIPATHIE.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

L'ÉCOLE DES AMIS.



A
SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE CLERMONT.

MONSEIGNEUR,

*EN présentant à VOTRE ALTESSE
SÉRÉNISSIME les Ouvrages de M. DE
LA CHAUSSÉE, je m'acquitte d'un de-
voir dont il s'étoit fait lui-même une
loi.*

*La protection que vous accordez aux
Sciences & aux Beaux-Arts, auroit
été pour lui un titre suffisant pour vous
offrir son hommage; mais il en avoit*

un plus flatteur, je veux dire les bontés dont vous l'avez honoré pendant sa vie, & il en a reçu des marques bien éclatantes, par les inquiétudes que vous avez daigné lui faire connoître pendant sa maladie.

Après une distinction si favorable, ses Ouvrages ne pouvoient paroître que sous vos auspices.

Permettez-moi, MONSIEUR, en qualité d'ancien ami de l'Auteur, de vous rendre ce tribut de reconnaissance qui vous étoit dû, & dont une mort prématurée lui a ôté la satisfaction.

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, SABLIER, Associé
de l'Académie des Belles-Lettres
de Marseille.



AVERTISSEMENT.

LA vie des Philosophes est marquée rarement par des événemens qui méritent d'être transmis à la Postérité. M. de la Chaussée, neveu d'un Fermier Général de même nom que lui, ne fut point touché par l'appas d'une fortune éclatante ; l'amour des Belles-Lettres & d'une vie tranquille l'occupèrent uniquement dès sa première jeunesse. Il fit dès-lors quelques vers ; mais il ne les montrait qu'à ses intimes amis. Il négligeoit même depuis long-tems le talent qu'il avoit reçu de la Nature, lorsque M. de la Motte fit paroître son *Système de la Poësie en Prose*. M. de la Faye, quoiqu'ami de M. de la Motte, prit le parti des vers, & engagea M. de la Chaussée dans sa querelle. Ce fut là l'occasion de l'*Epître à Clio*. Animé par le succès de ce petit ouvrage, il se livra au Théâtre ; la délicatesse de nos Modernes, qui ne permettoit plus les écarts & la licence de nos Anciens, & qui même, si j'ose le dire, restreignoit le génie, l'engagea à prendre une autre route ; il essaya d'appriivoiser les âmes scrupuleuses avec la Comédie, & de faire de ce Spectacle une Ecole où la Jeu-

iv *A V E R T I S S E M E N T.*

neſſe pût prendre, en ſ'amuſant, des leçons de ſageſſe & de vertu. On ſ'eſt écrié contre ce nouveau genre ; mais les Pièces ont réuſſi. La Poſtérité décidera entre les cenſeurs & les admirateurs.

Mais en attendant le jugement qu'en porteront nos neveux, nos voiſins ne pourroient-ils pas être de quelque autorité pour nous ?

Dom Ignace de Luzân a traduit le *Préjugé à la mode* en Eſpagnol.

M. Riccoboni, cet excellent Comédien Italien, & cet homme ſi plein de bon-ſens & de probité, accoutumé par ſa profeſſion au goût de ſon Théâtre, ſi éloigné du nôtre ; M. Riccoboni, diſ-je, n'a point craint de ſe déclarer en faveur de la nouveauté dans une Lettre qu'il a écrite à M. Muratori.

M. Goldoni, marchant ſur les traces de M. de la Chaufſée, a oſé préſenter à ſa Patrie des Scenes intéreſſantes, pathétiques & même *larmoyantes*, puisqu'il faut ſe ſervir de ce terme ; & ſa réputation ſeroit peut-être plus aſſurée, ſ'il n'eût pas prodigué ſon génie, en ſe prêtant indifféremment aux goûts d'une Nation chez qui la paſſion du Théâtre ſ'eſt emparée de tous les états.

Comme l'Editeur craindroit de fatiguer le Public par une longue Apologie des Œuvres de ſon ami, il aime mieux lui préſenter ce qu'en ont écrit pluſieurs de nos Modernes.

AVERTISSEMENT. v

des ouvrages dont le nom doit être d'un très-grand poids dans la République des Lettres.

*Second Supplément du Parnasse François de
M. TITON DU TILLET ; article 324.*

*Pierre-Claude Nivelles de la Chaussée, mort à Paris le 14 Mars 1754, âgé de 63 ans. La Chaussée fut reçu à l'Académie Française à la place de M. Portail, premier Président du Parlement, le 25 Juin 1736. La singularité de ses talens a partagé long-tems la Ville & la Province, & l'a fait regarder comme un Ecrivain extraordinaire. Il est l'inventeur d'un nouveau genre de Comédie à qui ses Censeurs ont donné le nom de *larmoyant*. Ce n'est point le ridicule du caractère ni les travers de l'esprit qu'il attaque. Ce sont les foiblesses du cœur qu'il représente. Il paroît que son principal but n'est point de corriger ; il ne veut qu'attendrir. Plaute, Térence & Molière ont écrit pour les hommes, & pour les instruire ; la Chaussée a pris la plume des mains des Graces pour plaire aux femmes par la peinture des passions qu'elles éprouvent & qu'elles font sentir. Cette aimable portion de l'Univers méritoit bien qu'il y eût un Auteur qui lui consacraît particulièrement ses talens. Les larmes qu'il lui a fait répandre à la représentation de ses Pièces ont dû le consoler*

vj **AVERTISSEMENT.**

de la mauvaise humeur de quelques critiques trop sévères. Je ne prononcerai point entre les partisans & les censeurs. J'observerai seulement que si la Chaussée s'est écarté de la route ordinaire, il a trouvé, en s'égarant, un sentier qu'il a semé de fleurs. Il est dans le Monde Littéraire, comme dans le Monde Politique, des terres inconnues dont la découverte honore l'Auteur & tourne à l'avantage de la Société. Cependant on peut juger que la Chaussée n'ignoroit pas les agrémens du bon comique par celui qu'il a répandu dans quelques-unes de ses Pièces, sur-tout dans celle de *l'Ecole des Meres*, où ce comique ne manque pas. J'avoue que ce n'est pas ce *vis comica* qu'on trouve dans Moliere & dans Regnard.

M. DE VOLTAIRE, *Conseils à un Journaliste, article de la Comédie.*

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de Pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'Ecrivains, qui peut-être n'en seroient pas satisfaits; mais je dirai hardiment que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs, & où l'on trouve de l'intérêt, comme le *Préjugé à la mode*; quand les François seront assez heureux pour qu'on leur donne une Pièce telle que le *Glorieux*,

AVERTISSEMENT. vij

gardez-vous bien de rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des Comédies dans le goût de Molière; évitez ce malheureux entêtement qui ne prend sa source que dans l'envie; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages; car lorsqu'une Comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on donne au Public un plaisir de plus.

J'ose dire que si les Pièces excellentes de Molière étoient un peu plus intéressantes, on verroit plus de monde à leur représentation; le *Misanthrope* seroit aussi suivi qu'il est estimé.

Extrait du Discours de M. DE BOUGAINVILLE, prononcé à l'Académie Française, le 30 Mai 1754, jour auquel il fut reçu à la place de M. DE LA CHAUSSEE.

La mort, en nous enlevant M. de la Chaussée, a privé l'Académie, le Théâtre François, la Société d'un Auteur ingénieux & sage, d'un Poète Citoyen, dont les Drames intéressans ont ennobli la Scène comique, fait rentrer Thalie dans des droits qu'elle avoit laissé prescrire depuis long-tems. Admirateur de l'inimitable Molière, il tendit au même but que lui par une route

viiij **AVERTISSEMENT.**

différente. Il étudia dans l'école de ce grave Maître les regles de l'Art ; mais il n'en copia ni le ton , ni la maniere. Il voulut , comme lui , que ses ouvrages fussent des leçons utiles & de fideles tableaux ; mais au lieu de peindre ces travers passagers , qui seroient aujourd'hui trop peu séduisans pour être contagieux , il réserva son pinceau pour ceux dont la source est dans des abus accrédités par le préjugé , ou dans des vices consacrés par la mode. Les hommes de son siècle lui parurent assez éclairés pour n'avoir plus besoin d'être avertis des ridicules grossiers que la malignité saisit d'elle-même , & que l'amour-propre évite ; mais en souhaitant qu'ils devinssent meilleurs , il pensa qu'un des plus sûrs moyens de leur faire aimer la vertu , étoit de la leur montrer sous des images touchantes , & dans des situations à peu près semblables à celles qui se répètent tous les jours sur la scene ordinaire de la Société.

Vous reconnoîtrez , MESSIEURS , le fonds sur lequel travailla constamment Mr. de la Chaussée : son cœur l'avoit guidé dans son choix , & les ressources de son esprit firent valoir le mérite du genre qu'il avoit choisi.

Les gens du monde , Jugés nés des ouvrages de cette espece , ont donné de justes applaudissemens à des Pièces bien écrites ,

AVERTISSEMENT. ix

dont l'objet est d'inspirer aux hommes le goût d'une morale bienfaisante, & de les convaincre, par le sentiment, que le devoir est le fondement du bonheur. Des caractères aimables & vertueux y jettent un intérêt noble, soutenu par l'élégante facilité du style, & par la régularité de l'ordonnance. L'action simple & conduite avec art, amène un dénouement presque toujours heureux. Le Spectateur, tantôt saisi d'admiration, tantôt ému de tendresse, sort en mesurant le degré d'estime qu'il se doit à lui-même, sur le degré de plaisir qu'il a ressenti : plaisir dont l'impression douce & pure s'étend à ses mœurs, parce qu'elle lui est communiquée par des personnages qu'après le Spectacle il retrouve dans le monde sous les noms de ses amis, de ses pareils, de ses rivaux. Comme leur sphere est la sienne, il se sent capable d'atteindre à leurs vertus : comme il ne leur arrive rien qu'ils ne puissent éprouver, il s'approprie leur expérience, il apprend d'eux à se garantir des mêmes écueils. Convaincu, par leur exemple, que la dignité des âmes est indépendante de celle des rangs, il reconnoît qu'il n'est point d'état d'où l'on ne puisse aspirer à l'héroïsme ; parce que ce n'est ni l'éclat des titres, ni la pompe de l'appareil, mais la grandeur de l'effort & la noblesse du motif, qui constituent le mérite d'une action.

AVERTISSEMENT.

Si l'imitation des mœurs fait l'essence de la Comédie, l'objet en est rempli, dès qu'on a tiré de nos mœurs, imitées fidèlement; des modèles capables de les épurer; & c'est ce que M. de la Chaussée a fait avec succès. Les suffrages du Public ont défendu ses Pièces contre l'intolérance de quelques censeurs exclusifs, qui prétendoient en proscrire le genre; les uns, comme irrégulier; les autres, comme nouveau. On a pu répondre aux premiers, que ce genre ne s'écarte point des règles, puisqu'il est dans la Nature; aux seconds, qu'il est ancien, que l'Auteur de l'*Andrienne* l'a connu, & que peut-être le devons-nous au Réformateur de la Comédie Grecque. En le faisant revivre de nos jours, M. de la Chaussée a l'honneur de l'avoir introduit & fixé pour jamais sur la Scène Française, à laquelle on peut dire qu'il appartient plus qu'à toute autre par le rapport qu'il semble avoir avec le caractère de la Nation.

Ainsi s'est vérifié le présage du grand Corneille, qui ne doutoit pas que ce genre, selon lui, plus utile aux mœurs que la Tragédie même, ne dût réussir entre des mains habiles. Heureuse en effet la Société où les *Mélanide* & les *Constance*, où les *Ariste* & les *Cénie* feroient le grand nombre! Plus heureuse encore celle dont chaque Membre trouveroit au fond de son cœur l'éloge de

AVERTISSEMENT. xj

pareils ouvrages. Socrate les eût estimés ; Platon , l'ennemi des Poètes , en eût admis l'Auteur dans sa République.

Afin que le Public ne croye pas que je cherche à le séduire en ne lui présentant que des éloges , je ne dissimulerai point ce qu'ont pensé des *Œuvres de M. de la Chaussée* les Journalistes de son tems. Je crois que leur jugement ne peut être que très-utile à ceux qui voudroient courir la même carrière.

M. l'Abbé DESFONTAINES, *Nouvelliste du Parnasse*, T. 4. p. 49.

ÉPÎTRE DE CLIO.

Cé petit ouvrage est digne de son succès ; non-seulement parce qu'il est écrit en faveur de la vérité , & pour le soutien du bon goût , contre quelques opinions singulieres débitées par de Beaux-Esprits modernes , mais encore parce que c'est un Poëme Didactique fort ingénieux. Pourquoi le Poëme de M. Pope, *sur la Critique* , traduit en beaux vers par M. l'Abbé du Resnel , a-t-il eu moins de succès que cette *Epître de Clio* ? C'est que le sujet de cette Epître est plus intéressant , que l'Auteur s'y est proposé un objet plus fixe & plus précis , & qu'il a sçu mettre dans son ouvrage , plus d'ordre , plus de raison.

xij Avertissement.

nement, plus d'images, des éloges plus flatteurs & plus de traits satyriques: L'Auteur y attaque solidement & avec esprit le système d'un Moderne en faveur de la prose, & il pousse le raisonnement contre lui jusqu'à une espèce de démonstration Poétique.

Cependant j'y ai remarqué quelques légères taches. En général, j'y trouve un peu trop de monotonie dans le style. Les vers de dix syllabes, sur-tout ceux qui sont à rimes plates, exigent certains enjambemens ménagés avec art, qui ne sont pas assez fréquens dans cette Pièce; ce qui fait que la rime y est importune & fatigante. L'Auteur s'est aussi quelquefois permis des vers prosaïques & négligés, des expressions peu correctes & des pensées qui ne sont pas toujours justes.

Observations, T. 1. p. 25. & suivantes.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

J'ose dire, à la louange de la Pièce du *Préjugé à la mode*, qu'elle n'a rien perdu du tout à l'impression; & que ceux qui ont pris plusieurs fois du plaisir à la voir représenter, en prennent encore à la lire. Vous sçavez que c'est la marque d'un bon ouvrage en ce genre, & vous connoissez bien des Pièces qui ont extraordinairement réussi

AVERTISSEMENT.

sur le Théâtre, & dont la lecture est insupportable J'ajoute que l'ouvrage y gagne peut-être en un sens, parce qu'il est fort bien écrit, & que le papier présente aux yeux du Lecteur attentif des beautés qui échappent à l'oreille. Certainement cet ouvrage a mis son Auteur au rang du petit nombre de bons Ecrivains dont les talens soutiennent encore un peu la réputation du goût François, & honorent ce siècle malheureusement plus éclairé que fécond.

Tome 8, des Observations , p. 233.

L'ÉCOLE DES AMIS,

Cette Comédie a été représentée avec une espèce de succès, moins dû, à la vérité, au fond de la Piece, qu'à un certain nombre d'endroits touchans & de vers bien faits, & à un dialogue toujours aisé & élégant. Le principal personnage, qui est *Monrose*, a plu, avec raison, par la noblesse de ses sentimens vertueux & par sa probité admirable. A l'égard du genre de cette Comédie, genre qui ne sera jamais de mon goût, il a enfin reçu son passeport. Oui, ce genre de Comédies sérieuses, sublimes même, & pathétiques, qu'on pourroit nommer des *Tragédies Bourgeoises*, ne passe plus à présent que pour du *haut Comique*.

Tom. 25. des Observations, p. 25.

M É L A N I D E , Comédie.

Tout Spectacle sérieux ne doit jamais porter le nom de Comédie. Cela posé, je demande la permission de critiquer la nouvelle Piece de M. de la Chaussée, qu'il lui plaît d'appeller *Comédie*.

Mais pourquoi n'employons-nous pas, pour ces sortes de Pieces qui ne sont ni Tragiques ni Comiques, & qui sont néanmoins Théâtrales, un mot qui est dans notre langue, & que nous avons emprunté des Anciens : c'est le mot de *Drame* ? Ajoutons-y une épithete qui détermine ce terme générale à une espèce particulière, nous qualifierons avec justesse toutes sortes de Pieces de Théâtre. Nous appellons *Drame héroïque*, ce que Corneille a appelé *Comédie héroïque* ; & la *Mélanide* de M. de la Chaussée sera intitulée, *Drame Romanesque*, jusqu'à ce qu'il plaise au Public d'adopter le mot nouveau que j'ose lui présenter, c'est celui de *Romanédie* ; il est assez analogue, & n'a rien qui doive blesser.

Comme le Public veut bien se prêter aujourd'hui à la diserte des Sujets & des Auteurs, & que le Romanesque traité avec art ne laisse pas de plaire sur la Scene, cessons

enfin de blâmer ce genre, qui, quoique bien au-dessous du vrai Comique & bien plus aisé à manier, ne laisse pas d'avoir ses beautés, & d'être une source d'instruction & de plaisir. La nouvelle Piece de M. de la Chaussée est bien capable de réconcilier avec ce genre ceux qui lui ont été le plus opposés. Elle a beaucoup plu sur le Théâtre, & ne laisse pas de plaire encore sur le papier, malgré quelques négligences de style.

Sans n'arrêter à quelques reproches qu'on a faits à l'économie de cette Piece, & qui, en vérité, me paroissent bien légers, il y faut moins considérer l'élégance de la versification, qui dans les Pieces de ce genre n'est point requise, que la justesse des maximes ou la vérité des sentimens.

Les quatrieme & cinquieme Actes touchant & intéressant infiniment, est-il étonnant que les trois premiers n'ayent pas la même chaleur? Il est des gens qui voudroient être saisis & échauffés dès la premiere Scene, & qui, ignorant l'art des protases & des épitases, ne font pas attention que le feu est d'autant plus vif dans les derniers Actes d'une Piece, qu'il a été caché dans les premiers. Un grand feu s'allume-t-il tout d'un coup? Je me défierai toujours de la suite d'une Piece dont le commencement pique & charme les Spectateurs. Une Piece telle que celle-ci vaut cent Discours moraux. En

xvj *AVERTISSEMENT.*

fin, la dernière Scene, où le Marquis reconnoît Mélanide pour son épouse, & qui fait le dénouement de la Piece, est une Scene de vérité, de vertu & de sentiment. C'est le triomphe de Mélanide & de l'heureux génie qui a imaginé & conduit un sujet aussi intéressant. C'est, à mon gré, son plus bel ouvrage Dramatique.

Mr. FRERON, Lettres sur quelques Ecrits de ce tems, T. 4. p. 3.

Une nouveauté, quelle qu'elle soit, s'établit rarement sans obstacles. On se souleve d'abord contre elle, on s'y accoutume peu à peu, on finit par l'adopter. Tel a été, parmi nous, le destin du Comique appelé *Larmoyant*. Ce genre, dans sa naissance, a essuyé bien des contradictions. Ses succès multipliés l'ont fait triompher, & il sembloit enfin que ses Censeurs avoient pris le parti du silence. Mais au milieu des applaudissemens prodigués dans la Capitale, une voix s'est fait entendre du fond de la Province.

M. de Chaffiron a fait paroître ses *Réflexions sur le Comique larmoyant*. Il réduit sa matière à quatre points. Il se propose de prouver : 1°. Que la nouvelle manière de traiter le Comique n'est pas autorisée par les Anciens.

2°. Que

AVERTISSEMENT. xviij

2°. Que l'on n'a pas la liberté de changer sans cesse la nature de la Comédie.

3°. Que le nouveau genre apporte moins de plaisir & d'utilité que celui du siècle de Moliere.

4°. Qu'il n'est point destiné à passer à la Postérité.

Mais quand les Anciens n'auroient pas du tout connu l'espece de Comédie dont il est ici question, ce ne seroit pas un motif pour la condamner. Nous avons bien des genres ignorés des Grecs & des Romains, qui parmi nous ont un heureux cours, & qui même ont l'approbation des gens éclairés. Il s'agit donc d'examiner si ce mélange de traits comiques & touchans est exactement puisé dans la Nature.

Je ne pense pas qu'on puisse se refuser au sentiment de M. de Chassiron, quant au mélange des ris & des pleurs; mais je ferai une distinction qu'il n'a point faite, & qui, je crois, est échappée à tous ceux qui, avant lui, ont censuré ce nouveau genre. L'alliance du comique & du plaintif les a tous également choqués; & avec raison. Eh bien, il n'y a qu'à rompre ce mariage. Il n'y a qu'à faire des Pièces purement attendrissantes, sans aucun mélange de comique. Je les crois trop raisonnables pour se soulever contre ce genre, lorsqu'il sera purgé de ce qui le rend difforme à leurs yeux. Nous

xviii *AVERTISSEMENT.*

aurons alors au Théâtre un genre nouveau, puisé dans le cœur humain, & digne d'être avoué par la raison. En effet, doit-on prescrire à l'Art des limites, quand la Nature n'en a pas. Les infortunes des Rois & des Héros auront-elles seules le privilège exclusif de nous émouvoir ? Lorsque dans le monde on nous fait le récit d'un malheur arrivé à un de nos semblables, nous en sommes quelquefois attendris jusqu'aux larmes. Pourquoi ce malheur ne nous seroit-il pas représenté sur la Scène ? Nous avons des Romans héroïques. . . . des Romans comiques. . . . des Romans de sentiment. . . . des Romans de Féerie. D'où vient n'aurions-nous pas autant d'espèces différentes sur la Scène ? Les Tragédies répondent aux Romans héroïques, les bonnes Comédies aux Romans de caractère & d'intrigue, les Farces aux Romans comiques, l'Oracle de M. de Saint-Foix aux Contes des Fées ; les Pièces attendrissantes seront d'après les Romans tendres & passionnés.

Je dis plus. Le genre larmoyant, puisqu'on l'appelle ainsi, me paroît plus naturel, plus conforme à nos mœurs que la Tragédie. Les passions de Melpomene sont des passions violentes portées jusqu'à l'excès ; les nôtres sont réprimées par l'éducation & par l'usage du monde. Les vices qu'elle peint sont des crimes ; les nôtres sont des foi-

AVERTISSEMENT. xix

bles. Ses Héros sont des Rois, & nous sommes des Particuliers. Enfin, les tableaux qu'elle offre à nos yeux n'ont aucune ressemblance avec ce qui nous touche & nous occupe dans le cours ordinaire de la vie. . . .

Le nouveau Dramatique, manié par une main habile, & absolument dépouillé du masque de Thalie, sympathise mieux avec nos caractères, nos usages & notre façon de penser. Ses Personnages sont des hommes polis, comme le sont la plupart des Spectateurs. On y voit des passions, des vertus & des vices qui ne sont point étrangers; des sentimens qui intéressent l'humanité; des infortunes touchantes, telles qu'il en arrive ou qu'il peut en arriver dans toutes les familles; une morale accommodée à nos maximes & à notre conduite. Voilà ce que je pense sincèrement à ce sujet. Nous ne pouvons, sans ingratitude, refuser notre estime aux Auteurs qui les premiers sont entrés dans cette carrière, & s'y sont distingués. *Mélanide* me paroît un modèle dans ce genre. C'est aussi la meilleure de toutes les Pièces de M. de la Chaussée, parce qu'il s'est renfermé dans le pathétique, & qu'en Ecrivain judicieux, il n'a point terni les couleurs du sentiment par des nuances de comique.

M. de Chassiron soutient que l'essence de la Comédie est invariablement fixée, &

xx AVERTISSEMENT.

qu'il n'est pas permis de changer l'ancienne constitution du Poëme comique. C'est ce que personne ne lui conteste , parce qu'il est certain que la Comédie , telle que l'a pratiquée Moliere , est consacrée par la raison , par le bon goût , & par l'approbation universelle. Mais que répondroit M. de Chassiron aux nouveaux Dramatiques qui lui diroient :

» Nous ne nous proposons point , Mon-

» sieur , de changer l'ancienne constitution

» du Poëme Comique. Ce ne sont point des

» Comédies que nous donnons ; ce sont des

» Drames moraux , des Pièces de senti-

» ment. Nous avons eu tort d'associer quel-

» quefois les ris folâtres du brodequin à la

» tristesse. Mais si désormais nous nous bor-

» nons au touchant & au pathétique , quels

» reproches pourrez-vous nous faire ? Mo-

» liere , selon vous , par ses Comédies de

» caractère , a frayé un chemin inconnu à

» l'Antiquité. Le sentiment nous a ouvert

» une route inconnue à Moliere. Nos gen-

» res sont tout-à-fait distingués ; nous ne

» dénaturons rien , nous créons ; & nos Pie-

» ces ne ressemblent pas plus aux Comédies

» de Moliere , que les Comédies de Moliere

» ressemblent aux Tragédies de Corneille.

» Il n'y a peut-être pas autant de différence ;

» mais il y en a aussi une très-réelle entre

» nos Ouvrages & les Tragédies proprement

» dites , puisque nous peignons des vertus ;

A V E R T I S S E M E N T. xxj

» des passions , des vices , des sentimens
 » d'une toute autre espece. Notre genre est
 » donc un genre à part, qui n'a rien à dé-
 » mêler avec Thalie & Melpomene. «

Je doute que l'Auteur pût réfuter une pa-
 reille Apologie. S'il s'étoit contenté de blâ-
 mer le mélange du comique & du pathéti-
 que , il auroit réuni tous les suffrages , &
 peut-être ceux des Auteurs eux-mêmes qui
 sont tombés dans ce défaut ; mais il attaque
 le genre de quelque côté qu'on le considere ;
 il soutient que c'est un genre vicieux ; c'est
 ce qu'il ne viendra jamais à bout de prouver.

Le plaisir & l'utilité qu'apporte ce nou-
 veau genre , ne sont pas comparables , selon
 lui , au plaisir & à l'utilité que donne la ma-
 niere de Moliere. Quand cela seroit , quelle
 conséquence en tirer ? Parce qu'une chose est
 moins agréable & moins avantageuse qu'une
 autre , est-ce une raison pour la rejeter com-
 me absolument mauvaise ? Mais M. de Chas-
 siron va plus loin. Les mœurs , à l'entendre ,
 ne retirent aucun profit des Pièces atten-
 drissantes. Elles sont incapables de produire
 aucun retour sur nous-mêmes. » Tant de
 » maximes si finement préparées , tant de
 » préceptes si élégamment étalés , tombent
 » en pure perte pour les Spectateurs. On
 » admire Mélanide & on la plaint ; mais son
 » ton continuellement douloureux , & le ré-
 » cit de ses décastres romanesques ne nous

xi] *AVERTISSEMENT.*

» font pas d'impression utile , parce qu'ils
 » n'en font aucune relativement à la posi-
 » tion où nous sommes. «

Avec ce raisonnement, il n'y a qu'à prof-
 crire toutes les Tragédies: Quel rapport ont-
 elles avec la *position où nous sommes*? Elles
 en ont certainement un bien moins sensible
 que les Pièces larmoyantes, que je trouve
 très-relatives à nos mœurs. De quoi est-il
 question dans *Melanide*? D'un mariage clan-
 destin, cassé par une Cour Souveraine, de
 la cruauté d'un mari qui s'autorise d'un Ar-
 rêt injuste pour abandonner une malheureuse
 victime de l'Amour & de la Loi, du retour
 de l'infidèle à la vertu, du bonheur d'une
 femme estimable, qui, après dix-sept ans de
 séparation, voit ses infortunes finies, ac-
 quiert le titre d'épouse légitime, & donne
 un état à un fils tendrement aimé. Ces ob-
 jets nous sont-ils aussi étrangers que M. de
 Chassiron voudroit nous le persuader? A
 l'égard de l'utilité qui en revient pour les
 mœurs, elle frappe tous les esprits. De pa-
 reilles Pièces réveillent nécessairement les
 idées de probité & de vertu que la Nature a
 gravées dans nos cœurs. J'ose même avancer
 que le nouveau genre, à cet égard, l'em-
 porte sur le genre comique, qui flatte notre
 malignité, bien plus qu'il ne nous corrige.
 Indépendamment de l'avantage qui peut
 résulter du genre pathétique, M. de Chass-

AVERTISSEMENT. xxij

ton tombe d'accord qu'il produit de grands mouvemens, & quelquefois même des sentimens agréables. Que faut-il de plus pour le faire recevoir ? Il est incontestable qu'il ne sçauroit nous fournir des plaisirs aussi variés que le comique ; mais il suffit qu'il nous en procure. J'avouerai même, avec l'Auteur, que le genre de M. de la Chaussée est moins fécond que celui de Molière ; on est borné, dit-il, *à ne rendre qu'un seul sentiment, la pitié.* On peut faire presque le même reproche à la Tragédie. C'est aux Auteurs à suppléer, par leur invention & par la richesse de leur génie, à la stérilité de leur genre.

Après les réflexions sévères de M. de Chaffiron, vous devinez sans peine le sort funeste qu'il présage au nouveau Dramatique. Il annonce qu'il s'évanouira & qu'il passera rapidement avec la mode. C'est au tems à justifier cette prédiction ; mais je crois que la prophétie contraire pourroit s'accomplir : on ne sçauroit trop varier nos amusemens au Théâtre ; pourquoi vouloir resserrer le cercle de nos plaisirs, déjà assez étroit ?

Mr. l'Abbé PREVOST, Pour & Contre ;
Tom. 5. pag. 357.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE, Comédie.

Ce seroit choquer le jugement du Public

xxiv *AVERTISSEMENT.*

que de prendre absolument parti contre cette Piece. Les suffrages unanimes sont rarement sujets à l'erreur. Je ne sçais si, d'un grand nombre de Spectateurs qui ont couru jusqu'à présent à toutes les représentations, il en est sorti un seul sans avoir applaudi. Cependant il s'en trouvera peut être aussi peu qui n'ayent pas trouvé quelque chose à critiquer ; & par la même regle, il s'ensuit que le *Préjugé à la mode* doit avoir ses défauts comme il a ses beautés

Quoi qu'il en soit, on a donné des marques extraordinaires d'approbation à la nouvelle Piece. On a ri, on a versé des larmes, on a senti toutes les passions qu'il a plu à l'Auteur d'exciter. Le style en a paru aisé, noble, élégant. Il y regne du choix, de la variété & de l'abondance. Il y a des traits d'une éloquence & d'une force admirables. . . . L'Auteur n'a pas négligé le secours de l'Art dans les situations ; il en a même quelques-unes qui n'ont peut-être rien d'égal dans une Comédie. Celle du quatrième Acte, où Durval déclare à son épouse qu'il faut se séparer, & la maniere dont elle est amenée & soutenue, me paroissent une des plus belles choses du monde. Si c'est l'Art qui la forme, c'est la Nature seule qui tire du fond du cœur les larmes qu'on y répand.

Quel caractère que celui de Constance !
Toutes les beautés de l'Art & de la Nature

AVERTISSEMENT. xxv

7 sont réunies. Quelle noblesse de sentimens ! Quelle vertueuse douleur ! Quelle perfection de patience & d'amour ! Un seul trait vaut quelquefois des Scenes entieres. Tel est :

Ah ! j'étois respectée , & je ne le suis plus.

Il y a dans toute la Piece quantité de traits de Maître , qui marquent une parfaite connoissance du cœur. Tel est encore le changement subit du langage de Durval , qui redevient mari brutal en devenant jaloux.

Après le caractère de Constance , on ne peut faire trop d'éloges de celui de Damon. D'ailleurs , l'épisode de son amour pour Sophie fait un honneur extrême à l'Auteur , par l'adresse avec laquelle il l'a scû lier à l'intérêt principal.

En général le *Préjugé à la mode* m'a paru mériter tous les applaudissemens qu'il reçoit. La vertu , l'esprit & le sentiment n'ont peut-être jamais été mieux employés sur le Théâtre.

Mais la critique n'y perd pas non plus ses droits. On regrette que l'Auteur n'ait pas réduit sa Piece à trois Actes , pour sauver , dans quelques endroits , la langueur de l'intrigue. J'ose déclarer que je ne suis pas de cet avis. Non que je croye pouvoir le justifier du défaut qu'on lui reproche , surtout dans le troisieme Acte , où l'attention

xxvj *AVER TISSEMENT.*

n'est presque soutenue que par le jeu du Théâtre ; mais étoit-il impossible d'y remédier avec un peu d'invention ? Le Sujet en est si susceptible ! Rien n'est si mal imaginé, à mon gré, que cette nouvelle qui vient aux deux Petits-Maitres d'une aventure toute semblable à celle de Durval, & cette Comédie où l'on veut qu'il fasse lui-même un rôle. Des rapports si rares-& si justes choquent toute vraisemblance. Tout ce qui est ensuite fondé là-dessus inspire le même ennui. Que falloit-il donc substituer ? C'est de l'Auteur qu'on devoit l'attendre ; mais il est certain que cinq Actes n'excèdent point la mesure d'un sujet si intéressant.

Dès les premières Scènes on se plaint d'un autre défaut qu'il étoit plus facile d'éviter. Les chagrins de Constance paroissent trop vifs avant qu'on en connoisse la cause. Elle passe pour malheureuse, on s'attendrit pour elle, on entre dans ses peines, & l'on ne sçait pas assez les sujets qu'elle a de s'affliger.

Le caractère de Durval est plein d'inégalités. Assez maître de lui-même pour prendre d'abord le ton le plus libre, & pour se faire un plaisir de l'embarras où il jette son épouse, il devient tout d'un coup inquiet, respectueux, tremblant : il s'égare jusqu'à perdre le repos & la raison. Ce n'est pas que son amour n'eût auparavant la même force ;

puisqu'il l'avoit porté à quitter la Cour; & que, par le calcul du tems que le Peintre avoit mis à faire le portrait, il y avoit plus d'un mois qu'il se consumoit secrettement. Conçoit-on qu'un homme si passionné eût pû laisser si long-tems sa femme dans la douleur de le croire infidele? Si le mouvement d'une fausse honte arrêtoit ses transports, il pouvoit du moins lui marquer assez d'attention & de complaisance pour l'empêcher de gémir trop amèrement de son sort.

Argant est insupportable. Qui reconnoîtroit un Courtisan, tel que devoit être le pere de Durval, dans un plat bouffon qui rit continuellement sur le ton de *Gorgibus* & de *Maître Pâquier*? Les deux Marquis sont deux personnages insipides, qui ne font pas plus d'honneur à la Cour, même en qualité de Petits-Maîtres.

Il est vrai que ces défauts peuvent être rejettés, du moins en partie, sur les Acteurs; car il est clair qu'avec un peu de discernement, ils devoient comprendre que les caracteres demandent quelquefois d'être adoucis. Durval & Argant paroîtront peut-être avec plus d'avantage dans la lecture; c'est-à-dire, lorsqu'ils ne seront plus défigurés par les éclats burlesques de l'un des Acteurs, & par les contorsions symétriques de l'autre. Pour Constance & Damon, il semble qu'à leur action, comme à leur rôle,

xxvlij *AVERTISSEMENT.*

on ne peut rien changer sans y perdre. Dans ce tendre dévouement sur-tout, où le discours de Constance renferme plus de beautés qu'on n'en a jamais vûes ensemble, & où celle qui le récite y en ajoute mille nouvelles, par la supériorité de ses talens, bien maudit seroit des Muses & des Graces qui n'admireroit pas l'Auteur & l'Actrice.



PIECES.

Contenues dans les cinq Volumes
de cette édition.

TOME PREMIER.

LA FAUSSE ANTIPATHIE. Cette Piece, en trois Actes, avec le Prologue & la Critique, qui font deux especes de petites Comédies à part, fut jouée pour la première fois le 12 Octobre 1733. Elle n'eut d'abord que quatre représentations, parce qu'on alla à Fontainebleau; mais à sa reprise, le 27 Février de l'année suivante, avec la Critique, elle en eut encore quinze; en tout dix-neuf représentations.

LE PRÉJUGÉ A LA MODE, en cinq Actes. Cette Comédie, jouée le 3 Février 1735, eut vingt représentations, & fut reprise avec la même réussite le 13 Décembre de la même année.

L'ÉCOLE DES AMIS, Comédie en cinq Actes, jouée le 26 Février 1737, eut douze représentations, & fut interrompue au plus fort de son succès par l'indisposition d'un Acteur.

TOME SECOND.

MA X I M I E N , Tragédie , mise au Théâtre le 28 Février 1738 , eut vingt-deux représentations.

MÉLANIDE , Comédie , en cinq Actes , donnée le 12 Mai 1741 , eut seize représentations.

AMOUR POUR AMOUR , Comédie , en trois Actes , avec un Prologue & un Divertissement , jouée le 16 Février 1742 , eut treize représentations. L'Auteur la dédia à Mademoiselle *Gauffin* , sous le nom de *Zémire* , qui est son principal personnage.

L'ÉCOLE DES MERES , Comédie , en cinq Actes , donnée le 27 Avril 1744 , eut treize représentations. Elle fut reprise le 9 Décembre de la même année , & eut encore treize représentations.

TOME TROISIEME.

LE RIVAL DE LUI-MÊME , Comédie , en deux Actes , eut un foible succès. Elle fut jouée le 20 Avril 1746.

P I E C E S. xxxj

LA GOUVERNANTE, Comédie, en cinq Actes, donnée le 18 Février 1747; eut dix-sept représentations. Le sujet est tiré d'une aventure véritable arrivée à M. de la Faluere, alors Conseiller au Parlement de Bretagne, & depuis Premier Président de ce Parlement.

L'AMOUR CASTILLAN. Cette Piece fut jouée aux Italiens le 11 Avril 1747.

Nota. Toutes les Pieces ci-dessus ont été imprimées du vivant de l'Auteur. Les Comédies qui suivent ne l'ont point encore été.

ÉLISE, ou LA RANCUNE OFFICIEUSE, Comédie, en un Acte. Cette Piece a été jouée avec succès sur le Théâtre de Berni.

LE VIEILLARD AMOUREUX, Comédie, en trois Actes. Cette Piece étoit aussi destinée pour le Théâtre de Berni; l'Auteur travailloit à y faire des corrections, lorsque la mort le surprit.

TOME QUATRIEME.

PAMÉLA, Comédie, en cinq Actes, jouée en Novembre 1743.

L'Auteur fut sollicité de mettre en action le Poman qui porte le même nom ; mais il fut malheureux pour avoir voulu en suivre de trop près le caractère de Paméla. Il la retira dès la première représentation, pour supprimer tout ce qui avoit déplû au Public, & y faire des changemens considérables.

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE, Comédie, en cinq Actes, jouée en 1749, eut huit représentations. On espere que cette Piece pourra gagner à la lecture un peu de ce qu'elle a perdu au Théâtre.

L'HOMME DE FORTUNE, Comédie, en cinq Actes, représentée au Château de Belle-vûe, en présence du Roi, en Janvier 1751.

LE RETOUR IMPRÉVU, Comédie, en trois Actes, représentée par les Comédiens Italiens en Juillet 1756. Cette Piece, qui a été bien reçue du Public, a été retirée après la troisième représentation, pour la donner dans un tems plus favorable.

TOME CINQUIEME.

LES TYRINTHIENS, Comédie, en trois Actes. Cette Piece étoit destinée pour les Italiens.

LA PRINCESSE DE SIDON, Tragi-Comédie , en trois Actes. Elle avoit été faite pour la Cour.

ÉPITRE DE CLIO. Cet Ouvrage, le premier qui ait fait connoître l'Auteur, parut en 1733, & eut quatre éditions de suite.

COMPLIMENT AU ROI, sur sa Convalescence.

DISCOURS A L'ACADÉMIE.

On ajoutera, pour terminer ce Volume, une *Traduction de la Lettre de M. RICCOBONI à M. MURATORI, sur la Comédie de L'ÉCOLE DES AMIS.*



1. The first part of the paper is devoted to a discussion of the general principles of the theory of the structure of the atom.

2. The second part of the paper is devoted to a discussion of the general principles of the theory of the structure of the atom.

3. The third part of the paper is devoted to a discussion of the general principles of the theory of the structure of the atom.

4. The fourth part of the paper is devoted to a discussion of the general principles of the theory of the structure of the atom.



LA FAUSSE
ANTIPATHIE;
COMÉDIE;

AVEC
UN PROLOGUE
ET

LA CRITIQUE
DE CETTE PIÈCE.

DÉDIÉE A MESSIEURS
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

ACCOUNT OF

ANTHONY

COMMITTEE

OF

THE PROCEEDINGS

IN

THE CHURCH

OF THE CITY

OF NEW YORK

IN THE YEAR 1844



A
MESSIEUR S
DE
DE L'ACADÉMIE
FRANÇOISE,

MESSIEURS,

*Permettez-moi de mettre sous vos
auspices , ces essais d'une Muse qui
vous étoit déjà dévouée , & qui recon-
noît ne devoir attribuer ses succès qu'à*

É P I T R E.

vous seuls ; c'est un témoignage public qu'elle doit aux bontés & aux secours qu'elle a reçus des illustres Amis que son bonheur lui a procurés parmi vous. Oui, MESSIEURS, la seule reconnaissance fera tout le prix de l'hommage que vous rend un de vos Nourrissons ; c'est en cette qualité que j'ose vous offrir un tribut que vous m'avez aidé à vous payer : c'est le fruit de vos leçons que je vous présente & dont je vous rends grace. Je suis avec un très-profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obeissant
Serviteur,
NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

PROLOGUE



ACTEURS DU PROLOGUE.

LE GÉNIE de la Comédie Française.

LA FOLIE.

LE BON-SENS.

Au Public. { UN BOURGEOIS.
UNE PRÉCIEUSE.
UN ADMIRATEUR.
UN CRITIQUE.
UN PETIT-MAÎTRE.
UN HOMME SENSÉ.

THALIE.

La Scène est sur le Théâtre de la Comédie Française.

PROLOGUE.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE GENIE de la Comédie Française, *seul* :

*** N ne se plaindra plus que je suis indocile :
* O * Sur le goût du Public je vais être éclairci :
*** Lui-même, il m'apprendra ce secret difficile...
Que vois-je ? La Folie & le Bon-Sens aussi !

SCENE II.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,

LA FOLIE.

Si je n'étois pas la Folie,
Oh ! je voudrois être Thalie :
Son projet est digne de moi.

LE GENIE.

Voulez-vous bien me dire en quoi ?

Tom I.

A

2 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

LA FOLIE.

Ah ! L'extravagance est complète.

LE GENIE.

Si vous ne daignez pas vous en expliquer mieux,

LA FOLIE.

Comment ? Vous ajournez le Public en ces lieux,

Pour le mettre sur la sellette,

Et lui faire avouer en quoi, comment, par où,

On peut le contenter ? Eh ! mais rien n'est plus fou :

Demander au Public le secret de lui plaire !

Mous allez bien l'embarrasser.

LE GENIE.

Vous m'étonnez. Puis-je mieux faire ?

A qui faut-il donc m'adresser ?

LA FOLIE.

A tout autre. Sçait-il ce qu'il veut, ce qu'il aime ?

Lui, qui ne fut jamais d'accord avec lui-même ;

Ne lui demandez pas ce qu'il n'a jamais su.

Ce qui le détermine est toujours imprévu :

Le Caprice est son guide & sa loi naturelle ;

Son goût est pour lui-même une énigme éternelle.

LE BON-SENS.

Le Public n'est pas tel que vous le dépeignez ;

Du moins, le véritable ! & vous vous méprenez.

LA FOLIE.

Qu'appellez-vous le véritable ?

Combien en comptez-vous ?

LE BON-SENS.

Autant qu'il est de gens ;

Dont les goûts sont entr'eux plus ou moins différens.

Le moindre cercle usurpe un nom si respectable ;
 C'est là qu'un suffisant décide à tout hazard ,
 Suiuant les préjugés , les goûts & les usages.
 De tous ces différens & faux Aréopages.
 Chaque Société forme un Public à part :
 Mais il en est un autre , & c'est le véritable ,
 Le moins nombreux de tous , & le plus redoutable ,
 Qui sçait ce qui lui plaît , qui sçait ce qu'il lui faut ,
 Qui , tous les jours ici , le déclare assez haut.
 N'attendez pas de lui ces louanges frivoles ,
 Ces ris contagieux , ces éclats indécens ,
 Enfans de l'ignorance , ennemis du bon-sens ,
 Qu'excite tous les jours aux Pièces les plus folles ,
 Un premier mouvement qui ne se soutient pas.
 Sa joie & ses plaisirs ne sont point un délire ,
 Un accès passager qui n'a qu'un faux appas :
 Il ne rougit jamais de ce qui l'a fait rire ;
 Ce Public m'appartient , les autres sont à vous.

L A F O L I E.

Bon-Sens , vous radottez. Ils m'appartiennent tous ;
 De quel droit venez-vous ici me tenir tête ?

L E B O N - S E N S.

Ou par droit naturel , ou par droit de conquête.

L A F O L I E.

Vous allez discourir , & m'ennuyer à mort.
 Eh , que m'importe , à moi , d'avoir raison , ou tort ?
 Ici la préférence entre nous est réglée.

L E B O N - S E N S.

Ne vous laissez-vous point de vous y voir sifflée ?

A ij

4 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

Vous l'êtes tous les jours ; jamais je ne le fus.

LA FOLIE.

On m'aime ; & l'on vous craint : Voilà la différence.

Lorsque vous paroissez , on bâille ; & rien de plus.

Ah ! Je ressens déjà l'effet de sa présence.

(Elle bâille.)

Oh ! Vous allez jouer un rôle fort plaisant.

LE BON-SENS.

On va plaider ma cause , & j'y serai présent.

LA FOLIE.

Tant pis.

LE BON-SENS.

Peut-être.

SCENE III.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,
UNE PRÉCIEUSE, UN BOURGEOIS,
UN CRITIQUE, UN ADMIRATEUR,
UN HOMME SENSÉ.

(Ils font tous amitié au Bon-Sens.)

LE CRITIQUE, *caressant le Bon-Sens,*

(à la Folie.)

Ah ! Serviteur, Décèsse.

LA FOLIE.

D'où vient donc que ces gens lui font tant de caresse ?

P R O L O G U E.

5

LE CRITIQUE, *au Bon-Sens.*

Ah ! parbleu, mon Patron, je vous fers assez bien,
Envers & contre tous ; je ne ménage rien.

Vous êtes ce que j'ai de plus cher dans le monde.

Sans cesse, à tout propos, je critique, je fronde.

Malheur à tous les sots, y compris les Auteurs :

Sans compter leurs Admirateurs :

(*Il fait une révérence à l'Admirateur.*)

Quand, suivant leur coutume, ils vous font quelque
outrage,

Ventrebleu ! je m'élève, & contre eux je fais rage ;

LE B O N - S E N S.

Je vous suis obligé. Mais loin de me servir,

Si vous continuez, vous me ferez haïr.

L A P R E C I E U S E.

Le sexe dont je suis ne vous rend guère hommage ;

Mais je déroge à notre usage,

Et mets en non-valeur ma dispense avec vous.

Je veux bien vous devoir mes charmes les plus doux.

L' A D M I R A T E U R.

Madame fait valoir la moindre bagatelle.

Personne, en vérité, ne s'exprime comme elle.

L E C R I T I Q U E.

Tant-pis, morbleu.

L A F O L I E.

Voyons ; ce n'est pas d'aujourd'hui

Que je vois les plus foux se réclamer de lui.

L E B O U R G E O I S, *au Bon-Sens.*

Touchez-là, notre ami ; je suis aussi le vôtre.

A iij

6 LA FAUSSE ANTIPATHIE;

Demandez à ma femme , à qui , soir & matin ,
Je vous prône sans cesse ; & c'est , comme dit l'autre ;
Perdre son tems & son latin.

LE G É N I E.

Vous sçavez l'embarras que mon emploi me donne ;
Je suis chargé du soin de vos amusemens.
Je voudrois , s'il se peut , ne déplaire à personne ;
Et réunir enfin vos applaudissemens.
Donnez-m'en le secret ; vous le sçavez ?

T O U S.

Sans doute.

LE G É N I E.

Convenez entre vous ; déterminez ma route ;
Et vous serez servis au gré de vos desirs.
Dites-moi votre goût ; ordonnez vos plaisirs.

LA F O L I E.

Qui , mieux que moi , peut vous le dire ?
N'est-ce pas moi qui les inspire ?

LE B O U R G E O I S.

Or fus , pour commencer , tout d'abord je conclus
Que la meilleure Pièce est où l'on rit le plus.
Pour moi , la plus joyeuse est celle où je me livre.
Du reste , Serviteur ; je m'ennuie en entrant ;
Et fût-elle un chef-d'œuvre , & propre à faire un livre
Malgré-moi , ventrebleu , je bâille , en admirant.

L' A D M I R A T E U R.

Oui , j'aimerois assez une Pièce égayée.

LE B O U R G E O I S.

En un mot , j'aime à rire à gorge déployée.

PROLOGUE.

7

LA PRÉCIEUSE.

Est-ce qu'on rit encore?

LE BOURGEOIS.

Est-ce qu'en ne rit plus?

Vous me la donnez belle! Et, par quelle aventure...

LA PRÉCIEUSE.

La joie est tombée en roture.

LE BOURGEOIS.

Et le Bon-Sens aussi. Je m'en mocque. Au surplus,
Je veux rire; ou, sambleu! je prendrai ma revanche,
Monsieur l'Ordonnateur, adieu, jusqu'à Dimanche.

SCÈNE I.V.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRÉCIEUSE, LE CRITIQUE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSÉ.

LE BON-SENS.

Et d'un Public.

LA FOLIE.

Eh bien? Celui-là par hazard

N'est-il point à vous?

LE BON-SENS.

Non: je n'y prends point de part.

A iv

8 LA FAUSSE ANTIPATHIE;

LA FOLIE.

Ainsi du reste.

(*An Critique.*)

A vous , caustique impitoyable !

LE GENIE.

Dites-nous votre avis. Que trouvez-vous de bon ?

LE CRITIQUE.

Rien.

LE GENIE.

Rien !

LE CRITIQUE.

Oui , rien de bon , ni même de passable.

LE GENIE.

Vous ne louez donc jamais ?

LE CRITIQUE.

Je n'en eus de mes jours la sorte complaisance. Non !

LE GENIE.

Quoi ? Vous n'approuvez rien ?

LE CRITIQUE.

Je n'ai jamais été

Réduit à cette extrémité !

Et pour n'y pas tomber , je blâme tout d'avance.

Le titre de l'Ouvrage , & le nom de l'Auteur

Suffisent pour cela , quand on est connoisseur.

C'est le Bon-Sens qui fait que jamais je ne loue.

LE BON-SENS.

Moi ? Soyez assuré que je vous défavoue.

Je n'approuvai jamais cette extrême rigueur

Que l'on exerce , autant par air , que par humeur.

P R O L O G U E.

Mais au contraire , je me prête ;
En faveur des beautés , je fais grace aux défauts.
Trop de délicatesse est souvent indiscrette.
Un dégoût général désigne un esprit faux.
Qui n'est jamais content , n'est pas digne de l'être.
Tel épulche un Ouvrage , en croyant s'y connoître
Et trouve des défauts par-tout ,
Qui ne sont bien souvent que dans son propre goût.

L E C R I T I Q U E.

Ah ! Vous êtes trop bon.

L E G E N I E.

Et vous trop intraitable.

Je n'ai rien à vous demander.

L E C R I T I Q U E.

Cependant je puis vous aider
A donner un spectacle un peu moins détestable.
Je connois le Public. Il est malin , cruel ;
Il aime à voir couler la bile avec le fiel.
Quittez tout autre goût ; embrassez la Critique ;
Armez-vous de ses traits ; devenez satyrique.

Ce genre a trouvé du crédit ;
On l'a rendu facile : Il y faut moins d'esprit.

L E B O N - S E N S.

La Critique, autrefois moins âpre & moins amère ;
Instruisoit les Auteurs , sçavoit les redresser ;

Comme on voit une tendre mere
Corriger des enfans qu'elle craint de blesser.
Alors , elle pouvoit briller sur le Théâtre :
Mais son utilité n'a point duré long-tems ;

10 LA FAUSSE ANTIPATHIE ;

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre ,
Qui dès le berceau même étouffe ses enfans.

LA FOLIE.

Vous voulez supprimer le plaisir de médire ?

LE CRITIQUE,

Qu'importe que l'on nuise aussitôt qu'on fait rire ?

Tombez sur ce peuple d'Auteurs ,

A qui l'appas du gain & la fainéantise

Font apporter ici sottise sur sottise ,

Dont ils savent trop bien enpaumer les Acteurs ;

Aidez-les à se faire une guerre cruelle ;

Empoisonnez encor leur haine mutuelle ,

Et la rage qu'ils ont à s'entre-déchirer ;

N'épargnez à pas un la plus forte satire ;

Fût-ce même Apollon. Le Public aime à rire

De ceux que tous les jours on lui voit admirer.

LE GENIE.

En suivant votre avis. . . .

LE CRITIQUE.

Vous ne pouvez mieux faire ;

LE GENIE.

Je serai donc sûr de vous plaire ?

LE CRITIQUE.

Point du tout. Quant à moi , ce que je vous en dis ,

C'est pour votre profit. Jamais je n'applaudis.



S C E N E V.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,
LA PRÉCIEUSE, L'ADMIRATEUR,
L'HOMME SENSÉ.

L' A D M I R A T E U R.

Cette guerre d'Auteurs auroit bien son mérite.

L A P R É C I E U S E.

Vous mocquez-vous des spectateurs?

Quoi ! Nous aurons toujours des bisbilles d'Auteurs ?
Ces sujets sont trop bas. Le Public vous en quitte,
Génie ; élevez-vous à des objets plus grands.

Prenez le ton Philosophique ;

Ajustez la Métaphisique

A l'usage du sexe & des honnêtes gens ;
Pour la mettre à portée, ôtez-lui les échasses :
Mais ne lui donnez pas des allures trop basses ;
Ayez le badinage abstrait & clair obscur,
Toujours enveloppé d'un tendre crépuscule.
Faites-vous deviner , vous plairez à coup sûr.
Ayez pour votre langue un peu moins de scrupule ;
Osez en disposer comme de votre bien :
Pour dire ce qu'on veut , c'est l'unique moyen.
D'heureuses libertés sont bien récompensées.
Soyez manieré dans vos réflexions ;

12 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

Et toujours imprévû dans vos expressions.

Agencez votre style à l'air de vos pensées.

L'ADMIRATEUR, *battant des mains.*

Ah ! Miracle !

LE BON-SENS.

Monfieur entend apparemment

Ce jargon là tout couramment ?

L'ADMIRATEUR.

T'imagine l'entendre , ou du moins je l'admire.

LA FOLIE.

Hé ! Mais rien n'est plus clair. Je ne pourrois mieux dire.

(*Au Bons-Sens.*)

Oh ! Vous haussiez l'épaule à tout ce que l'on dit.

Ce langage n'est pas le vôtre ;

C'est celui de l'esprit. Quiconque en parle un autre ,

Encanaïlle à la fois sa langue & son esprit.

LE GENIE, (*au Bon-Sens.*)

Donnerons-nous encor dans ce tatillonnage ?

LE BON-SENS.

La nouveauté du genre a d'abord ébloui ;

Mais le charme est évanoui.

La raison a repris son ancien langage ;

Et c'est celui de vos ayeux ;

Il doit être pour vous aussi bon que pour eux.

LA PRECIEUSE.

J'en appelle.

LE GENIE.

A qui donc ?

LA PRECIEUSE.

Au Bons-Sens.

LE GENIE.

C'est lui-même.

Qui vient de décider.

LA PRÉCIEUSE.

Votre erreur est extrême.

Je m'y connois : ce n'est plus lui.

Ismène ouvre ce soir, son cercle Académique.

On doit en ma faveur y relire aujourd'hui

Une Pièce d'un goût Métaphysi-comique ;

C'est de l'esprit tout pur, passé par l'alambic,

Trop fin pour le goût du Public ;

Le Bon-Sens ; mais je dis le Bon-Sens véritable.

LE BON-SENS.

Vous verrez que nous sommes deux,

LA FOLIE.

Autant que de Publics ; cela n'est pas douteux.

LA PRÉCIEUSE.

Il y sera, vous dis-je ; & ce Juge équitable

Approuvera mon goût, & me rendra raison

De l'accueil si bourgeois qu'on me fait en son nom.



S C E N E VI.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSÉ.

LE BON-SENS.

La bonne connoisseuse !

LA FOLIE.

Allez , ma chere amie ;

J'aurai soin de me rendre à votre Académie.

L'ADMIRATEUR.

Pour moi , l'on satisfait aisément mes desirs.

Je suis de tous les goûts & de tous les plaisirs.

J'ai pour tous les Auteurs une estime infinie :

Je ne sifflai jamais aucun d'eux de ma vie.

Tout homme qui s'adonne à divertir autrui ,

Mérite que l'on ait un peu d'égard pour lui.

Aussi malgré ma femme , & ses façons maussades ;

J'en ai toujours , sans vanité ,

Chez moi deux ou trois accolades ,

A l'heure du dîner , pour leur commodité ;

Mon Cuifinier fait des merveilles.

Ces Messieurs , à leur tour , enchantent nos oreilles.

Ainsi . . .

LE GÉNIE.

De vos avis on se passera bien.

Quiconque admire tout , ne se connoît à rien ,

SCENE VII.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,
L'HOMME SENSÉ, LE PETIT-
MAITRE.

LE PETIT-MAITRE.

Je viens tard ; excusez. Je me sauve au plus vite.
(*A la Folie.*)

Déesse, vous voilà ! Je vous en félicite.
Je vous trouve par tout où l'on trouve quelqu'un ;
(*Montrant le Bon-Sens.*)

Quel est ce visage importun ?

Je n'ai vû sa figure en aucun lieu du monde,
Cela sent son Poëte une lieue à la ronde.

LA FOLIE.

C'est toute une autre espee , un Estre de raison.

LE BON-SENS.

Avec qui vous n'aurez jamais de liaison.

LE PETIT-MAITRE.

Qu'on nomme ?

LA FOLIE.

Le Bon-Sens.

LE PETIT-MAITRE.

Oui, je me le rapelle.

LE BON-SENS.

C'est du plus loin.

16 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

LE PETIT-MAITRE.

Quelle nouvelle ?

Hé bien ! Qu'a-t-on conclu ?

LE GENIE.

Rien enore entre nous.

LE PETIT-MAITRE.

Qu'attend-on ?

LE GENIE.

Votre avis.

LE PETIT-MAITRE.

Soit.

LE GENIE.

D'abord aimez-vous ?

LE PETIT-MAITRE.

Beaucoup.

LE GENIE.

La Comédie ?

LE PETIT-MAITRE.

Oui, quand elle est meublée.

LE GENIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT-MAITRE.

Le monde & l'assemblée.

LE GENIE.

Mais. . .

LE PETIT-MAITRE.

Le monde se cherche, & je le cherche aussi.

LE GENIE.

C'est-là tout ce qui peut vous attirer ici ?

LE

L E P E T I T - M A I T R E.

Oui , l'affluence m'est tout ce qui m'est nécessaire ,
Je jette , en arrivant , un coup d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons voir.

Si quelque femme d'importance ,
Fiere d'être à la Cour un peu sur le trottoir.

Veut éluder ma révérence ,
Je me fais un plaisir d'abaisser son orgueil
Jusqu'à me saluer : Je fais la guerre à l'œil ,
Je la tiens en arrêt , & je m'opiniâtre
Tant qu'au milieu d'un Acte enfin l'on m'apperçoit.
Je me leve , on me rend le salut qu'on reçoit ;
Cela fait un coup de théâtre.

L E G E N I E.

Et la Pièce ?

L E P E T I T - M A I T R E.

Elle va son train , & moi , le mien.

L E G E N I E.

Sans qu'elle vous occupe en rien ?
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans des détails , & d'en suivre l'intrigue.

L E P E T I T - M A I T R E.

L'intrigue ! Ah ! par sambleu , l'Auteur peut arranger
La sienne pour le mieux. J'ai la mienne à songer.
Avant qu'on soit au fait des nouvelles courantes ,
Que l'on ait décliné vingt femmes différentes ,
A qui , de loge en loge , on va faire sa cour ,
Et qu'on ait au foyer été faire son tour ,
La Pièce est aux abois ; le dernier Acte expire.

Tome I.

B

18 LA FAUSSE ANTIPATHIE.

LE GENIE.

Et vous jugez alors?...

LE PETIT-MAITRE.

Définitivement.

LE GENIE.

Mais encor, que pouvez-vous dire?

LE PETIT-MAITRE.

Ma décision roule alternativement
Sur ces deux mots....

LE GENIE.

Qui sont?

LE PETIT-MAITRE.

Divin, ou détestable;

Et souvent le dernier est le plus véritable.

LE GENIE.

Ah! Je vous reconnois pour être d'un Pays,
Où d'abord on sçait tout, sans avoir rien appris.

LE PETIT-MAITRE.

Enfin, les spectacles que j'aime,
Sont ceux où la presse est extrême.

LE GENIE.

Pour l'attirer ici, sçavez-vous un moyen?

LE PETIT-MAITRE.

Parbleu, rien n'est plus simple.

LE GENIE.

Hé bien?

LE PETIT-MAITRE.

Les nouveautés sont toujours belles.
Sans vous embarrasser du choix,

Ne nous donnez jamais que des Pièces nouvelles ;
Affichez-les d'abord pour la dernière fois ;
Prenez double , rendez vos plaisirs impayables ;
Exceptez le Partete. Il pourroit au surplus
Vous envoyer à tous les diables.
C'est , du reste , à quoi je conclus.

S C E N E V I I I.

LE GÉNIE, LA FOLIE, LE BON-SENS,
L'HOMME SENSÉ.

L A F O L I E.

Voilà bien des Publics qui passent en revue.
Vous voyez qu'à la Ville aussi-bien qu'à la Cour,
Vous n'étrennerez pas, si cela continue.

L E B O N - S E N S.

Peut-être que j'aurai mon tour.

L E G É N I E à l'Homme sensé,

Passons à vous, Monsieur.

L' H O M M E S E N S É.

Moi, sur cette matière

Je n'ai qu'un foible usage , & fort peu de lumière.

Je pourrois me tromper.

L A F O L I E.

C'en est le pis-aller.

Cela ne doit jamais empêcher de parler.

Comment ? Vous rougissez ?

B ij

50 LA FAUSSE ANTIPATHIE;

L'HOMME SENSÉ.

J'ai lieu d'être timide.

LA FOLIE.

On pense mal des gens qui n'osent dire un mot.

LE BON-SENS.

Souvent il n'en faut qu'un pour passer pour un sot.

LA FOLIE.

Bon, bon, dites toujours.

L'HOMME SENSÉ.

Jamais je ne décide.

LA FOLIE.

Peut-on s'en empêcher ?

L'HOMME SENSÉ.

J'écoute ce qu'on dit ;

Et je tâche au surplus de le mettre à profit.

LE BON-SENS.

(à part.)

Cet homme, par hazard, seroit-il raisonnable ?

J'aime sa retenue, & sa timidité.

Quand on compte si peu sur sa capacité,

On ne dit jamais rien qui ne soit convenable.

L'HOMME SENSÉ.

Je vais, puisque vous l'exigez,

Dire à peu près ce que je pense :

Mais ce sera sans conséquence.

Ce ne sont que des préjugés.

LE GENIE.

Sur le théâtre, enfin, que faut-il vous produire ?

L'HOMME SENSÉ.

Je cherche à m'amuser ; encor plus à m'instruire.

L A F O L I E.

A s'instruire ! Cet homme est de mauvaise foi.

L' H O M M E S E N S É.

Le vrai, le naturel ont des charmes pour moi.

Renvoyez aux Forains ces folles rapsodies ,

Que l'on veut bien nommer du nom de comédies ;

Qu'on ne voit qu'une fois , que jamais on ne lit ,

Où l'esprit & le cœur ne font aucun profit.

Quoi ! nous aurons toujours des farces surchargées ?

Une intrigue cousue à des Scènes brochées ?

Des suppositions, des caractères faux ,

Absurdes, indécens, chargés outre mesure ;

Des portraits inventés, dont jamais la nature

N'a fourni les originaux ?

Hé quoi ? Dans le siècle où nous sommes ,

Quelle nécessité d'imaginer des hommes !

De pousser leur folie au suprême degré !

C'est assez des travers que chacun d'eux se donne.

Peignez-les tels qu'ils sont. Un ridicule outré

Fait rire , & cependant ne corrige personne.

Je m'explique peut-être avec témérité.

Bien d'autres cependant osent penser de même ;

Toutefois je n'en tire aucune autorité.

A vos décisions, je soumets mon système.



S C E N E I X.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LE BON-SENS.

Ah ! Je le reconnois à ce discours sensé.
Le voilà ce public que j'avois annoncé,
A qui par préférence , il faut chercher à plaire :

LE GENIE.

Que ne m'est-il permis d'y borner tous mes soins ?

LA FOLIE.

Lui ? C'est un franc Visionnaire ,
Et, de tous les Publics , celui qui vaut le moins ;
Car il est sérieux. Avec la multitude
On ne gagne souvent que de l'incertitude.
Mais j'ai pitié de vous. Je serai votre appui.
Laissez-moi sur la Scène un souverain empire ;
Sur-tout que le Bon-Sens pour jamais se retire ;
Je ne veux rien avoir à débattre avec lui.
A ce prix , j'entreprends d'entretenir Thalie ,
Et Melpomene encor , par-dessus le Marché.

LE GENIE.

Je ne puis. Au Bon-Sens je suis trop attaché.
Mais souffrez qu'avec lui je vous reconcilie.
Cet accord vous convient , & seroit mon bonheur,

L A F O L I E.

Qui, moi ? Que je m'unisse avec un raisonneur,
Qui s'oppose sans cesse à mon heureux délire,
Dont le but est d'apprendre à se passer de rire ?
Un pédant, dont le front toujours chargé d'ennui,
Ecarte le plaisir qui vient s'offrir à lui ?
Le fléau de tous ceux qui deviennent sa proie ;
Qui dispense à regret, & mesure la joye.

Que je répands à pleines mains ;
Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

L E G E N I E.

Vous vous corrigerez tous les deux l'un par l'autre.

L A F O L I E.

Entre nous, en un mot, il faut se déclarer.

L E G E N I E.

Je n'oserois vous séparer.
Son secours m'est utile, & j'ai besoin du vôtre.

L A F O L I E.

Hé bien ? éprouve donc sa persécution,
Insensé ; je te livre à sa direction.
Bientôt tes Spectateurs aussi froids que des ombres,
Encor plus ennuyés que des Mânes plaintifs,

Epars sur les rivages sombres,
Rappelleront ici les plaisirs fugitifs ;
J'aurai conduit ailleurs leur folâtre cohorte.

A commencer dès aujourd'hui,
Ce lieu va devenir le Temple de l'Ennui.
Tu finiras par mettre écriteau sur la porte,



SCENE X.

LE GENIE, LE BON-SENS.

LE GENIE.

Cette prédiction pourroit bien s'accomplir.

Je crains qu'elle aille s'établir.

LE BON-SENS.

Laissez, laissez aller cette folle immortelle :

On peut ici se passer d'elle.

Vous ne manquerez pas de prodiges nouveaux.

Plus d'un vrai nourrisson des filles de mémoire

Pour quelque tems encore assurent votre gloire.

Si ce n'est pas assez, ils auront des rivaux.

J'en sçai qui n'ont besoin que d'un peu plus d'audace ;

Et je vais les encourager.

SCENE XI.

LE GÉNIE *seul.*

Je suis au dépourvû. Que faut-il que je fasse ?

La Folie en tout tems, est bonne à menager.



SCENE

S C E N E X I I.

T H A L I E , L E G E N I E.

L E G E N I E.

Déesse , vous voyez mon embarras extrême ,

T H A L I E.

Oui , le Public n'est pas d'accord avec lui-même.

L E G E N I E.

J'ai reçu vingt avis tous différens entr'eux :
Un seul m'a paru bon ; mais il est dangereux.

T H A L I E.

Il faut pourtant le suivre.

L E G E N I E.

Où prendrez-vous des pièces ?

T H A L I E.

Le Bon-Sens t'a promis ses soins officieux.

L E G E N I E.

Oui : mais en attendant l'effet de ses promesses ,
Je n'ai rien à donner.

T H A L I E.

Hé bien ? Faute de mieux ,
Prends cette comédie.

(Lui présentant un manuscrit.)

L E G E N I E.

Est-ce une bonne aubaine ?

26 *LA FAUSSE ANTIPATHIE.*

T H A L I E.

C'est l'essai d'un Auteur que je connois à peine.

L E G E N I E.

Tant pis.

T H A L I E.

Au bas du l'inde on m'a fait ce présent.

L E G E N I E.

Si ç'en est un.

T H A L I E.

Peut-être. Et je n'ose à présent

Jurer de rien, en fait d'ouvrage,

Le Public qu'on prévient, refuse son suffrage.

Entre nous, celui-ci me paroît hazardeux.

Je ne sçai : j'y voudrois une fable mieux faite,

Un peu plus de comique, & l'intrigue plus nette.

L E G E N I E.

Allons, prenons toujours ; les tems sont malheureux.

Fin du Prologue.



LA FAUSSE
ANTIPATHIE,
COMÉDIE.



ACTEURS DE LA COMÉDIE.

LEONORE.

DAMON, amant de Léonore.

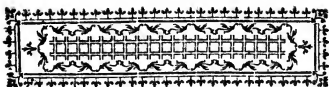
GERONTE, oncle de Léonore.

ORPHISE, femme de Geronte.

FRONTIN, valet de Damon.

NÉRINE, fuyante de Léonore.

*La Scene est dans une Maison de campagne
de Geronte.*



LA FAUSSE
ANTIPATHIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, NÉRINE.

NÉRINE.

*** ON Maître & ma Maîtresse auroient bien
* T * dû s'aimer.
*** C'est lui . . .

FRONTIN.

C'est elle . . .

NÉRINE.

Quoi ?

FRONTIN.

Qui devoit l'enflammer

C iij

30 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

Léonore a toujours une mélancolie
Qui lui fait bien du tort. L'amour fuit la folie.
On veut qu'une Maîtresse ait l'air vif, semillant;
Un peu moins de bon sens, un peu plus de brillant.

N É R I N E.

Un fou cherche une folle, & la trouve de reste.
L'état de Léonore est cruel & funeste.
Frontin, toute sa vie, est. . .

F R O N T I N.

Défiez-vous-en ;

L'histoire d'une femme est toujours un roman.

N É R I N E.

Oui. Le sien commença par un sot mariage.
Ce ne fut point l'amour qui la mit en ménage ;
Et jamais on n'en eut un dépit plus mortel.
Il fallut obéir, & marcher à l'Autel ;
Mais, en sortant du Temple, un jeune téméraire,
A qui, sans le sçavoir, elle avoit trop sçu plaire,
Furieux de la perdre, attaqua son époux,
L'obligea de se battre, & tomba sous ses coups.
Pour dérober sa tête à l'injuste poursuite
D'un ennemi puissant, cet époux prit la fuite.
Léonore aussi-tôt saisit sa liberté ;
Et s'enfuit en secret dans un Cloître écarté,
Sous ce nom inconnu, qu'elle conserve encore.
Que ne feroit-on pas pour fuir ce qu'on abhorre ?
Sa mere, mais trop tard, en mourut de regret.
Geronte apprit enfin notre azyle secret,
Et vint nous apporter. . .

F R O N T I N.

Un brevet de veuvage ?

N É R I N E.

Oui. Nous vîmes la fin d'un si long esclavage.
Cet oncle généreux nous retira chez lui.

F R O N T I N.

Mais je ne vois point là tant de sujet d'ennui ;
Car Léonore est veuve , & dans le plus bel âge.

N É R I N E.

Douze ans d'absence ont mis tous ses biens au pillage :
C'est pour les recueillir , ou du moins leurs débris ,
Que Geronte est allé faire un tour à Paris.
S'il ne réussit pas dans ses justes poursuites ,
Vois l'état malheureux où nous serons réduites.
Geronte a pour sa nièce une tendre amitié ;
Mais tu sçais qu'on ne peut vivre avec sa moitié.
Il le faudra , peut-être. Est-il enfer plus rude ,
Que d'être à la merci d'une maudite prude ,
Toujours contente d'elle , & jamais du prochain ;
Dont la vertu bruyante insulte au genre humain ?
Joins à l'humeur d'Orphise un sujet infailible ,
Qui la rendra pour nous encore plus terrible :
Elle a , d'un premier lit , une fille à pourvoir.

F R O N T I N.

Ceci m'ouvre l'esprit ; & je crois entrevoir . . .
Que je n'étois qu'un sot . . . Oui.

N É R I N E.

Cela peut bien être.

C iv

32 *LA FAUSSE ANTIPATHIE* ,

FRONTIN.

Je crois que Léonore arrête ici mon Maître ;
Mais qu'à cause d'Orphise il tient ses feux secrets.
Quand Damon acheta cette Terre ici près ,
Tu sçais que le château n'étoit pas praticable ;
Et qu'il étoit besoin pour le rendre habitable....

NÉRINE.

Oui , je sçais qu'il fallut le faire rétablir.

FRONTIN.

Geronte , en attendant , s'en vint nous accueillir ;
Et , comme un bon voisin , nous offrir un azile.
Nous vîmes donc chez lui. Mais notre domicile
Est depuis quelque tems en état d'y loger :
Mon Maître cependant paroît n'y pas songer.

NÉRINE.

Ta remarque est juste. Oui... Mais la fille d'Orphise...

FRONTIN.

Julie ? Ah ! si mon Maître en avoit l'ame éprise ,
Son amour oseroit paroître à découvert.
Léonore est trop fière ; & sa fierté nous perd.

NÉRINE.

Les femmes ne sont pas tout ce qu'elles paroissent.
J'en aurai le cœur net.

FRONTIN.

Les femmes se connoissent.

NÉRINE.

Léonore m'appelle. Adieu. Cela suffit.
Je m'en vais travailler sur ce que tu m'as dit,



SCENE II.

NERINE *seule.*

Tout ce que ma mémoire à présent me rappelle ,
Me confirme encor plus cette heureuse nouvelle.

SCENE III.

LEONORE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous m'avez appelée.

LEONORE.

Oui. Je voulois sortir.

Mais de la part d'Orphise on vient de m'avertir
Qu'elle veut me parler ; ainsi je vais l'attendre.
Pour toi , l'on ne sçait plus désormais où te prendre.
Tu sembles te laisser de l'état où je suis ;
Et pourtant je m'en plains tout le moins que je puis.

NÉRINE.

J'étois avec Frontin , puisqu'il faut vous le dire :
Je lui parlois de vous.

LEONORE.

Je sçais ce qui l'attire.

NÉRINE.

Nous disions que Damon auroit dû vous aimer :
Il a pourtant bien fait de ne pas s'enflammer.

34 *LA FAUSSE ANTIPATHIE;*

LEONORE.

Tu n'es pas raisonnable.

NÉRINE.

Il seroit trop à plaindre.

LEONORE.

Va, ce malheur pour lui ne fut jamais à craindre.
Tu m'assurois pourtant

NÉRINE.

Oui, je croyois d'abord

Que Damon vous aimoit, Madame, j'avois tort.

LEONORE.

J'y prends peu d'intérêt. Mais sur quelle assurance
Accuses-tu Damon de tant d'indifférence ?

NÉRINE.

Si l'on aimoit encore, ainsi que Céladon,
Peut-être je pourrois en soupçonner Damon.
Mais de pareils amans ne sont plus qu'en idée.
A présent une intrigue est bientôt décidée :
On ne se donne plus le temps d'être enchaîné :
L'amour prend son essor aussi-tôt qu'il est né.
Dès qu'on aime, on en fait un récit infidèle ;
On exagère un feu qui n'est qu'une étincelle ;
Pour mieux en assurer l'objet de son amour,
Un amant en instruit & la Ville & la Cour.
La sottise vanité conduit tout le mystère ;
Et la fatuité l'empêche de se taire.
Si Damon vous aimoit, il en eût fait l'aveu.
Ainsi nous nous trompions.... Cela vous fâche un peu ?

L E O N O R E.

Vous vous émancipez, M'avez-vous reconnue
Pour être, en ma faveur, follement prévenue ?

N É R I N E.

Ainsi vous croyez donc mon discours conséquent.
Non, ma chere Maîtresse, il est extravagant,
Insoutenable.

L E O N O R E.

En quoi ?

N É R I N E.

C'est que Damon vous aime.

L E O N O R E.

Mais accorde-toi donc, Nérine, avec toi-même.

N É R I N E.

Un tiers voit mieux que ceux qui sont dans l'embarras.

L E O N O R E.

Tu viens de me prouver

N É R I N E.

Que Damon n'avoit pas
Les défauts des amans qu'en ce siècle on voit naître.
Quoi ? parce que l'on n'est ni fat, ni petit-maître,
On ne peut vous aimer ? L'obstacle est imprévu.

L E O N O R E.

Par où peux-tu juger

N É R I N E.

Par tout ce que j'ai vu.

L E O N O R E.

Mais encore, quoi donc ?

N É R I N E.

Premierement, vos charmes.

36 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

LEONORE.

Je n'ai jamais compté sur de si foibles armes.

NÉRINE.

J'ai démêlé , vous dis-je , à travers ses respects ,
Des soupirs étouffés , des regards indirects ,
Un silence pénible , autant qu'involontaire ,
Des desirs , des égards , du trouble , du mystère ,
Un intérêt secret ; un soin particulier.
Un homme indifférent est bien plus familier.
Ce sont-là mes garants. Tout cela fait en somme
De l'amour ; & , de plus , un amant honnête-homme.
J'ai vû bien plus encore.

LEONORE.

Acheve ; dis-moi tout.

NÉRINE.

Que cet amant seroit assez de votre goût.

LEONORE.

Ah ! c'est trop voir. Finis ; je ne veux plus t'entendre.
Je te défends . . . Hélas ! que puis-je lui défendre ?
Quoi ! de foibles attraits flétris par les douleurs ,
Ces yeux accoutumés à pleurer mes malheurs ,
Pourroient causer encore une foiblesse ?

NÉRINE.

Et sur-tout à l'objet pour qui l'amour vous blesse ?
Car il faut vous aider.

LEONORE.

Nérine , tu me perds.

NÉRINE.

De quoi m'accusez-vous ? Croyez que je vous fers.

Léonore & Damon sont formés l'un pour l'autre.
C'est moi qui vous apprends sa défaite & la vôtre.
L'hymen peut réparer les maux qu'il vous a faits.
Il forme quelquefois des liens pleins d'attraits.
Quand on dépend de soi, pour soi l'on se marie,

L É O N O R E.

Ne me rappelle plus le malheur de ma vie,
Ni les égaremens d'un âge sans raison.
À peine j'achevois ma première saison,
On me tira du Cloître; & j'entrai dans le monde,
Avec les préjugés dont la jeunesse abonde.
Une merc absolue, abusant de ses droits,
Avoit promis ma main, sans consulter mon choix.
Je me prévins d'abord. Mon dépit fut extrême.
Je croyois qu'on devoit m'obtenir de moi-même.
Je croyois mériter du moins quelques soupirs;
Mais, loin de s'abaisser à flatter mes desirs,
On ne m'honora pas d'une seule entrevue.
Je fus au temple; & là, sans détourner la vûe,
Victime dévouée au cruel intérêt,
On me fit malgré moi prononcer mon arrêt.
Quel hymen! Ou plutôt quelle union fatale!
L'aversion, sans doute, entre nous fut égale.
En sortant de l'autel, Sainflore disparut.
Moi-même je m'enfuis; & mon époux mourut.
Je crois, si mon époux n'eût pas perdu la vie,
Que sans doute l'hymen, mon devoir, & le tems,
Auroient mis dans mon cœur de plus doux sentimens.

N É R I N E.

En tout cas, par bonheur, il est en l'autre monde.

38 LA FAUSSE ANTIPATHIE ,

Pour vous montrer sur quoi mon préjugé se fonde ,
Au sujet de Damon , il faut vous expliquer
Ce que m'a dit Frontin. Il m'a fait remarquer
Que Damon s'accoutume à la maison d'Orphise.

LEONORE.

Peut-être que sa fille

NÉRINE.

Eh ! souffrez qu'on vous dise

Mais on vient.

LEONORE

C'est , sans doute , Orphise que j'attends !

NÉRINE , à part.

Le diable qui l'amène a bien mal pris son tems.

SCENE IV.

ORPHISE , LEONORE , NÉRINE.

ORPHISE, (à Nerine.)

Vous pouvez demeurer. Vous avez quelqu'adresse ;
J'aurai besoin de vous , & de votre Maîtresse.

(à Léonore.)

Madame , vous sçavez qu'autant que je le puis ,
Je me fais un devoir d'adoucir vos ennuis.
Entre ma fille & vous tout mon cœur se partage.
J'espère que Geronte en fera davantage ;
Qu'il vous fera rentrer dans vos biens usurpés.
Si par malheur enfin ses soins étoient trompés ,

Vous deviendrez , Madame , une seconde fille ,
Que la fortune aura mise dans ma famille ;
Et vos plus grands malheurs m'attacheront à vous.

N E R I N E , *à part.*

Que diantre signifie un exorde si doux ?

L E O N O R E .

Madame

O R P H I S E .

Je prévois ce que vous m'allez dire.

L E O N O R E ,

Ma reconnoissance

O R P H I S E .

Est telle que je désire.

L E O N O R E .

De grace

O R P H I S E .

Epargnez-vous de vains remerciemens.

C'est tout ce que je crains quand j'oblige les gens.

L E O N O R E .

Souffrez

O R P H I S E .

Je viens d'apprendre un départ qui m'afflige.

Damon va nous quitter. Et c'est ce qui m'oblige

A vous venir prier d'empêcher son départ.

L E O N O R E .

Pour vos moindres desirs il aura plus d'égard.

O R P H I S E .

N'importe. Je voudrois , sans être compromise ,

Que vous employassiez ici votre entremise.

40 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

LEONORE.

Madame, sur Damon, ai-je assez de crédit?...

ORPHISE.

Assez, pour l'amener au point dont il s'agit.

J'ai des desseins secrets qu'il faut que je vous dise.

LEONORE.

Je le crois honnête homme.

ORPHISE.

Oh ! je n'en doute pas.

Le mystère a pour lui de furieux appas.

Je m'y perds comme vous. Depuis qu'il nous fréquente,

Il est d'une réserve incivile & piquante.

LEONORE.

En quoi, Madame ?

ORPHISE.

En tout. En voici quelques traits.

Il est homme de guerre, & n'en parle jamais.

LEONORE.

Tous ses pareils devroient imiter sa prudence.

ORPHISE.

Quand on est noble, on peut en faire confidence.

Il ne cite jamais ni lui, ni ses ayeux.

LEONORE.

Ceux qui font autrement sont toujours ennuyeux.

ORPHISE.

Quand on est riche, est-il naturel qu'on s'en cache ?

Le premier avantage est que chacun le sçache.

LEONORE.

Il n'appartient qu'aux fots d'en tirer vanité.

ORPHISE.

ORPHISE.

Ainsi vous approuvez sa singularité ?
 Tant mieux. Du reste, il est homme assez sociable.
 Je crois qu'on en peut faire un mari fort passable.
(Léonore soupire.)
 Plait-il ?

LEONORE.

Rien. *(à part.)* Ciel ! de quoi va-t-elle me prier ?

ORPHISE.

J'ai, comme vous sçavez, ma fille à marier.
 Et ce seroit me faire un plaisir véritable
 De sçavoir si Démon est un parti sortable.
 En ce cas, agissez, Madame ; servez-nous,
 Comme on vous serviroit ; faites comme pour vous.

NÉRINE.

Sans doute, c'est à quoi vous devez vous attendre.

ORPHISE.

Je veux, de votre main, l'accepter pour mon gendre,
 Je crois qu'il va venir vous faire son adieu.
 Je fors ; il ne faut pas qu'il me trouve en ce lieu.
 Vous ne mettez en jeu ni moi, ni la future.

LEONORE.

En vérité, Madame

ORPHISE.

En pareille aventure,
 Il faut avec adresse employer les détours.
 Tout homme qu'on recherche en abuse toujours :
 Se rencherit d'abord, sans valoir davantage :
 Et, de rien qu'il étoit, s'érige en personnage.

42 *LA FAUSSE ANTIPATHIE;*

Leur fatuité vient du cas que l'on en fait.
Il faut les maîtriser, malgré que l'on en ait,
Se les assujettir, les faire à son caprice.
Nous perdons leur estime, en leur rendant justice;
Nous nous avilissons, si nous sentons leur prix;
Et la moindre indulgence attire leur mépris.
Je vous laisse.

SCENE V.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

Nérine....

NÉRINE, *riant.*

Ah ! rien n'est plus risible.

Orphise vous procure un moyen infailible
De vous servir vous-même, en servant ses desseins.
Voilà des intérêts remis en bonnes mains.

LEONORE.

Quelle commission dangereuse & cruelle !
Je ne puis y songer ni pour moi, ni pour elle.
Oui, cette occasion n'est qu'un piège fatal.
Je m'exposerois trop, je la servirois mal.
Laissons aller Damon ; il faut que je l'évite.
Imagine une excuse, & reçois sa visite.

NÉRINE.

Quel danger courez-vous ? Quoi ! vous n'osez saisir
La seule occasion qui peut vous éclaircir.

L E O N O R E.

J'aime mieux à jamais ignorer ma victoire ,
Que de mettre en danger mon honneur & ma gloire.

N É R I N E.

A ne point voir Damon , ne vous obstinez plus.
Que pourroit-il penser d'un semblable refus ?
Cette affectation seroit plus dangereuse.
D'ailleurs , Madame Orphise en seroit furieuse.
Madame , il faut céder à la nécessité.
Mais j'apperçois Damon.

L E O N O R E.

Que ne l'ai-je évité !

S C E N E V I.

DAMON , LEONORE , NÉRINE.

(*Damon fait deux ou trois révérences , avance ,
recule , & paroît déconcerté.*)

N É R I N E , à part.

Que deux amans sont fots , quand ils sont en présence !

Il faut que je les aide à rompre le silence.

(*à Damon.*)

On dit que vous allez chercher en d'autres lieux
Une société qui vous amuse mieux.

D A M O N à Léonore.

L'ennui n'habite point le séjour où vous êtes.

D ij

44 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

Des motifs plus pressans, d'autres peines secrettes...

N É R I N E.

Quoi ! vous partez , Monsieur ?

D A M O N à *Léonore.*

Oui , Madame , je suis ;

Je fais ce que je dois , & plus que je ne puis.

N É R I N E.

Si la maison vous plaît ?

D A M O N à *Léonore.*

Que trop ?

N É R I N E.

Hé ! qui vous presse ?

D A M O N à *Léonore.*

Mon honneur , ma raison , le danger , ma foiblesse ;
Votre repos , enfin.

L E O N O R E.

Mon repos , dites-vous ?

D A M O N à *Léonore.*

Ah ! Madame , daignez m'écouter sans courroux.
N'y cherchez point un sens coupable & téméraire.
Oui , pour votre repos , ma fuite est nécessaire.
Orphise dans ces lieux cherche à me retenir ;
Et c'est ce qui m'a fait résoudre à me bannir.
Car enfin je dois voir ce qu'on rend trop visible ,
Sa bonté m'est à charge , & vous seroit nuisible.

N É R I N E.

Quoi ! vous sçavez déjà le bien qu'elle vous veut ?

D A M O N.

Quelqu'un l'ignore-t-il ? Non , jamais on ne peut

Avec plus de mystère , être plus indiscrete.
Mais je ne puis répondre à ce qu'elle souhaite.

LEONORE.

On croyoit que Julie auroit dû vous charmer.
Quoi ! ses attraits naissans n'ont pû vous enflammer ?

D A M O N.

Ah ! tout autre que moi doit lui rendre les armes.

N É R I N E.

Vous ne l'aimez donc pas ?

D A M O N.

Non. J'échappe à ses charmes.

Vous seriez exposée à des soupçons jaloux.
Orphise , avec raison , n'accuseroit que vous
Du refus que je fais de prendre cette chaîne.
Sa pénible amitié se changeroit en haine.
Sans compter d'autres maux trop aisés à prévoir,
Je payerois trop cher le plaisir de vous voir.

LEONORE.

Vous le voulez ? Il faut approuver votre zele.

N É R I N E.

Allez , Monsieur , allez où l'amour vous appelle.

D A M O N.

De quoi m'accusez-vous ? Je m'exile chez moi.
D'ailleurs , si quelqu'objet me tenoit sous sa loi ,
Hélas ! je n'aurois point de retour à prétendre ;
Mon cœur s'entretiendrait dans l'amour le plus tendre,
Sans laisser éclater le moindre de ses feux.

N É R I N E.

Tenez Monsieur , j'ai peine à croire au merveilleux :

46 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

Tant de discrétion est hors de vraisemblance.

LEONORE.

Sans entrer plus avant dans votre confidence ,
Puisque vous nous quittez , vous avez vos raisons.

DAMON.

Moi , des raisons ? Je vois vos injustes soupçons.
Vous croyez que je vole où mon bonheur m'appelle.
Si vous sçaviez combien cette erreur m'est cruelle !...
Puisque vous m'y forcez , apprenez mon état.
Si j'aimois , mon amour éviteroit l'éclat.
Je dis plus. Mon aveu deviendroît un outrage ,
Qui deshonoreroit l'objet de mon hommage.
Mon vainqueur ne pourroit répondre à mon amour.
Hé ! que me serviroit le plus tendre retour ?
Il feroit le malheur de cette infortunée.
Je gémis dans les fers d'un cruel hymenée.

LEONORE.

Vous êtes marié ?

DAMON.

Je le suis. Mais enfin

Un prompt événement peut changer mon destin.

NÉRINE.

Partez, Monsieur, partez ; vous ne pouvez mieux faire.

LEONORE.

Orphise approuvera ce départ nécessaire.

DAMON.

(à part.)

Madame , j'obéis. J'espère un prompt retour.



SCENE VII:

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

Il est donc marié ? ... Que devient mon amour ?
Nérine, je l'aimois Sa présence funeste
N'eût fait qu'entretenir un feu que je déteste.
Est-ce là le bonheur dont mon cœur s'est flaté ?
Rassure-moi ; je crains d'avoir trop éclaté.
Ai-je pû contenir ma colere trop prompte ?
N'en ai-je point trop dit ? Ah ! je mourrois de honte.

NÉRINE.

Je ne puis qu'approuver un trop juste dépit.
Mais quel sens peut avoir un mot qu'il vous a dit.
Qu'un prompt événement peut changer sa fortune ?

LEONORE.

Ah ! ne te donne point une gêne importune.
Quand la nécessité ramene ma raison,
Cesse de retarder encor ma guérison.
C'est assez Va chercher l'épouse de Geronte.
De tout ce qui se passe , il faut lui rendre compte.
Pour ne plus voir Dámon , qui part dans un moment,
Je vais me renfermer dans mon appartement.



SCENE VIII.

FRONTIN, NÉRINE.

FRONTIN, *tenant un paquet de papiers.*

Ah ! te voilà, Nerine ! Enseigne-moi mon Maître.

NÉRINE.

Il faut que je t'étrangle. Approche, double traître.
Ton Maître est marié ; tu m'en fais un secret ?

FRONTIN.

Si j'en fais rien, je veux être étranglé tout net.
Mon Maître est un fournois comme on n'en trouve
gueres :

Oui, je crois que le diable est son homme d'affaires.

Je le trouvai jadis en pays étranger :

Il n'a, depuis ce tems, cessé de voyager.

Ce n'est que depuis peu, que nous sommes en France.

Il n'a fait, que je sçache, aucune connoissance ;

Si ce n'est chez Geronte, où tu sçais bien comment

Il n'a pû refuser de prendre un logement.

Oh ! s'il est marié, ce que je ne puis croire,

Ce n'est pas de mon bail : c'est quelque vieille his-
toire

Bon ! il n'a point de femme appartenante à lui ;

Par-tout il a roulé sur le compte d'autrui.

NÉRINE.

C'est un fait. D'où viens-tu ?

FRONTIN.

F R O N T I N.

Je viens , à toute outrance ,
De chez cet Avocat-ici près en vacance ;
J'y vais dix fois pour une , & toujours sans succès ;
Mais à la fin , . . .

N É R I N E.

Ton Maître a-t-il quelque procès ?

F R O N T I N.

Ma foi , je ne sçais point quelle est leur manigance.
Le Robin m'a donné ce paquet d'importance ,
En me disant : » Voilà votre Maître en repos . . .
Mais , à quoi rêves-tu ?

N É R I N E.

C'est à certains propos . . .
Pourrois-tu deviner ce que ce papier chante ?

F R O N T I N.

Où , si j'étois sorcier. Ah ! l'enquête plaisante !

N É R I N E.

Ah ! tu n'es bon à rien. Va-t'en , sans différer,
seule.
Je ne sçais pas pourquoi j'ose encore espérer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, NÉRINE.

LEONORE.

DAMON est-il parti ?

NÉRINE.

Sans doute qu'il doit l'être.

LEONORE.

Orphise ne vient point ?

NÉRINE.

C'est qu'elle sait peut-être

Tout ce que vous avez à lui dire. En tout cas...

La voilà justement.

LEONORE.

Ne m'abandonne pas.

SCENE II.

ORPHISE, LEONORE, NÉRINE.

ORPHISE, à Léonore.

Madame, en vérité, vous êtes admirable,
Une personne unique, une femme adorable.

L E O N O R E.

Des noms aussi flatteurs ne me conviennent point :
Et vous me surprenez , Madame , au dernier point.

O R P H I S E.

Damon nous reste enfin , grace à votre entremise :
Si je le fais déjà , n'en soyez pas surprise.

L E O N O R E.

Madame , excusez-moi

O R P H I S E.

Ses gens l'ont dit aux miens :
Les Valets savent tout ; c'est d'eux que je le tiens.
Vous me voyez sensible , on ne peut davantage.
Allons , Madame , il faut achever votre ouvrage.

L E O N O R E.

Mon ouvrage ?

O R P H I S E.

Quoi donc ?

L E O N O R E.

Je n'y prends point de part.

O R P H I S E.

Mais ne venez-vous pas d'empêcher son départ ?

L E O N O R E.

Il vous plaît de le croire.

O R P H I S E.

Et de plus , j'en suis sûre.

L E O N O R E.

Madame , il n'en est rien.

O R P H I S E.

Comment ?

E ij

52 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

LEONORE.

Non, je vous jure.

ORPHISE.

Damon reste pourtant ; les ordres sont donnez.

LEONORE.

Cela peut être vrai ; mais vous me l'apprenez.

ORPHISE.

Quoi, véritablement ?

LEONORE.

Je vous le certifie.

Je n'ai parlé de rien.

ORPHISE.

J'en ai l'ame ravie.

Vous n'avez point écrit ?

LEONORE.

Encore moins.

ORPHISE.

Tant mieux.

Je connois le motif qui l'attache en ces lieux.

Ma fille, j'en suis sûre, en a tout le mérite.

Damon ne peut quitter un séjour qu'elle habite.

Pour vous, Madame, à qui cette affaire déplaît,

Il faut vous dispenser d'y prendre d'intérêt.

Oui, je n'ignore pas qu'une femme à votre âge,

N'ait guère à jouer un second personnage.

Elle voudroit que tout lui devînt personnel ;

Etre l'unique but, l'objet perpétuel

Où tendent tous les cœurs, les yeux & les oreilles ;

Plaire, à l'exclusion de toutes ses pareilles ;

N'en reconnoître aucune, & dominer par-tout.
A votre âge, Madame, on est fort de ce goût.

LEONORE.

Oui, je sçais qu'une femme aime un peu trop à plaire;
C'est de l'âge où je suis la foiblesse ordinaire.
Dans l'arrière-saison, on ne fait qu'en changer;
Du monde qui nous quitte on cherche à se venger,
Du plaisir qui nous fuit, des défauts qu'on regrette,
Auxquels on voudroit bien être encore sujette.
Alors, par désespoir & par nécessité,
On se masque; l'on prend un air d'autorité;
On se croit vertueuse en voulant le paroître,
Tandis qu'au fond du cœur, on néglige de l'être;
Qu'au contraire on se fait un plaisir inhumain
De nourrir son orgueil aux dépens du prochain.
L'esprit de charité paroît une foiblesse;
Et la mauvaise humeur prend le nom de sagesse:
Ainsi chaque âge apporte un travers différent.
On échange un défaut contre un autre plus grand;
Et l'on corrige un vice avec un autre vice.
Mais je veux vous forcer à me rendre justice.
Un mot vous suffira, pour voir quel intérêt
Je dois prendre à Damon.

ORPHISE.

Voyons donc ce que c'est.

LEONORE.

Apprenez que Damon ne peut être à Julie.

ORPHISE.

Qui l'en empêchera? Pourquoi donc, je vous prie?

E iij

54 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

LEONORE.

Par un hymen secret il se trouve lié.

ORPHISE.

Bon ! que me dites-vous ? Le traître est marié ?

LEONORE.

En secret.

ORPHISE.

Avec vous ?

LEONORE.

Non, je vous en assure.

Ainsi, vous voyez bien que c'est me faire injure.

ORPHISE.

Ah ! l'énigme est assez facile à deviner.

Damon devoit cesser de nous importuner.

Il n'est point retenu par moi, ni par Julie ;

Et cependant il reste.

LEONORE.

Ah ! quelle calomnie !

SCENE III.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

Je n'y sçaurois tenir ; je suis au désespoir.

Quel trait injurieux ! En est-il un plus noir ?

Il reste ; je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime :

Mon repos, mon honneur, tout en est la victime.

N É R I N E.

Vous connoissez Orphise , & sa malignité.

L E O N O R E.

Et pouvois-je m'attendre à cette indignité ,
Et qu'on m'imputerait la dernière bassesse ?
Nérine , quelle horreur ! On me croit la maîtresse
D'un homme marié ?

N É R I N E.

Cé trait est inoui.

Une prude jamais n'a bien pensé d'autrui.

L E O N O R E.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre.
Orphise va le dire à qui voudra l'entendre.

N É R I N E.

Et l'on n'en croira rien.

L E O N O R E.

Ah ! quelle est ton erreur ?

C'est assez qu'une histoire attaque notre honneur ,
Elle passe aussi-tôt pour être véritable.
Tout ce qui peut nous nuire , ou nous perdre , est
croyable ,
On n'examine rien ; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

N É R I N E.

Je ne m'étonne plus si tant d'infortunées
Se plaignent , tous les jours , d'être à tort condamnées.
Je vois bien à présent qu'une femme d'honneur ,
Avec son innocence , a besoin de bonheur.

E iv

56 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

LEONORE, avec vivacité.

Dis-moi la vérité. Ne m'as-tu point trahie?

NÉRINE.

Moi, vous trahir, Madame? En quoi, je vous supplie?

LEONORE.

Damon devoit partir. J'ai reçu ses adieux;

Cependant il s'obstine à rester en ces lieux.

N'aurois-tu point parlé?

NÉRINE.

Nullement, je vous jure.

LEONORE.

Je ne sçais que penser; je ne sçais que conclure.

Me serois-je oubliée? . . . Auroit-il deviné?

Dis-moi par quel motif il s'est déterminé?

Après tant de respect, d'où lui vient tant d'audace?

Il faut donc m'éloigner, il faut que je me chaste.

Mais il devinera que c'est lui que je suis.

Il me suivra par-tout, puisqu'il reste où je suis.

Va le trouver. Dis-lui.... Non, il vaut mieux écrire.

On ne dit par écrit que ce que l'on veut dire.

Et toi, tu lui feras remettre mon billet.

NÉRINE.

Allez.



S C E N E I V.

N E R I N E , *seule.*

Je vais tâcher de trouver son Valet.
S'il est intelligent, il me pourroit instruire
D'où vient ce changement, & qui peut le produire.

S C E N E V.

D A M O N *seul, & tenant des papiers.*

Faillons cesser enfin le bruit de mon trépas.
Mon ennemi s'apaise après tant de débats.
Celle à qui mon malheur avoit uni ma vie,
Se porte à dénouer la chaîne qui nous lie;
Du moins on se fait fort de lui faire agréer
Ce projet, que ses gens viennent de m'envoyer.
J'ai donné ma parole; on répond de la sienne.
Ainsi, dans quelque endroit que ma femme se tienne,
Nous nous verrons bientôt, pour ne nous plus revoir.
Mes amis en secret m'ont donné cet espoir.
Qu'il m'est doux de briser une odieuse chaîne!
Je tiens notre rupture infaillible & prochaine;
Il ne nous manque plus qu'une formalité
Pour achever enfin notre félicité.

58 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

En attendant , cessons une feinte importune :

Allons à Léonore annoncer ma fortune.

Avant que je lui dise & mon nom & mon rang ,

Pénétrons dans son cœur. C'est d'où mon sort dépend.

Voyons si mon amour Mais j'appérois Nérine.

S C E N E V I.

D A M O N , N É R I N E.

D A M O N.

Peut-on voir Léonore ?

N É R I N E.

● Ah ! Monsieur , j'imagine
Que vous rêvez.

D A M O N.

Je veux lui parler un moment.

N É R I N E.

Vous me faites frémir d'y penser seulement.

D A M O N.

Il faut que je la voye.

N É R I N E.

Ah ! je vous crois trop sage
Pour oser à ses yeux vous offrir davantage.

Votre présence ici cause assez d'embarras.

D A M O N.

De grace , annonce-moi.

N É R I N E.

Je ne le ferai pas.

D A M O N.

Que je lui dise un mot.

N É R I N E.

Cela n'est pas possible.

D A M O N.

Il m'est de conséquence.

(Il jette sa bague à terre.)

N É R I N E.

Elle n'est pas visible.

En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas...

Que cherchez-vous ?

D A M O N.

Ma bague.

N É R I N E *cherchant la bague.*

Ah ! je la vois là-bas,

Ou je suis bien trompée. Oui, justement c'est elle.

(Elle ramasse la bague.)

C'eût été grand dommage ; elle est vraiment fort belle.

(Elle la rend à Démon.)

D A M O N *refusant la bague.*

Elle est en bonnes mains ; &c. ; puisqu'elle te plaît,

Profite du présent que le hazard te fait.

N É R I N E.

Moi, que je la garde ?

D A M O N.

Oui ; c'est une bagatelle :

Nerine, je voudrois qu'elle eût été plus belle.

Ce n'est qu'un foible essai du bien que je te veux.

N É R I N E.

Voilà ce qui s'appelle un homme dangereux.

60 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

On ne sçauroit prévoir des tours de cette espee.

D A M O N.

Tuifqu'on ne peut parler à ta belle Maîtresse ,

Tu lui donneras bien un billet de ma part.

N É R I N E.

Voilà donc l'encloueure ! Allons , à tout hazard.

L'avez-vous ce billet ? Il faut que je m'acquitte.

D A M O N.

Je cours te le chercher , je reviens au plus vite.

SCENE VII.

N É R I N E *seule.*

Je ne sçais , à présent que j'ai le diamant ,

Je vois que je me suis oubliée un moment :

Réfléchissons un peu sur mon étourderie.

Je devois refuser cette galanterie.

Mon petit intérêt m'a fait illusion.

C'est la première fois . . . Maudite occasion !

Tu sçais apprivoiser l'honneur le plus sauvage ;

Tu menes où tu veux la fille la plus sage.

Sans toi , l'on pourroit l'être avec facilité.

Je ne me croyois pas tant de fragilité.

Cependant , si je rends la bague que j'ai prise

Je répare une faute avec une sottise.

Damon ne voudra pas reprendre son présent :

Au contraire, il croira qu'il n'est pas suffisant.

Il fera généreux ; je voudrai me défendre ;
Il ne démordra pas , j'en finirai par prendre :
Voilà pour cet article. Autre réflexion.
Mais comment m'acquitter de ma commission ?

S C E N E V I I I.

LEONORE , DAMON , *tenant chacun une
lettre à la main* , NERINE.

LEONORE *sortant d'un côté. (à Nerine.)*

Tiens , fais rendre à Damon

DAMON *sortant de l'autre côté. (à Nerine.)*

Tiens , donne à ta Maîtresse . . .

NERINE *au milieu d'eux , croisant les bras.*
Donnez , je remettrai chacune à son adresse.

LEONORE , *avec étonnement.*

Damon !

DAMON.

Madame avoit quelqu'ordre à me donner ?

LEONORE.

Vous le deviez attendre ; & je dois m'étonner
De n'avoir pas reçu cette marque d'estime.

DAMON.

Une raison heureuse , ou du moins légitime ,
Dont je vais vous instruire

62 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

LEONORE.

Épargnez-vous le soin

D'un éclaircissement, dont je n'ai pas besoin.

Nous nous devons toujours éviter l'un & l'autre.

J'ai ma raison. Souffrez que j'ignore la vôtre.

Partez, Monsieur, partez; & cessons de nous voir;

Que ce soit par égard, si ce n'est par devoir.

C'est pour vous en prier que j'ose vous écrire.

DAMON.

Mais....

LEONORE.

Vous ne devez plus avoir rien à me dire.

DAMON.

Ah! Madame....

LEONORE.

Damon ose me retenir?

DAMON.

Apprenez donc mon crime, avant de me punir.

LEONORE.

J'ai lieu de m'offenser de votre résistance.

DAMON.

Il est vrai. Pardonnez cette dernière instance.

Il y va de mes jours. Permettez en partant,

Qu'on vous dise un secret qui peut m'être important.

LEONORE.

Je ne veux rien sçavoir....

DAMON.

Hélas! daignez m'entendre.

Enfin, je puis céder à l'amour le plus tendre.

Ces soupirs , si long-tems retenus dans mon cœur ,
Peuvent enfin paroître aux yeux de mon vainqueur.
Moins je l'offense , & plus je ressens que je l'aime.
Je n'ai plus désormais que sa rigueur extrême . . .

N E R I N E.

Votre épouse n'est plus ?

D A M O N à Léonore.

Ah ! ce titre si doux

Auroit dû ne jamais appartenir qu'à vous.
Celle qui le portoit n'a point perdu la vie ;
Nous cédon's l'un & l'autre à notre antipathie ;
Et ces nœuds que l'hymen avoit désavoués ,
Sont d'un commun accord entre nous dénoués.

L E O N O R E.

Quoi ! vous vous séparez ?

D A M O N.

Une heureuse rupture

Nous dégage tous deux d'une chaîne trop dure.
Nos sermens étoient nuls , ils ont été forcés ;
Notre bouche à regret les avoit prononcés.
Nos cœurs ont réclamé contre la tyrannie
De ceux à qui le Ciel nous fit devoir la vie.
La loi me restitue & ma main & mon cœur.
Nous pouvons tous les deux nous choisir un vainqueur.
Hélas ! mon choix est fait ; & vous devez m'entendre.

L E O N O R E.

C'est donc-là ce secret que vous vouliez m'apprendre ?
Et vous croyez , Monsieur , qu'il doit m'intéresser ?

64 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

D A M O N.

Quoi donc ! ce foible espoir peut-il vous offenser ?

L E O N O R E.

Malgré tous ces détours où votre esprit s'efforce,

Ce que vous m'annoncez est toujours un divorce.

Oui, tel que soit le nom dont vous les colorez,

C'est votre épouse enfin que vous deshonorez.

Vous prétendez, Monsieur, me rendre la complice

D'un coupable abandon fondé sur un caprice.

C'est vous qui l'exigez. Peut-elle y consentir ?

Je sens le désespoir qu'elle doit ressentir

D'un si terrible affront. Je me mets à sa place.

Pour elle enfin, Monsieur, je vous demande grace.

Si vous n'aimiez ailleurs Ah ! n'en espérez rien.

Elle m'accuseroit . . . Votre cœur est son bien.

Loin de favoriser cette indigne rupture,

Je ne puis profiter de sa triste aventure.

D A M O N.

N'appellez point divorce un accommodement.

Quand je consens à rompre un faux engagement,

Une chaîne, à tous deux également cruelle,

Ce n'est point un affront ; c'est un bonheur pour elle.

Vous n'avez jamais sçu, vous n'éprouverez point

Que le plus grand malheur est celui d'être joint

Au déplorable objet d'une haine invincible.

L E O N O R E *à part.*

Quelle conformité

D A M O N.

Soyez-y donc sensible.

Quand

Quand vous refuseriez de vous rendre à mes vœux,
 Nous ne romprons pas moins nos liens rigoureux.
 Ma femme n'eut pour moi qu'une haine mortelle ;
 C'est ce que vous avez de commun avec elle.

L E O N O R E.

Dites-moi donc comment elle a pû vous haïr ?

D A M O N.

Vous me haïssez bien.

L E O N O R E.

Ah ! laissez-moi vous fuir.

Oublions-nous tous deux.

D A M O N.

Moi, que je vous oublie ?

Vous, sur qui je fondois le bonheur de ma vie,
 Qui seule avez trouvé le secret d'enflammer
 Un cœur que je croyois incapable d'aimer,
 Dont vous allez causer l'éternelle souffrance !
 Perd-on le souvenir, en perdant l'espérance ?
 Ce n'est qu'en expirant d'amour & de douleur,
 Que je puis oublier l'auteur de mon malheur.
 Vous l'apprendrez bientôt ; c'est l'espoir qui me reste.

L E O N O R E.

N'ajoutez pas encore à mon état funeste
 Cet affreux désespoir.

D A M O N.

C'est vous qui le causez,

Ces frivoles raisons que vous me proposez,

66 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

Qu'invente contre moi votre délicatesse,
Ne l'emporteroient pas sur la moindre tendresse.
De votre aversion, c'est le plus sûr garant.

LEONORE.

Restez dans votre erreur, & vivez seulement.

DAMON.

Ah ! puis-je interpréter ce que je viens d'entendre ?
Est-ce pitié ? Seroit-ce un sentiment plus tendre ?

(*Il se jette aux genoux de Léonore.*)

Léonore, achevez.

LEONORE.

Damon....

DAMON.

Eclaircissez....

LEONORE.

Que vois-je ! Orphise ? Adieu ; fuyez , disparaissez.

SCENE IX.

LEONORE, ORPHISE, NÉRINE.

NÉRINE, *bas à Léonore.*

Ferme, tenez-vous bien.

ORPHISE.

Ce que j'ai vû m'enchanté ?

NÉRINE.

Quoi donc ?

ORPHISE.

En vérité, l'attitude est touchante.

Je venois vous marquer que j'avois du regret
D'avoir conçu peut-être un soupçon indiscret.
L'excuse n'a plus lieu.

LEONORE.

Pardonnez-moi, Madame.

ORPHISE.

Vous souffrez que Damon vous parle de sa flâme?

LEONORE.

Je fais plus; car je l'aime.

ORPHISE.

Avez-vous oublié

Que Damon, par malheur, est déjà marié?
Pour vous, apparemment, c'est une bagatelle;
Ou bien vous m'avez dit une fausse nouvelle.

LEONORE.

Elle étoit vraie alors; mais tout est bien changé.
D'un malheureux hymen Damon est dégagé.
On va briser sa chaîne; il me l'a dit lui-même.
Voilà ce qui me fait avouer que je l'aime:
Car je dois avec vous bannir un vain détour.
Toutefois à Damon j'ai caché mon amour.
Je le crois; ou du moins je cherche à me séduire.
Mais, Madame, en tout cas, vous pouvez l'en instruire.

ORPHISE.

On va briser ses fers?

LEONORE.

Ils vont être rompus.

ORPHISE.

Madame, il devient libre, & vous ne l'êtes plus.

68 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

LEONORE.

Oui, je n'en rougis point ; je chéris ma défaite ;
Je perds ma liberté , sans que je la regrette ;
J'ai rencontré l'objet que je devois aimer.
Un mutuel amour a sçu nous enflammer.
C'est une sympathie invincible , absolue ,
Que j'ai d'abord sentie à la première vue.
Si le même rapport n'eût agi dans son cœur ,
Jamais je n'aurois pû survivre à ce malheur.

ORPHISE.

Vous survivrez , Madame , à de plus grandes peines.
La mort de votre époux n'a point brisé vos chaînes ;
Il est encore vivant.

LEONORE.

Mon époux est vivant ?

ORPHISE.

Oui. C'est ce que Geronte a dit en arrivant.
Il va vous confirmer cette heureuse nouvelle.
Il étoit tems.

LEONORE.

Il vit , & je suis infidelle !

Grand Dieu ! dans quelle horreur me précipitez-vous ?

ORPHISE.

Est-ce un si grand malheur de revoir un époux ?

LEONORE.

Ah ! vous n'ignorez pas quelle est l'antipathie ,
Que m'inspira l'époux à qui je suis unie.
L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînés ,
L'un à l'autre à regret nous fûmes enchaînés.

O R P H I S E.

Une fille aisément se prévient , & s'entête ;
Et veut mal-à-propos se choisir sa conquête.
Je subis , à votre âge , un hymen plus fâcheux :
J'en ai fait un second plus conforme à mes vœux :
Et bien , je vous dirai qu'ils reviennent au même.

L E O N O R E.

Hélas ! pour éviter une infortune extrême ,
A quel triste moyen n'ai-je pas eu recours ?
Que ne me laissoit-on finir mes tristes jours ?
J'avois passé douze ans ignorée & tranquille :
Devois-je consentir à quitter mon asyle ,
Pour venir retrouver celui que je fuyois ?
Sainflore n'étoit plus ; du moins je le croyois ;
Il ne m'en resta pas la moindre incertitude.
C'est-là ce qui me fit quitter ma solitude.
J'ai cru renaître. Hélas ! je n'avois point vécu.
Le plus beau de ma vie avoit été perdu ;
Et l'amour en devoit empoisonner le reste.
Damon vint dans ces lieux. C'est l'époque funeste
Du plus grand de mes maux. Mon cœur en fut blessé.
Je crus pouvoir aimer. Mon cœur s'est trop pressé.

O R P H I S E.

Il faudra bien éteindre une flamme importune.
Et d'ailleurs , quelle est donc cette grande infortune ?

L E O N O R E.

C'est d'avoir cru pouvoir disposer de mon cœur.
Mais enfin , sous ce nom , qu'au moins pour mon
bonheur

70 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

Votre époux a voulu que je gardasse encore ,
Je peux fuir à jamais un époux qui m'abhorre.
De quel front à présent paroîtrois-je à ses yeux ?
Pourrois-je soutenir le reproche odieux
Dont il accableroit une épouse infidelle ,
Que peut-être il voudroit retrouver criminelle ?

ORPHISE.

C'est la sujétion du sexe infortuné
De périr sous le joug quand il est enchaîné.
Abandonnez enfin le nom de Léonore.
La feinte vous rendroit plus criminelle encore.
Allez , Silvie , allez , retrouver votre époux.
Vous vous inspirerez des sentimens plus doux.
Aussi-bien que l'amour , l'aversion s'épuise.
D'autre ressource enfin ne vous est plus permise.

LEONORE.

On connoît son erreur sans pouvoir en guérir.
Adieu. Je pars , je suis ; & je vais en mourir.

S C E N E X.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE.

Léonore est en pleurs ? D'où vient qu'elle m'évite ?

ORPHISE.

C'est vous, Monsieur Geronte ? Où courez-vous si vite ?

G E R O N T E.

Je dois à Léonore un petit compliment ;
Je vais m'en acquitter.

O R P H I S E.

Eh ! de grace , un moment.

G E R O N T E.

A votre appartement , je me suis fait écrire.
Si vos gens sont exacts , ils pourront vous le dire.

O R P H I S E.

Certes , pour un époux l'accueil est très-galant ;
Après un mois d'absence , il est fort consolant.

G E R O N T E.

Nous nous retrouverons ; & plutôt dix fois qu'une.
Ne nous imposons point une gêne importune ,
Ni ces empressements follement amoureux ,
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

O R P H I S E.

Monsieur , parlez du vôtre.

G E R O N T E.

Oui , dans l'âge où nous sommes ,
Vous croyez que le tems ne vieillit que les hommes ?

O R P H I S E.

Autrefois

G E R O N T E.

Est passé pour ne plus revenir.

O R P H I S E.

Et vous anticipez toujours sur l'avenir.
Monsieur , entendons-nous une fois dans la vie.

72 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

GERONTE.

C'est quand vous le voudrez.

ORPHISE.

Au sujet de Silvie....

GERONTE.

Eh ! Madame , pourquoi l'appeller de ce nom ?

Vous avez toujours eu cette démangeaison.

ORPHISE.

Monsieur , c'est que jamais je n'aimai le mystère.

GERONTE.

Vous sçavez cependant qu'il étoit nécessaire ,

De peur d'effaroucher des gens intéressés

Entre qui tous ses biens se trouvoient dispersés :

Mais c'étoit un secret , & la charge est pesante.

ORPHISE.

L'apostrophe est commune , & même déplaisante.

GERONTE.

Tout va bien.

ORPHISE.

Son époux est vivant ?

GERONTE.

Ah ! d'accord.

Oui , cet homme prétend n'avoir pas été mort :

Il revient , c'est à quoi je ne m'attendois gueres :

Les gens qu'il a chargé du soin de ses affaires ,

Ont arrêté les miens , quand j'allois terminer :

Mais d'une autre façon j'ai sçu me retourner ,

Sans paroître autrement , que par mes émissaires ;

J'ai pris les sûretés qui m'étoient nécessaires.

Léonore ,

Léonore , en tout cas , n'y participe en rien.

C'est sur quoi nous allons avoir un entretien ;

Car elle ne sçait pas ce que j'ai fait pour elle.

ORPHISE.

En vérité , j'ai plaint sa fortune cruelle.

GERONTE.

Tant mieux.

ORPHISE.

Mais cependant , pour certaine raison ,

Il faudra , qu'elle ou moi , sortions de la maison.

GERONTE.

Parbleu , l'alternative est toujours quelque chose.

Pourquoi donc , s'il vous plaît ?

ORPHISE.

C'est que je me propose

De marier , , ,

GERONTE.

Ah , ah !

ORPHISE.

Ma fille avec Damou.

GERONTE.

Oui-dà , ce parti-là pourroit être assez bon.

Mais , pour cela , faut-il que je chasse ma nièce ?

ORPHISE.

C'est qu'en un mot ici sa présence me blesse.

Je n'en dirai pas plus , ni d'elle , ni de lui.

Suffit. Je n'aime point à parler mal d'autrui.

GERONTE.

J'entends à demi-mot.

Tome I.

G

Disposez votre nièce
A suivre son époux. J'y compte. Je vous laisse,
Arrangez-vous ensemble ; & faites pour le mieux.

SCENE IX.

GERONTE *seul.*

Les femmes ont toujours des projets merveilleux,
Ma nièce n'aura point regret à mon voyage.
D'abord , j'ai retiré tous ses biens du pillage.
Son époux , il est vrai , n'est pas mort. Cependant
Je n'en suis pas la cause ; & c'est un accident
Qui n'interrompra guère , ou très-peu son veuvage ,
Puisqu'il veut bien laisser casser son mariage,
Allons la préparer à cet événement.
Elle n'espere pas un si bon dénouement,



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

O R P H I S E *seule.*

SÇACHONS ce que Geronte aura fait chez sa nièce.
S'il aime un peu ma fille , en cas qu'il s'intéresse
A son hymen , il peut me servir à mon gré.
Damon est Gentilhomme ; il est même titré

S C E N E I I.

G E R O N T E , O R P H I S E :

G E R O N T E *sortant de chez Léonore.*

L a femme est une espece à qui rien ne ressemble ;
C'est tout bien ou tout mal ; & tous les deux ensemble.
Est-elle vertueuse ? elle l'est à l'excès.
Sa sagesse devient un véritable accès ;
La modération lui paroît insipide :
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide.
Ses moindres mouvemens sont des convulsions ;
La vertu , dans son cœur , se change en passions ,

G ij

76 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

Dégénère en faux zèle , & devient fanatique.

O R P H I S E.

Ah ! vous voilà , Monsieur , dans votre humeur critique ,

G E R O N T E.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flâté.

Une femme , à tout âge , est un enfant gâté.

O R P H I S E.

Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne ,

Qui n'est , en vérité , convenable à personne.

G E R O N T E.

Madame , je suis juste , & sans prévention ,

J'avois fait jusqu'ici certaine exception

O R P H I S E.

Peut-on sçavoir combien vous en exceptiez ?

G E R O N T E.

Une.

Et c'étoit encor trop ,

O R P H I S E.

Pour nous quelle fortune !

G E R O N T E.

C'est Silvie. Ah ! morbleu , je me trompe de nom ,

Son caprice imprévu me trouble la raison.

Diable ! Je ne sçais plus ce que je voulois dire.

J'exceptois Léonore , & cela vous fait rire.

O R P H I S E *riant*.

C'est votre nièce , à qui vous faifiez cet honneur ?

G E R O N T E ,

Léonore , elle-même.

O R P H I S E.

Elle a bien du bonheur.

G E R O N T E.

Oui, d'avoir du mérite.

O R P H I S E.

Autant que de sagesse.

G E R O N T E.

Que trop. Et c'est en elle un excès qui me blesse,
 Un travers véritable, un faux raffinement,
 Fondé sur le scrupule, & sur l'entêtement.
 Je m'en vais préparer Damon à sa disgrâce.

O R P H I S E.

Bon ! je l'ai prévenu de tout ce qui se passe.

G É R O N T É.

Déjà ? Mais vous l'avez accablé de douleurs ?

O R P H I S E.

Il falloit, tôt ou tard, qu'il apprît ses malheurs.
 Plutôt on les apprend, plutôt on s'en console.

G E R O N T E.

J'espère cependant

O R P H I S E.

Espérance frivole.

G E R O N T E.

Peut-être que Damon, que j'ai fait avertir,
 Aura plus de crédit

O R P H I S E.

Eh ! laissez-la partir.

Elle est mariée

G E R O N T E.

Oui.

O R P H I S E.

L'affaire est terminée.

78 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

GERONTE.

Point du tout. Si ma nièce étoit moins obstinée,
Elle pourroit

ORPHISE.

Aller retrouver son époux.

SCENE III.

GERONTE. ORPHISE, DAMON.

GERONTE à *Damon*.

Venez, Monsieur, venez vous unir avec nous;
La pauvre Léonore . . . Elle se croyoit veuve.
Eh bien, il n'en est rien; nous en avons la preuve.
Mais de son esclavage on pourroit l'affranchir.
Peut-être mieux que moi vous pourrez la fléchir.
Un mot de ce qu'on aime a toute une autre force.

ORPHISE.

Quoi! vous voulez, Monsieur, la porter au divorce?

GERONTE.

Déterminez un cœur fortement combattu.
Ne l'abandonnez pas à sa triste vertu.
Car je n'ignore plus qu'elle vous intéresse.
Vous l'aimez?

DAMON.

Je l'adore. A quoi sert ma tendresse?

ORPHISE à *Geronte*.

Ce sont-là de vos tours. Vous servez en ami.

GERONTE.

Ma foi , sans le sçavoir , je travaillois pour lui.
Quand ma nièce peut rompre une chaîne cruelle ,
Elle n'approuve plus ce que j'ai fait pour elle.
Sous main , depuis un mois , j'ai mis l'affaire en train ;
Mais le diable jaloux , ou l'esprit féminin ,
Ne veulent pas permettre une union si belle.

ORPHISE.

On s'en consolera. Modérez votre zèle.

DAMON.

Je m'en consolerais.

ORPHISE.

Vous ferez dans le cas.

DAMON.

Jamais ; & j'en mourrai.

ORPHISE.

Non , vous n'en mourrez pas.

GERONTE.

Eh ! Madame , tâchez d'être un peu plus tranquille.

ORPHISE.

Vous , donnez un conseil plus sage & plus utile.

GERONTE.

Jettez-vous à ses pieds.

ORPHISE.

Ne la voyez jamais.

GERONTE.

Employez les soupirs.

ORPHISE.

Oubliez ses attraits.

So *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

GERONTE.

Allez.

ORPHISE.

Quoi ? voulez-vous deshonorer *Silvie*.

DAMON.

Moi , la deshonorer ? En quoi , je vous supplie ?

Ah ! *Silvie* auroit tort de se plaindre de moi.

Je fais ce qu'elle veut ; & je lui rends sa foi.

Elle a fait trop long-tems le malheur de ma vie.

Quand on ne s'aime point , aisément on s'oublie.

GERONTE.

Quand on ne s'aime point ?

ORPHISE.

... Pour le coup , je m'y perds.

DAMON.

On cherche volontiers à sortir de ses fers.

ORPHISE.

Ceci ne laisse pas d'être incompréhensible.

Pour qui donc votre cœur étoit-il si sensible ?

Léonore n'est point l'objet de vos amours ?

DAMON.

Léonore est l'objet que j'aimerai toujours.

ORPHISE.

Nous extravaguons tous.

GERONTE.

Je m'en doutois , Madame.

Ma nièce est cependant l'objet qui vous enflamme ?

L'équivoque des noms a pû nous embrouiller ;

Mais l'histoire en seroit trop longue à détailler.

D A M O N , à part.

Mon secret doit ici n'être sçu de personne.

Ce nom m'a fait fremir ; & ce rapport m'étonne.

G E R O N T E.

C'est peut-être, le nom de certaine beauté ,

Qui vous a fait , sans doute , une infidélité.

S C E N E I V.

G E R O N T E , O R P H I S E , D A M O N ,
L É O N O R E , N É R I N E .

L É O N O R E.

Madame , à vos avis je rends plus de justice.

Vous arrêtez mes pas au bord du précipice.

Victime d'un penchant devenu criminel ,

J'allois m'envelopper d'un opprobre éternel ;

J'allois me dérober au pouvoir légitime

D'un époux , qu'on ne peut abandonner sans crime.

G E R O N T E.

Ma nièce , en vérité , tous ces grands sentimens

Sont des inventions pour orner des romans.

O R P H I S E.

La morale est légère , & ce n'est pas la mienne.

Monsieur , que voulez-vous que Madame devienne ?

G E R O N T E.

Heureuse , apparemment.

82 *LA FAUSSE ANTIPATHIE,*

ORPHISE.

Eh ! le moyen ?

GERONTE.

Est sûr.

ORPHISE.

Quoi ! faudra-t-il qu'au fond de quelqu'azile obscur,
Elle aille ensevelir une épouse craintive,
Où mener une vie errante & fugitive ?

LEONORE.

C'est un dessein coupable ; & je n'y pense plus.
Je reprends des liens que je croyois rompus.
Il m'en coûtera cher. . . . Que dis-je , malheureuse ?
Mais la nécessité me rendra vertueuse.
J'ai gagné sur mon cœur, ou du moins je le crois.

(Appercevant Damon.)

Ah , rencontre cruelle ! Et qu'est-ce que je vois ?

D'AMON.

C'est un infortuné , qui n'a plus guère à vivre.

LEONORE.

Je vous l'ai dit , vivez ; mais cessez de me suivre.

D'AMON.

Eh ! le puis-je ? C'est vous qui voulez mon trépas.

LEONORE.

Ah ! ne m'engagez point à de nouveaux combats.
Mon cœur n'a pas besoin d'une épreuve cruelle.

DAMON.

Hélas ! que craignez-vous ? A quoi serviroit-elle ?

LEONORE.

A vous faire haïr , à me désespérer.

C'est me persécuter , c'est me deshonorer ,
Que d'exposer encor mon cœur à se défendre.
Ce sont de vains regrets que je ne puis entendre.
Vous avez un rival qui n'en doit point avoir.
Je vais le retrouver , & remplir mon devoir.

D A M O N.

Vous l'étendez plus loin qu'il ne devrait s'étendre.
Madame , si je crois ce qu'on m'a fait entendre ,
Sans blesser ce devoir , vous pourriez recourir
A des moyens plus doux , qu'on vient de vous offrir.

L E O N O R E.

Non , je n'ai point assez d'audace , ni de force ,
Pour aller mandier un malheureux divorce.
Je n'imagine pas qu'une femme de bien ,
Puisse jamais avoir recours à ce moyen.
Il faut un front d'airain pour donner ce scandale.

D A M O N.

On vous excepteroit de la loi générale.

O R P H I S E.

Ne vous en flattez pas.

G E R O N T E.

Le cas est différent.

L E O N O R E.

Sur l'espoir d'un succès toujours deshonorant ,
Je ne risquerai point d'être timpanisée.
Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.
Hé quoi ! sur un prétexte absurde & mandié ,
Aller de porte en porte implorer la pitié ,
Y faire de sa vie un journal équivoque ,
Que personne ne croit , & dont chacun se moque

84 LA FAUSSE ANTIPATHIE,

Suborner des témoins, gagner des partisans ;
Remplir les Tribunaux de ses cris indécens ;
Y faire débiter des plaintes infidelles ;
Inonder le Public d'injurieux libelles ;
Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher ;
Ou qu'au moins la raison devoit faire cacher :
Je ne puis seulement soutenir cette idée.

G E R O N T E.

Eh ! non. Rassure-toi. Ta crainte est mal fondée.

O R P H I S E.

Eh ! mais, pardonnez-moi :

G E R O N T E.

Non. Il s'agit au plus

D'achever de briser des nœuds presque rompus ,
De m'en laisser le soin ; en un mot, de reprendre
L'heureuse liberté qu'on offre de lui rendre ;
De quitter un époux.

L É O N O R E.

Daignez lui pardonner.

A sa discrétion , je veux m'abandonner.
Peut-être que l'absence , & son état funeste
Auront changé son cœur ; le mien fera le reste.

G E R O N T E.

Erreur ! N'espérez pas de si tendres retours.

D A M O N.

Vous allez exposer votre gloire , & vos jours.
Songez-vous qu'un mortel , insensible à vos larmes ,
Va jouir, malgré vous , d'un bien si plein de charmes ?
Je ne vous parle point du désespoir affreux
Où vous allez jeter le cœur d'un malheureux ,

Qui mourra , malgré vous , dans sa persévérance.
 J'avois pris dans vos yeux une fausse espérance.
 Je perds tout , en perdant ce bonheur apparent.
 Ce que je deviendrai vous est indifférent.

L E O N O R E.

Ah, cruel ! D'où vient donc le remords qui m'accable.
 Qu'ai-je dit ? Je me rends encore plus coupable.
 Ne vous promettez rien des pleurs que je répands.
 Non , quand je briserois les nœuds que je reprends,
 Notre hymen ne peut plus devenir légitime.
 Ce seroit avouer , & consommer mon crime.
 Vous avez une épouse. Imitiez-moi tous deux :
 Ou , plutôt , puissiez-vous l'un & l'autre être heureux.
 Je sens que tôt ou tard il faut qu'elle vous aime.

D A M O N.

N'exigez pas de moi cette foiblesse extrême.
 Sa haine ou son amour ne m'intéressent plus,
 Ne consent-elle pas que nos fers soient rompus ?

L E O N O R E.

C'est vous qui le voulez.

D A M O N.

Y consentiroit-elle,
 Si ce n'étoit pour prendre une chaîne nouvelle ?
 Je n'eus jamais son cœur ; elle a repris sa foi.

L E O N O R E.

Arrêtez. On pourroit en dire autant de moi.
 C'est vous qui me jugez.

G E R O N T E.

Quelle bizarrerie !

O R P H I S E.

Oh ! vous traitez toujours la vertu de folie.

SCENE V.

GERONTE, ORPHISE, DAMON,
LEONORE, NÉRINE, FRONTIN.

FRONTIN à *Damon.*

Vos gens & vos chevaux, tout est prêt pour aller...

GERONTE.

Eh ! ventrebleu , va-t-en les faire dételler.

SCENE VI. ET DERNIERE.

GERONTE, ORPHISE, DAMON,
LEONORE, NERINE.

GERONTE à *Leonore.*

Pourquoi s'abandonner au torrent des scrupules ?
De trop grands sentimens sont souvent ridicules.
Si c'étoit un époux tel qu'eût été Damon,
Passe ; mais ç'en est un qui n'en eut que le nom ;
Un jeune écervellé qui laisse sa compagne ,
Et , pour libertiner , va battre la campagne ;
Que je ne connois point ; car ma sœur , Dieu merci ,
Ne consultoit personne en tout , comme en ceci ;
Un homme qui n'agit que par ses émissaires ,
Et n'ose se montrer que par ses gens d'affaires ;

Qui, lorsqu'on le croit mort, revient après douze ans
Pour se démarier.

D A M O N *à part.*

Quels rapports étonnans ! ..

L E O N O R E.

Respectez ses malheurs.

D A M O N.

.. Eh ! de grace , Madame

G E R O N T E.

Voilà pourtant l'époux que ma nièce réclame !

D A M O N.

Peut-on savoir le nom

L E O N O R E.

Ne le sçachez jamais.

D A M O N.

Ne me refusez pas

L E O N O R E.

J'entrevois vos projets ;

Et le coupable espoir que vous gardez encore.

Voulez-vous achever de perdre Léonore ?

Son repos , son honneur devoient bien vous toucher.

D A M O N.

Sous ce nom étranger , cessez de vous cacher.

Vous vous nommez Silvie ; & non pas Léonore.

Que n'êtes-vous aussi l'épouse de Sainflore !

L E O N O R E.

(*à Damon qui se jette à ses genoux.*)

Ah ! qui m'a pû trahir ! . . . Téméraire ! arrêtez.

Quelle horreur ! . . . Laissez-moi

88 LA FAUSSE ANTIPATHIE.

DAMON.

Madame, permettez.

ORPHISE.

Damon, y songez-vous ?

NÉRINE.

Pour le coup, il s'oublie.

DAMON.

Je renais... Ah ! Madame... Ah ! ma chère Sylvie....

(Il donne un papier à Geronte.) (à Léonore.)

Tenez Je suis Voilà votre consentement ;

Retrouvez un époux dans le plus tendre amant,

GERONTE.

Voyons donc.

LEONORE.

Vous, Sainfloré ?

ORPHISE.

Ah, grand Dieu !

GERONTE.

C'est lui-même.

LEONORE.

O fort trop fortuné ! C'est mon époux que j'aime.

GERONTE.

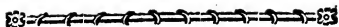
La bonne antipathie ! Ah ! gardez-la toujours,

Haïssez-vous ainsi, le reste de vos jours,

Fin de la Comédie.



LA
CRITIQUE
DE
LA FAUSSE
ANTIPATHIE,
COMÉDIE.



ACTEURS DE LA CRITIQUE.

MOMUS.

MELPOMENE.

THALIE.

L'IMAGINATION.

L'INTRIGUE.

DEUX GÉNIES.

LE DÉNOUEMENT.

La Scène est sur le Mont Parnasse.



LA CRITIQUE

DE

LA FAUSSE ANTIPATHIE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MOMUS *seul.*

OUF ! Respirons. Enfin , j'y suis.
Voilà donc le Parnasse. O , le chatmant païs !
C'est ici que l'esprit est toujours en délire ,
Le bon-sens à la gêne , & la raison aux fers.
Ce petit coin du monde apprête plus à rire
Que le reste de l'Univers.
Or sus , exécutons le projet qui m'amene ;
C'est pour raccommoder Thalie & Melpomene.

H ij

Je suis constitué Juge en dernier ressort.
Moius, juge ! Et pourquoi m'en étonner si fort ?
Est-ce donc un emploi de si grande importance ?
Ici, tous les procès sont de ma compétence :
Un Rimeur, dans son art, un peu trop à l'étroit,
Ou, pour dire encor mieux, un peu trop mal-adroit,
Aura mis un sens louche, une phrase nouvelle ;
Une diptongue aura froissé quelque voyelle :
On en jette pour elle aussi-tôt les hauts cris.
On aura quelque pari omis une virgule ;
Que sçais-je ? On n'aura pas mis les points sur les is ;
Aussi-tôt cela forme un procès ridicule,
Un partage, un divorce, un grabuge enragé,
Où souvent le bon-sens n'est pas trop ménagé.
Le débat d'aujourd'hui vient d'une Comédie,
Que l'on nomme, je crois, la Fausse Antipathie :
Thalie & Melpomene, en la désavouant,
S'imputent toutes deux cet équivoque enfant.
Je vais avoir affaire à d'étranges especes ;
Car on m'a prévenu, qu'avec ces deux Déeses,
L'Imagination & l'Intrigue, dit-on,
Avec le Dénouement vont paroître en personne.
Ah ! parbleu, cette engeance est nouvelle & bouffonne.
Il en naît tous les jours sur le mont Hélicon.
Ne seroit-ce point-là ces nouvelles especes ?



SCENE II.

MOMUS, L'IMAGINATION,
L'INTRIGUE.

L'IMAGINATION.

J'interviens au procès dont il s'agit ici.

L'INTRIGUE.

Par conséquent, j'en suis aussi.

MOMUS.

Avez-vous des moyens, des titres, & des pièces ?

L'IMAGINATION.

Ah ! si nous en avons ?

MOMUS.

Voyons donc ce que c'est.

D'abord, qu'êtes-vous, s'il vous plaît !

L'IMAGINATION.

Soudaine, impétueuse, imprévue, infinie,

Je suis l'être, la vie, & l'ame du génie.

Heureux l'esprit en qui l'on me voit dominer !

MOMUS.

Vous le menez grand train.

L'IMAGINATION.

Je fais imaginer ;

J'y mets ce feu divin, cette féconde ivresse

Qui développe, & fait valoir ses facultés :

Je l'éleve au-dessus de sa propre foiblesse,

Au-dessus de l'art même, & des difficultés.

M O M U S à l'Intrigue.

Et vous, mignone ? Hé bien ? Quelle est votre manie ?

L' I N T R I G U E.

Je fournis aux mortels l'adresse , l'industrie ,
 Les ressorts , la tournure , & ce manège heureux ,
 Qui force la fortune à seconder leurs vœux.

L' I M A G I N A T I O N.

J'enivre les mortels des plus douces idées.
 Et qu'importe , après tout , qu'elles soient mal fondées ;
 Je les promène au gré de leurs propres desirs ;
 Je mesure à leur goût leur joie & leurs plaisirs.
 Je fais plus. Je nourris , avec un soin extrême ,
 La bonne opinion que l'on a de soi-même.
 Par exemple ; je fais qu'un Auteur éconduit
 N'impute ses revers qu'au malheur qui le suit ;
 Je le rends insensible au sifflet qui le berne :
 Et j'encourage encor sa verve subalterne
 A braver le Public justement irrité.

M O M U S.

Passez-moi , vous avez bien de la charité.

(à l'Intrigue.)

Et vous ?

L' I N T R I G U E.

Je suis sa sœur. Si je ne l'accompagne ,
 Elle ne fait souvent que battre la campagne.

M O M U S.

Mais quel est votre nom ?

L' I N T R I G U E.

Sans vous le décliner ,

Ecoutez seulement , vous l'allez deviner.

DE LA FAUSSE ANTIPATHIE. 95

M O M U S.

Voyons.

L'INTRIGUE.

Je fers l'amour , la gloire , & la fortune ;
J'accorde à qui me plaît , les graces , les emplois ;
Je gouverne à mon gré cette foule importune
D'esclaves attachés à la suite des Rois :
Voilà mon centre , & c'est sur-tout où je m'exerce ;
J'y fais mouvoir un peuple adroit , souple & rusé ;
Là , chacun , l'un par l'autre est toujours abusé :
Tel y croit renverser celui qui le renverse.
Pour parvenir à tout , j'enseigne les moyens :
J'entretiens en secret , parmi ces citoyens ,

Une éternelle concurrence :

(Heureux , si le mérite obtient la préférence !)

J'agis pour & contre à la fois.

Le mystère est sur-tout l'ame de mes exploits.
La plus fine manœuvre , & la mieux inventée ,
Dès qu'elle éclate un peu , ne peut plus réussir ;
Je m'évapore , ainsi qu'une mine éventée.

M O M U S.

Vous commencez à m'éclaircir.

C'est vous qui tracassez à la Cour , à la Ville ,
Et qui mettez en vogue , ainsi qu'un vaudeville ,
Bien des gens , qui d'ailleurs ne sont pas ce qu'on dit.

L'INTRIGUE.

Oui , j'en fais des Héros : cela me divertit.

M O M U S à l'Imagination.

Vous flattez deux amans , dont l'amour est extrême ,
Qu'ils s'aimeront toujours de même

L'IMAGINATION.

Oui. J'unis au présent un futur plein d'attraits.

L'imagination acquitte l'espérance,

En les faisant jouir d'avance

D'un avenir heureux, qui ne sera jamais.

M O M U S à l'Intrigue.

Pour & contre l'hymen vous tendez vos filets ?

L'INTRIGUE.

Oui, j'aime à marier ; c'est à quoi je me plais.

M O M U S.

Bien, ou mal, il n'importe. Heureux qui vous échappe !

L'IMAGINATION.

Est-ce qu'on se marie, à moins qu'on ne s'attrappe ?

M O M U S.

L'Imagination sert chacun à son goût.

L'IMAGINATION.

Il est vrai, je la suis.

M O M U S.

Et l'Intrigue fait tout.

L'INTRIGUE.

C'est votre humble servante.

M O M U S.

Heureux qui vous rassemble !

Mais sur le double Mont qui vous amène ensemble ?

L'IMAGINATION.

Ah ! vous nous demandez ce qui nous y conduit :

Eh bien, vous avez l'air d'un Juge fort instruit.

M O M U S.

A peu près comme un autre.

L'IMAGI-

L'IMAGINATION.

Il faut donc vous apprendre
A quelle occasion nous venons nous y rendre.
Nous renons toutes deux, au bas de ce vallon,
Certain comptoir, ouvert aux enfans d'Apollon;
Où, suivant ses besoins, chacun vient faire emplette
De tout ce qui convient au métier de Poète.
Pour moi, je leur fournis les titres, les projets,
Les canevas, les fonds, les plans, & les sujets:
Et tout cela, gratis.

M O M U S.

Oh ! je m'en doute.

L'INTRIGUE.

Ensuite,

Ces Messieurs ont recours à moi pour la conduite,
La distribution, l'ordre, l'agencement,
La mécanique, & la manœuvre.

L'IMAGINATION.

Puis nous les envoyons après au Dénouement :
C'est notre frere. Il met la main dernière à l'œuvre.
Ainsi, nos gens pourvus de ses conclusions,
Vont, avec leurs provisions,
Chercher, aux bords de l'Hypocrène,
Thalie, ou sa sœur Melpomène,
Qui brochent sur le tout, & leur donnent le ton.

L'INTRIGUE.

Oui. C'est l'ordre établi sur le mont Hélicon.

Tome I.

I

Rien ne s'y fait sans nous. C'est pourquoi l'on nous
mande ,

Ma sœur , mon frere & moi , pour y rendre raison ,
D'une pièce de contrebande ,
Que l'on a faite ici dans l'arriere-saison.

L'INTRIGUE.

Ah ! nous prouverons bien , que ni l'une ni l'autre ,
Nous n'avons rien fourni du nôtre.

M O M U S.

Fort bien. Le Dénouement , pourquoi n'est-il point là ?

L'IMAGINATION.

C'est un traîneur qui va toujours cahin-caha ;
On ne sçait , avec lui , comment il faut s'y prendre :
Tantôt il vient trop tôt , & plus souvent trop tard ;
Quand il arrive à tems , c'est un bien grand hazard.

M O M U S.

Qu'on l'amene de force.

L'IMAGINATION.

Ah ! c'est fort bien l'entendre.



S C E N E I I I.

MOMUS , MELPOMENE , THALIE ,
L'IMAGINATION , L'INTRIGUE.

MELPOMENE.

Quoi ! c'est-là notre Juge ?

MOMUS.

Oui. J'aurai cet honneur.

(*Montrant sa Marotte.*)

Et voilà votre Rapporteur.

MELPOMENE.

Quand le Maître des Dieux seroit venu lui-même ,
Il n'eût pas dérogé de sa grandeur suprême.

THALIE.

Au contraire.

MOMUS.

Sans contredit ,

Jupiter auroit dû se faire Bel-Esprit.

J'aimerois bien à voir le Maître du Tonnerre

Abandonner le soin du Ciel & de la Terre ,

Pour venir en ces lieux juger d'un Madrigal.

MELPOMENE.

Ce Dieu , tout grand qu'il est , ne feroit pas plus mal
De déposer sa foudre entre les mains des Graces.

MOMUS.

Sœur tragique , ôtez vos échasses.

I ij

Au fait. Si vous voulez que je sois bien instruit ;
Croyez-moi, laissez-là ce pompeux verbiage ,
Qui vous emplit la bouche, & ne fait que du bruit.

Humanisez votre langage ;

Où bien, laissez parler la sœur au brodequin.

M E L P O M E N E.

Oui. Vous entendez mieux son langage mesquin,

T H A L I E.

Ce langage mesquin ! Vous auriez dû l'apprendre ;
Puisque, sur mon district, vous osez entreprendre,

M O M U S.

Vous n'avez pas raison.

M E L P O M E N E.

Quoi ! vous récriminez ?

M O M U S.

C'est un mauvais moyen.

T H A L I E.

Quoi ! vous me soutenez. . .

M E L P O M E N E à Momus.

Vous êtes prévenu.

M O M U S.

Qui, moi ? Quelle apparence ?

M E L P O M E N E.

Vous m'êtes suspect.

T H A L I E.

Moi, j'en appelle d'avance,

M O M U S.

A la Folie apparemment ?

Querellez-vous suffisamment,

DE LA FAUSSE ANTIPATHIE. 101

Quand vous n'aurez plus rien d'inutile à nous dire ,
Peut-être que du fait vous daignerez m'instruire.

THALIE.

Il est simple.

MELPOMENE.

Il est grave.

THALIE.

Il est traître.

MELPOMENE.

Il est noir.

En quatre mots.

THALIE.

En deux. ...

MELPOMENE & THALIE.

Vous allez le sçavoir.

THALIE.

Elle veut désormais faire la Comédie.

MELPOMENE.

Elle veut désormais faire la Tragédie.

THALIE.

Elle a mis sous mon nom.

MELPOMENE.

Elle a mis sous le mien.

Une Pièce.

THALIE.

Ah ! n'en croyez rien.

MELPOMENE.

C'est un fait.

THALIE.

Il est faux.

M E L P O M E N E.

Ce n'est pas moi.

T H A L I E.

C'est elle.

MELPOMENE & THALIE *ensemble.*

Oh ! parlez donc toujours , babillarde éternelle.

M O M U S.

Courage ! On n'a raison qu'autant qu'on fait de bruit.

Ma foi , c'est une médifance ,

Quand on dit que l'on peut dormir à l'audience.

T H A L I E.

Eh ! bien , jugez-nous donc.

M O M U S.

Vous avez donc tout dit ?

M E L P O M E N E.

On m'attribue à moi certaine Comédie

T H A L I E.

On prétend que j'ai fait la Fausse Antipathie.

M O M U S.

Oui , sur l'Olimpe , elle a paru ces jours passés.

T H A L I E.

On la dit d'une espece à quoi rien ne ressemble :

C'est tout bien , & tout mal ; & tous les deux ensemble.

M E L P O M E N E.

A qui l'imputez-vous ?

M O M U S.

Mais , vous m'embarrassez.

Le style est équivoque , un peu trop dramatique ;

Et pour mieux dire , il est épi-comi-tragique.

DE LA FAUSSE ANTIPATHIE. 103

L'IMAGINATION.

Pour moi , je m'en lave les mains.

M O M U S.

On croiroit qu'à vous deux vous avez fait la Pièce.

T H A L I E.

Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

M E L P O M E N E.

Quoi ! l'on m'imputeroit la dernière bassesse !

Victime d'un soupçon devenu criminel ,

On veut m'envelopper d'un opprobre éternel !

M O M U S.

Doucement. Ces lambeaux que vous venez de dire
Sont dedans , mot à mot.

T H A L I E.

Ils ont dû faire rire.

Ce n'est point-là mon style ; il est un peu moins haut.

De la prose rimée est tout ce qu'il me faut.

M E L P O M E N E.

Ils y sont ? Je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime.

Mon repos , mon honneur , tout en est la victime.

M O M U S.

(à *Thalie* qui rit.)

Ces vers en sont encor. Vous aurez votre tour.

(à *Melpomene*.)

Par exemple , une fille épouse , sans amour ,

Quelqu'un qui n'avoit point de goût pour l'hymenée ;

Comment-le faire dire à cette infortunée ?

M E L P O M E N E.

L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînés ;

L'un & l'autre à regret nous fûmes enchainés.

I iv

M O M U S.

Bravo !

T H A L I E.

Moi , j'aurois dit avec moins d'étalage :
Ce ne fut point l'amour qui nous mit en ménage.

M O M U S.

Vous sçavez toutes deux cette Pièce par cœur ;
En se justifiant , l'une & l'autre l'avoue.

M E L P O M E N E.

C'est un vol qu'on m'a fait.

T H A L I E.

C'est un tour qu'on me joue.

M O M U S.

Allons , à frais communs partagez-en l'honneur.

M E L P O M E N E.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre ;
Momus ira le dire à qui voudra l'entendre.

T H A L I E.

Et l'on n'en croira rien.

M E L P O M E N E.

Ah ! quelle est votre erreur !

C'est le sort du métier. On m'en croira l'Auteur.

Tout ce qui peut nous nuire , ou nous perdre , est
croyable.

Qu'il paroisse un Ouvrage absurde & pitoyable ,
On n'examine rien ; & la crédulité
Va toujours contre nous jusqu'à l'absurdité.

T H A L I E.

Je ne m'étonne plus qu'on donne à des Poètes
Des sottises de plus que celles qu'ils ont faites.

DE LA FAUSSE ANTIPATHIE. 105

Je vois bien à présent qu'une Muse d'honneur ,
Avec son innocence , a besoin de bonheur.

M E L P O M E N E.

(à l'Imagination & l'Intrigue.)

Mais vous autres , parlez. Quel est donc ce mystère ?
Rien ne se fait ici sans votre ministère.
Justifiez-vous donc de cette iniquité.

L' I M A G I N A T I O N.

Je vais dire la vérité.

Il est vrai que jadis j'eus part à cet ouvrage ,
Aussi-bien qu'au Prologue , & c'est un franc pillage.
A l'égard du Prologue , il fut neuf autrefois ;
Et l'on a mis en vers ce qui n'étoit qu'en prose.
C'est qu'au Parnasse on vole ainsi que dans un bois.

L' I N T R I G U E.

J'aurois donc corrigé le texte par la glose.
Je n'aurois pas produit des hommes & des dieux
Ensemble sur la scène ; & pour plus de justesse ,
Je me serois réduite à l'une ou l'autre espece.
Ce mélange-là jure à l'esprit comme aux yeux.
Il faut de l'unité parmi les personnages.

M O M U S.

L'Auteur ignoroit-il des regles aussi sages ?

L' I M A G I N A T I O N.

C'est qu'il s'est ménagé de quoi se critiquer.

M O M U S.

Il a bien réussi.

T H A L I E.

Daignez vous expliquer

Au sujet de la Comédie.

On l'appelle , dit-on , la Fausse Antipathie.
Que veut dire ce titre ? Il est des plus nouveaux.
La Fausse Antipathie !

L'IMAGINATION.

Eh ! bien , le titre est faux.

M O M U S.

J'imagine l'entendre , ou du moins je l'admire.

L'IMAGINATION.

Ainsi , comme je viens de dire ,
J'imaginai jadis la Pièce d'aujourd'hui ,
Ou tout au moins l'idée. Elle est le bien d'autrui.

M O M U S.

Est-il quelqu'un qui la réclame ?

L'IMAGINATION.

Madame , par hasard , n'êtes-vous point ma femme ?
Monsieur , par aventure , êtes-vous mon mari ?

T H A L I E.

Ah ! ah ! c'est dans Démocrite.

L'IMAGINATION.

Oui.

C'étoit un épisode , une scène grotesque ,
Qu'on a fait devenir tout-à-fait romanesque.

M O M U S.

Mais pas tant ; ou du moins le roman n'est pas neuf ;
Au fond , c'est un mari qui voudroit être veuf ;
Rien de plus naturel. Sa femme , fille & veuve ,
Voudroit d'un autre hymen faire encore une épreuve ;
Rien de plus ordinaire.

L'INTRIGUE.

Oui, par un grand narré
D'un Domestique à l'autre, & fort mal préparé,
L'assemblée est d'abord très-bien endoctrinée.
La protase est sur-tout joliment amenée.

MOMUS.

La protase !

L'INTRIGUE.

Aristote enseigne à ce propos

MOMUS.

Vous vous gâtez la bouche avec de si grands mots.

L'IMAGINATION.

Si l'Auteur eût daigné venir à notre école,
Sa supposition n'eût pas été si folle ;
Car enfin se peut-il que des gens mariés,
Poussent l'oubli jusqu'à ne se pas reconnoître ?

MOMUS.

Cela seroit heureux , si cela pouvoit être.

L'INTRIGUE.

Quoi ! lorsque par l'hymen ils sont encor liés ?

MOMUS.

L'Hymen est fort sujet à manquer de mémoire ,
Et l'Intrigue pourroit citer plus d'une histoire
De maints & maints époux les mieux appariés,
Qui se sont bien plus vite , & bien mieux oubliés.

L'IMAGINATION.

Vous plaïsantez fort à votre aise ;
Mais cela ne rend pas la Pièce moins mauvaise.

Quant à moi, sans entrer dans de plus longs débats,
Je dirai que ce n'est qu'une longue Elégie.

L' I N T R I G U E.

Ah ! si j'avois eu part à cette Comédie,
On y rencontreroit tout ce qu'on n'y voit pas :
Ces traits, ces incidens heureux & nécessaires ;
Cet aimable embarras qui vous tient en arrêt,
Et qui de scene en scene augmentant l'intérêt,
Par des événemens qui paroissent contraires,
Mene insensiblement l'action à son but.

M O M U S.

Bon ! bon ! ces Pièces-là, si jamais il en fut,
Plairoient peut-être moins que d'autres moins parfaites.

Ainsi, dans l'idée où vous êtes,
Celle dont nous parlons n'eût pas dû réussir.

L' I M A G I N A T I O N.

Le bonheur fait souvent le succès d'un ouvrage.

M O M U S.

J'ai donc eu bien du tort d'avoir eu du plaisir ?

L' I M A G I N A T I O N.

Vous vous passez à peu.

M O M U S.

J'en suis d'autant plus sage.
Morbleu, qu'on fasse donc venir le Dénouement ;
Je ne sçaurois, sans lui, rendre aucun jugement.

L' I N T R I G U E.

Il a déjà reçu trois ou quatre messages :
Il nous met tous les jours dans le même embarras.

L'IMAGINATION.

Il faut , en attendant qu'il traîne ici ses pas ,
Allonger la courroye , ufer de remplissages ;
Et , quand les Spectateurs sont las de s'ennuyer ,
Le drôle se réveille , & vient les renvoyer.

M O M U S.

Eh ! bien , qu'il vienne donc. Il se moque , je pense ,
De nous laisser ainsi chommer à l'audience.
Sinon , je vous appointe.

L'IMAGINATION.

Ah ! c'est encor bien pis.

S C E N E I V.

DEUX GÉNIES , LE DÉNOUEMENT ;
& les autres Acteurs.

U N G É N I E.

Marchez. Que de façons ! La résistance est vaine,
Oui , parbleu , mort ou vif , vous irez sur la scène ,



S C E N E V.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE,
L'INTRIGUE, LE DÉNOUEMENT.

LE DÉNOUEMENT.

Me voici. Que veut-on ? Peste soit du pays !
Morbleu, je suis bien las d'appréter tant à rire.
Qu'est-ce ? On m'accuse encore, à ce que j'entends
dire :

De quoi donc, s'il vous plaît ?

M O M U S.

N'êtes-vous pas celui

Qui termine, ou prévient l'inévitable ennui ;
Et qui, sur l'une & l'autre scène,
Tirez les Spectateurs & les Auteurs de peine ?

LE DÉNOUEMENT.

Ah ! ne me parlez pas de ce maudit emploi.

M O M U S.

Pourquoi ? Vous avez fait un beau coup de partie.

LE DÉNOUEMENT.

Où ?

M O M U S.

Dans la Fausse Antipathie.

Vous l'avez dénouée avec adresse.

LE DÉNOUEMENT.

Moi ?

DE LA FAUSSE ANTIPATHIE. III

M O M U S.

Oui, parbleu. C'est un coup de Maître.
Comment ! Il s'agissoit de faire reconnoître
Deux époux qui s'étoient oubliés à forfait....
Oh ! la reconnoissance a fait un bel effet.

LE DÉNOUEMENT.

Sur la foi d'un écrit que l'on avoit en poche,
Reconnu par un oncle arrivé par le coche,
Le porteur s'est trouvé, sans opposition,
Etre l'époux en question :
Je ne garantis pas qu'il soit le véritable.

L'IMAGINATION.

Mais pour eux, en tout cas, l'erreur est profitable.

L'INTRIGUE.

Le Public indulgent, ou las de s'ennuyer,
A suppléé sans doute à ce léger indice,
Et n'en eût pas voulu davantage effluer.

LE DÉNOUEMENT.

Pour moi, depuis long-tems, j'ai quitté mon office.

M O M U S.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ? Qui peut vous dégoûter ?

LE DÉNOUEMENT.

C'est qu'enfin je suis las de tant me répéter.
Tout paroît épuisé, graces à ces Déeses
Aussi-bien qu'aux Auteurs bornés dans leur métier.
Peste soit de l'engance, & de toutes leurs Pièces !
Je ne donnerois pas seulement un denier

Des catastrophes surannées ,
 Décrépite & ramenées

Que sur la Scène on voit cinq ou six fois par an.
 Comptons. Pour dénouer les sottises courantes ,
 Je n'ai que deux ou trois manières différentes.
 Tantôt , c'est un rival , un barbare , un tyran ,
 Qui va , par les forfaits , signaler sa puissance ;
 Mais enfin dont le cœur vient à resipiscence.

Tantôt , je suis empoisonné ;
 Ou bien j'arrive assassiné

Sur deux des miens qui me soulèvent :
 Je fais ma doléance , & les sifflets l'achevent.
 Une autre fois , je viens inconnu , déguisé ,
 Et souvent fort dépaillé.

J'envisage les gens , je lâche une équivoque ,
 Sur quoi l'on m'en riposte une autre réciproque.

Je change de maintien. Je fais un *à-part* ,
 Assez haut , pour être , à la ronde ,
 Très-bien ouï de tout le monde ;

Mais que l'on ne doit pas entendre à mon côté.
 Je me rapproche alors. Je jase ; l'on babille.

On m'interroge , & je réponds.

On se trouble , & je me confonds.

On insiste , j'hésite ; & , de fil en aiguille ,

Je me nomme. On s'écrie : ah ! c'est vous ! Tout d'un
 tems

Je tombe aux pieds , ou bien je saute au cou des gens ,
 Maugrebleu des reconnoissances !

Je ne veux plus avoir ces sottes complaisances.

Ne

DE LA FAUSSE ANTIPATHIE. 113

Ne comptez plus sur moi , je vous en avertis.

Je ne reconnoîtrai seulement pas mon pere.

(*l'Assemblée rit.*)

Je suis donc bien plaissant ? Vous ne rirez plus guere.

(*à Thalie.*)

Oui , ma mie ; avec vous , ma foi , c'est encor pis.

(*en montrant Melpomene.*)

Avec elle on se tue ; au moins cela varie.

Mais , morbleu , vous voulez toujours qu'on se marie.

Je suis las , à la fin , d'endosser le rabat ,

De venir en Notaire , avec un faux contrat ,

Excroquer une signature ,

Une donation ; & duper sans pudeur

Pere , mere , oncle , tante , ou quelque vieux tuteur ,

Et marier les gens , comme on dit , en peinture.

En un mot , ajustez vos flutes autrement.

Serviteur.

M O M U S.

Mais souffrez que l'on vous représente. . .

LE DÉNOUEMENT.

A commencer par la présente ,

Les Pièces désormais seront sans dénouement.

Bon soir , & bonne nuit ; voilà ma révérence ,

Faites la vôtre aussi.

(*Le Dénoüement s'en va.*)

M O M U S.

Mais il s'en va , je pense !

Tome I.

K

MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION,

L'INTRIGUE, *courant après le Dénouement.*

Holà donc, arrêtez. Holà !

M O M U S.

Courez après.

Passebleu, jugera qui voudra le procès.

Fin de la Critique.



LE
PRÉJUGÉ
A LA MODE,
COMÉDIE
EN VERS ET EN CINQ ACTES.



A C T E U R S.

CONSTANCE.

DURVAL, époux de Constance.

SOPHIE, nièce d'Argant.

DAMON, ami de d'Urval, amant de
Sophie.

ARGANT, pere de Constance.

CLITANDRE, }
DAMIS, } Marquis.

FLORINE, suivante de Constance.

HENRI, valet-de-chambre de Durval.

La Scene est au Château de Durval.



LE
P R É J U G É
A LA MODE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

××××× H ! Constance , est-ce à vous à prendre ma
××××× A défense ,
××××× Et celle de l'hymen , vous ? . . .

CONSTANCE.

Ce doute m'offense ;

118 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

Vous me connoissez peu , si vous me soupçonnez
De penser autrement.

D A M O N.

(*à part.*) Madame , pardonnez
Epouse vertueuse autant qu'infortunée !

C O N S T A N C E.

Si je fais quelques vœux , c'est pour votre hymenée :
Damon , soyez-en sûr ; croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

D A M O N.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore ,
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

C O N S T A N C E.

Quoi ! votre liaison ?

D A M O N.

 M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

C O N S T A N C E.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice ;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice ?
Elle ne vous hait point.

D A M O N.

 Inutile bonheur !
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur ,
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'alarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ses charmes.
On se trompe , en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement ,
Dont son sexe est toujours l'innocente victime :
Tel est son sentiment , qu'elle croit légitime.

Je ne sçais quel exemple , ou plutôt quelle erreur ,
Autorise encor plus son injuste terreur.
Vous ferai-je un aveu , peut-être inexcusable ?
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend responsable.
Enfin , elle me croit complice d'un époux

C O N S T A N C E.

Monsieur , elle se trompe , & nous offense tous.

D A M O N.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proie.

C O N S T A N C E.

Damon , il n'en est rien.

D A M O N.

Vous voulez qu'on vous croye.

C O N S T A N C E.

Brisons là , je vous prie. Avant notre départ ,
Sophie à mes conseils aura peut-être égard ;
Fiez-vous-en à moi.

D A M O N.

C'est en vous que j'espère
Vous sçavez que son sort dépend de votre pere.

C O N S T A N C E.

J'attends Argant ; je vais hâter votre bonheur.

D A M O N.

Je suis confus

C O N S T A N C E.

Allez , je me fais un honneur
De la faire changer d'idée & de langage.
Sur-tout, que mon époux ignore cet outrage.

120 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE ,*

D A M O N à part , en sortant.

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux ?
Que Durval devrait bien y borner tous ses vœux !

S C E N E I I.

C O N S T A N C E seule.

Faut-il que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidèle & si sage ?
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel ? . . .
Oui , je dois m'imposer cette loi rigoureuse ;
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir ;
D'un ingrat qui m'est cher , je me ferois haïr :
Du moins , n'ajoutons pas ce supplice à ma peine ;
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

S C E N E I I I.

C O N S T A N C E , A R G A N T.

C O N S T A N C E.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici ,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

A R G A N T d'un ton fâché.

Me voici.

C O N S T A N C E.

C O N S T A N C E.

Vous paroissez ému !

A R G A N T.

Je suis même en colère.

Je sors de chez Sophie ; elle tient de sa mère.
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir ,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir ;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

C O N S T A N C E.

Quoi ! vous sçavez ?

A R G A N T.

Ma fille , un peu de complaisance ;
Que je parle d'abord à mon tour.

C O N S T A N C E.

J'obéis.

A R G A N T.

Durval est à peu près ce que je fus jadis ;
Ce tems n'est pas si loin , que je ne m'en souviennne ;
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc , & me voilà rangé ,
Si bien qu'on me trouva totalement changé :
Et véritablement une union si belle ,
Si ma femme eût voulu , devoit être éternelle.
Bien du tems se passa , mais beaucoup , presque un an ,
Sans que rien de ma part troublât notre roman ;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon ! naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or , comme enfin l'amour se change en amitié . . .
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié.

*Tome I.**L*

122. *LE PRÉJUGE A LA MODE,*

Elle ne sçavoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très-bien aimer sa femme;
Elle crut perdre au change; elle dissimula,
Peut-être près d'un mois, après cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge;
Madame se plaignit, & mon pere en fut juge.
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas.
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas.
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie
Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchanté
Eh! bien, Madame, soit; vous êtes très-contente. . .
Oui . . . très-heureuse . . . très . . .

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites par-tout du bien de votre époux . . .

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage
N'est pas toujours un triste & cruel esclavage . . .

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que . . . J'enrage de bon cœur . . .

Mais, de grace , achevez de me tirer d'erreur ;
Ma nièce est votre amie , & je lui sers de pere.

C O N S T A N C E .

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

A R G A N T .

Oui ; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit.
Damon & votre époux en font dans un dépit . . .
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé , ce dégoût ridicule ,
Cette aversion folle , & ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hymenée ? Où les a-t-elle pris ?
A son âge on n'a point de chimeres pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire , une Agnès se fait illusion ,
Et favoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature ;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure ,
Qui , loin de l'effrayer , irrite ses desirs ;
Et ce portrait est fait par la main des Plaisirs.
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame , si ma nièce en prend une autre idée ,
C'est l'effet des sujets de chagrin & d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

C O N S T A N C E , à part.

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.

(haut.)

Apprenez donc , Monsieur , la façon dont je pense ,
Et vous persisterez après , si vous l'osez ,
Dans l'accusation que vous me supposez.

L ij

124 *LE PREJUGE A LA MODE,*

Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hymenée ;
 Je ne méritois pas d'être si fortunée :
 Mais enfin , si mon sort cessoit d'être aussi doux ,
 Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux ,
 Je cacherois ma honte , en me rendant justice ,
 Et je me garderois d'augmenter mon supplice ,
 Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
 Un cœur que la douceur auroit pû ramener.
 Si quelque occasion peut mieux faire connoître ,
 Et sentir de quel prix une épouse peut être ,
 Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir ,
 C'est lorsqu'elle est à plaindre , & qu'elle sçait souffrir.
 Voilà mes sentimens , tirez la conséquence.

A R G A N T.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense :
 Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
 Enfin , si vous voulez me convaincre en effet ,
 Concourez avec moi pour marier ma nièce ;
 Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse ;
 Et que bientôt Damon . . .

C O N S T A N C E ,

C'est justement de quoi

J'avois à vous parler.

A R G A N T.

Il me convient , à moi.

C O N S T A N C E.

Je n'imagine pas qu'il déplaîse à Sophie.

A R G A N T.

Ma nièce l'aimeroit ?

C O N S T A N C E.

Du moins je m'en défie.
 Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

A R G A N T.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît ?

C O N S T A N C E.

Ce n'est point un refus ; c'est de l'incertitude.
 On ne s'engage point sans quelque inquiétude.
 En cela j'aurois tort de la désapprouver :
 Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ;
 Peut-être qu'elle cherche , autant qu'il est possible ,
 A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

A R G A N T.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.

(*Sophie paroît.*)

Bon. La voici , je vais commencer l'entretien.

S C E N E I V.

SOPHIE , CONSTANCE , ARGANT.

A R G A N T , à *Sophie*.

Ma nièce , comment donc entendez-vous la chose ?

S O P H I E , en regardant *Constance*.

Vous a-t-on dit vrai ?

A R G A N T.

Mais , ma foi , je le suppose.

S O P H I E.

Après ce que Madame a dû vous confier ,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

A R G A N T.

Moi , te sacrifier ! quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a sçu plaire ;
Damon ?

S O P H I E.

Qui vous a fait ces confidences-là ?

A R G A N T.

Hé ! c'est apparemment Madame que voilà ,
Qui t'approuve , & qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

S O P H I E.

Oui , s'il en étoit un.

A R G A N T.

Parbleu , c'est pour ton bien ,
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

S O P H I E.

Quoi ! vous me souhaitez un semblable partage !

(*En montrant Constance.*)

Madame est donc heureuse ?

A R G A N T.

On ne peut davantage.

S O P H I E.

Est-ce elle qui le dit ?

C O N S T A N C E.

Je dois en convenir.

S O P H I E.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.

Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime ,
Plus que je n'en avoue , & que je ne m'en crois :
Peut-être , si mon sexe abusé tant de fois ,
Pouvoit espérer d'être heureux en mariage ,
Je choisirois Damon . . . L'exemple me rend sage :
Madame , j'ai des yeux , & je vois assez clair.
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'affocie.
Cet usage n'est plus que chez la Bourgeoisie :
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule , un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paroître ;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être.
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis & mutuel.
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime ;
La mode le subjugue en dépit de lui-même ;
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

A R G A N T.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse ?

S O P H I E , *en montrant Constance.*
Sur tout ce que je vois.

A R G A N T.

Elle se dit heureuse.

S O P H I E.

Constance ! Heureuse , elle.

C O N S T A N C E , *avec vivacité.*

Oui , Madame , je le suis.

L iv

128 *LE PREJUGÉ A LA MODE ;*

S O P H I E , *avec vivacité.*

Non , vous ne l'êtes pas.

C O N S T A N C E .

Madame , je vous dis . . .

S O P H I E .

Avec tant de douceur , de charmes & de graces ,

Deviez-vous éprouver de pareilles disgraces ?

Elle a dit mon secret ; je vais dire le sien.

A R G A N T .

Qui croire des deux ?

S O P H I E . .

Moi.

A R G A N T .

Je n'y connois plus rien.

C O N S T A N C E .

Me suis-je jamais plainte ?

S O P H I E .

En rien , & je vous blâme.

C O N S T A N C E .

M'avez-vous jamais vûe ? . . .

S O P H I E .

Oui , malgré vous , Madame ,

J'ai vû . . . j'ai reconnu les traces de vos pleurs ;

Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs.

Mais que dis-je ? J'y vois , malgré sa violence ,

Le désespoir réduit à garder le silence.

A R G A N T .

L'une se dit heureuse , & l'autre la dément :

Celle-ci ne veut pas épouser son amant.

Constance. . . Mais qui diable y pourroit rien comprendre ?

En attendant , je sçais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu , Madame , heureuse ou non.
Quant à vous , je m'en vais remercier Damon . . .
Mesdames , à votre aise ; il ne faut point se rendre :
Ferme , continuez à ne vous pas entendre.

(*Il sort.*)

S C E N E V.

C O N S T A N C E , S O P H I E.

C O N S T A N C E , à *Sophie*.

Qu'avez-vous fait ?

S O P H I E , *en rêvant*.

Damon n'osera s'en aller.

C O N S T A N C E.

Ah ! Sophie , on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable ;
Je le disois.

S O P H I E.

En quoi suis-je donc si coupable ?

Oui , ma chere Constance , il est vrai , je n'ai pû
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu ?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse ;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi ! parce qu'un perfide aura le nom d'époux ,

130 *LE PREJUGE A LA MODE,*

Il pourra me porter les plus sensibles coups,
Violer tous les jours le serment qui nous lie,
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux !... Mais ils ont fait les loix.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave !
Sa femme est sa compagne , & non pas son esclave.
Je vais dire encor plus : tant de tranquillité
Peut vous faire accuser d'insensibilité.

C O N S T A N C E , tendrement.

M'en soupçonneriez-vous ?

S O P H I E.

Non , je vous rends justice ;
Je sçais que vous souffrez le plus cruel supplice ;
Mais vous autorisez un injuste soupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon ,
Tous vos soins de paroître heureuse en apparence ;
On les peut imputer à votre indifférence ,
Au dépit , au mépris , à la haine , au dégoût ,
Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à bout.

C O N S T A N C E.

Ah ! Sophie , épargnez du moins votre victime.

S O P H I E.

On peut aller plus loin.

C O N S T A N C E.

Non , mon époux m'estime.

S O P H I E.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour ;
L'estime d'un époux doit être de l'amour ;

Où , ce sentiment-là renferme tous les autres.
 Quoi! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres?
 Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés?
 Tout perfides qu'ils sont , ils veulent être aimés.
 Quant à moi , je suis née & trop tendre , & trop vive ,
 Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive :
 J'aimerois trop Damon ; j'en ferois un ingrat ,
 Et j'en mourrois , après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non , la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour & sur sa probité.

SOPHIE , *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garants n'aviez-vous pas compté ?
 Que sont-ils devenus ? Qu'est-ce qui vous en reste ?
 Ce n'étoit qu'une embûche & qu'un piège funeste ,
 Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
 L'Hymen n'acquitte plus les dettes de l'Amour.

SCENE VI.

FLORINE , CONSTANCE , SOPHIE.

FLORINE.

Madame , je vous cherche. On vient . . .

CONSTANCE.

Que me veut-elle ?

132 *LE PRÉJUGE A LA MODE,*

F L O R I N E.

Souffrez que je respire.

C O N S T A N C E.

Eh ! bien , quelle nouvelle ?

F L O R I N E.

Tenez , j'en suis encor dans un enchantement ! . . .

Venez , vous trouverez dans votre appartement.

C O N S T A N C E.

Mon époux ?

F L O R I N E.

Votre époux !... Lui !... La demande est bonne ?

Est-ce jamais par-là que son chemin s'adonne ?

Il est vrai que ceci seroit assez nouveau ,

Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du château.

C O N S T A N C E.

Florine , sçachez mieux respecter votre maître.

F L O R I N E.

Je me tais . . . Mais . . .

S O P H I E.

Sçachons ce que ce pourroit être.

F L O R I N E.

Vous ne devinez pas ? . . . C'est votre habit.

C O N S T A N C E.

Comment ?

F L O R I N E.

Que l'on vient d'apporter , Madame ; il est charmant.

C O N S T A N C E.

Cette fille extravague.

F L O R I N E.

Ecoutez-moi , de grace ;

Ou plutôt, venez voir : c'est un habit de chasse ;
Mais d'un air, mais d'un goût : venez vous habiller.
Sous cet ajustement que vous allez briller !
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

C O N S T A N C E.

Mais quelle vision lui passe par la tête ?
D'où me vient cet habit ?

F L O R I N E.

Je ne sçais point cela ;

C O N S T A N C E.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

F L O R I N E , *après avoir rêvé.*

Ah ! ah ! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi ! Madame , seroit-ce une galanterie ?

C O N S T A N C E.

Une galanterie, & qui s'adresse à moi !

F L O R I N E.

A qui voulez-vous donc qu'on ait fait cet envoi ?

C O N S T A N C E , *à Sophie, après avoir rêvé.*

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse ?
Damon , de qui votre oncle approuve la tendresse. . .

S O P H I E , *avec vivacité.*

Oui , j'aimerois assez qu'il prit ces libertés.

C O N S T A N C E.

Dois-je être plus en bute à des témérités ? . . .

Mais voici mon époux : dans cette conjoncture ,
Dois-je lui confier cette étrange aventure ?



SCÈNE VII.

DURVAL, CONSTANCE, SOPHIE,
FLORINE.

DURVAL, *à part.*

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présens.
(*haut.*)
Madame éclate enfin en regrets offensans.

CONSTANCE.

Durval, vous m'étonnez.

DURVAL.

On vient de me l'apprendre ;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre :
Je ne l'aurois pas cru, malgré tous mes soupçons ;
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,
Qui ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Je l'avois bien prévu..... Monsieur, pouvez-vous
croire.....

Hélas ! c'est un excès où je n'ai point de part....
Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr... Ah ! cruelle Sophie !

SOPHIE.

J'en suis la cause ; il faut que je la justifie.
(*à Durval.*)

Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

DURVAL, à part.

Ce tems n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Epargnez

FLORINE.

Point de grace.

Ah ! si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher ?

Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher ;

Quand vous le remplissez de fiel & d'amertume ,

Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume ,

Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE, à Sophie.

Vous me perdez , Madame.

DURVAL, à part.

Il faut lui découvrir . . .

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi , c'est moi qui me suis plainte.

DURVAL.

Vous ?

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte ;

Je n'ai pû la laisser dans un si triste état ,

Sans faire , en dépit d'elle , un nécessaire éclat :

J'ai vengé sa vertu.

DURVAL.

Madame est bonne amie.

S O P H I E.

De grace , épargnez-nous cette froide ironie.

F L O R I N E , *avec vivacité.*

Quand même vous seriez encor mieux son époux ;
C'est que vous devriez filer un peu plus doux ,
Et baiser tous les pas par où Madame passe ;
Mais vous n'en ferez rien.

C O N S T A N C E , *avec fierté.*

Florine , je vous chasse ;

Sortez.

F L O R I N E , *à Constance.*

Moi ?

D U R V A L , *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt si cruel ;
Cette fille vous aime , il est bien naturel ,
(*à Florine.*)

Viens , cet avis mérite une autre récompense ;
Tiens , prends

F L O R I N E , *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépense.

D U R V A L , *à Constance.*

Madame , faites grace à ses vivacités.

F L O R I N E , *à Durval.*

Ah ! puisque vous payez si bien vos vérités ,
Une autre fois j'aurai le reste de la bourse.

(*Durval la lui donne.*)

S O P H I E.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

D U R V A L.

DURVAL, à *Constance*, d'un air plus enjoué.
C'est assez . . . Sçavez-vous l'étiquette du jour ?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLOLINE, à part.
Oui ! c'est bien là de quoi Madame s'embarrasse !

DURVAL.
Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse ,
Grande musique ensuite , & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit ,
Madame , on partira lorsque vous serez prête . . .
(en la regardant .)

Vous avez un habit convenable à la fête . . .

CONSTANCE, avec embarras.
Monsieur . . .

DURVAL, vivement.
Le rendez-vous est au milieu du bois ;
De-là vous pourrez être au lancer , aux abois ,
Avec cette calèche & ce double attelage ,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre Ecuyer laissoit dépérir votre train ;
Même il vous manque encor quelques chevaux de
main . . .

(*Constance se trouble, & paroît interdite.*)
Madame , ce discours semble vous interdire !
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire :
Dépensez hardiment , & vous aurez raison.

FLOLINE, à part.
Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

138 *LE PREJUGE A LA MODE,*

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre... ?
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.
Que je suis malheureuse !

DURVAL.

A quelle occasion ?

CONSTANCE.

Ah ! je n'aurois jamais prévu , lorsque j'y pense ,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

DURVAL, *contrefaisant l'étonné.*

Vous parlez de licence ! en quoi donc , s'il vous plaît ?

CONSTANCE.

J'ignore absolument... Je ne sçais ce que c'est...
En un mot....

DURVAL.

Achevez... Mais qui vous en empêche ?

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux, avec cette caleche...

DURVAL.

Eh ! bien ?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi...

DURVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité...

Mais c'est assez , je crois que vous devez m'entendre.

DURVAL.

Oui, Madame, il n'est pas difficile à comprendre

Que ce sont des présens qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

DURVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître?...

FLORINE, à part.

J'aurois déjà tout fait sauter par la fenêtre.

DURVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

DURVAL, à part.

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

DURVAL, à part.

N'importe, donnons-lui de violens soupçons.

(Haut.)

Madame, cependant j'ai de fortes raisons

Pour oser vous presser, & même avec instance,

D'éclaircir ce mystère... il nous est d'importance,

Plus que je n'ose dire... & que vous ne croyez;

Je vous en sçaurai gré, si vous me l'octroyez.

Voyez, examinez... découvrez... je vous prie,

Qui peut avoir risqué cette galanterie...

De plus... présens ou non... Madame... vous pouvez...

Oui, vous m'obligerez, si vous vous en servez.

(Il sort.)



SCÈNE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, à *Constance*.

Eh ! bien , que dites-vous de certe complaisance ?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONSTANCE, après avoir rêvé.

N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présens ?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours aussi plaisans ;
 Pour qui les prenez-vous ? Ne croyez point , Madame ,
 Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme ;
 Il lui donne à regret , toujours moins qu'il ne faut ,
 Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut ,
 Mais nous avons ici Damis avec Clitandre ,
 Galans déterminés , prêts à tout entreprendre ;
 Je crois qu'on en pourroit accuser ces Messieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque soupçon ?

FLORINE.

J'en ai même plusieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
 Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance ?

C O N S T A N C E.

Eh ! n'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas ! je sens assez le poids de mes malheurs :
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrâce.

(à Sophie.)

Je vais me renfermer . . . Allez , suivez la chassè,

S O P H I E.

Je ne vous quitte point.

C O N S T A N C E.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis . . . Laissez-moi , par égard.
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes ,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

*(Elle sort.)*S O P H I E , *en la regardant aller.*

Quel état ! Et l'on veut que je prenne un époux ?
Qu'on ne m'en parle plus ; ils se ressemblent tous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON.

DURVAL *paraît rêveur ; il va & vient.*

NOTRE cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.

Il est vrai : mais entrons un moment chez Constance.

DURVAL, *toujours distrait.*

Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs

Il seroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Constance en devoit être ; elle n'est point venue.

DURVAL.

Je devine à peu près ce qui l'a retenu.

DAMON.

Entrons chez elle. . . Allons ; c'est une attention

Dont elle vous aura de l'obligation.

DURVAL.

Oui ; mais je ne vais guère en visite chez elle.

On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuse cruelle !

Du sort de ton épouse adoucis la rigueur ;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur.
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste ;
Souvent les procédés font excuser le reste.

D U R V A L , *après avoir regardé par-tout.*

Je crois rous nos Chasseurs dans son appartement....
Pour nous entretenir , choisissons ce moment.

(*Il soupire.*)

Cher ami , qu'envers toi je me trouve coupable !
Je t'ai fait un secret dont la charge n'accable ;
Je t'ai crainr ; j'ai prévu res conseils , des discours ,
Que ma foible raison me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler , la honte m'a fait raire ;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'alrère.

D A M O N.

Durval , j'ai des défauts , & même des plus grands ;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves ;
Leur pénible amitié n'est que fers & qu'enrraves ;
Toujours jaloux , & prêts à se formaliser ,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser.
Mais la vraie amirié n'est point impétieuse ;
C'est une liaison libre & délicate ,
Dont le cœur & l'esprit , la raison & le tems ,
Ont ensemble formé les nœuds rousjours charmans ;
Et sa chaîne , au besoin , plus souple & plus liante ,
Doit prêter de concert , sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé ,
Et qu'avec moi , je crois , vous avez éprouvé.

144 LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

D U R V A L *d'un air pénétré.*

Eh ! bien , sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret dont je vais t'avouer le mystère ;
Que du fond de mon cœur , il passe au fond du tien ;
Qu'il y reste caché , comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations , ami , sont bien changées ;
Mes infidélités vont être bien vengées
J'aime . . . Hélas ! que ce terme exprime foiblement
Un feu . . . qui n'est pourtant qu'un renouvellement ,
Qu'un retour de tendresse imprévue , inouïe ,
Mais qui va décider du reste de ma vie !

D A M O N , *avec étonnement.*

Quoi ! ton volage cœur se livrera toujours
A des feux étrangers , à de folles amours !
Ces ardeurs autrefois si pures & si tendres ,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres ?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs ;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs ,

D U R V A L .

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

D A M O N .

Non ; je suis ton ami , mais non pas ton complice.

D U R V A L .

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins ;
Permetts-moi d'achever : je compte sur tes soins.

D A M O N , *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

D U R V A L , *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.

Cet

Cet objet si charmant dont je reprends les loix,
Mais que je-crois aimer pour la première fois;
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'est la mienne.

D A M O N.

Constance !

D U R V A L.

Elle-même.

D A M O N.

Ah ! Durval,

A mon ravissement rien ne peut être égal
N'est-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de passage ?

D U R V A L.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre autant.
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant ! . . .
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déjà, pour l'assurer de ma tendresse extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore
Tous ces amusemens imprévus & nouveaux,
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux,
Assez vains pour nourrir une erreur si grossière.
Je lui fais des présens de la même manière . . .
On s'attache encor plus par ses propres bienfaits ;
Je le sens, je l'en veux accabler désormais.

146 *LE PRÉJUGÉ A LA-MODE,*

On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

D A M O N.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.

Que peut-elle penser ? . . . Durval , y songes-tu ?

D U R V A L.

Oui , je viens de jouir de toute sa vertu.

J'ai vû le trouble affreux dont son ame est atteinte ;

Cependant je feignois , en écoutant sa plainte ;

J'affectois un air libre , & vingt fois j'ai pensé

Me déclarer . . . Tu vas me traiter d'insensé.

Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte ,

Je me sens retenu par une fausse honte.

Un préjugé fatal au bonheur des époux ,

Me force à lui cacher un triomphe si doux.

Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

.. .. D A M O N.

Comment ! du ridicule ! . . . Et quelle en est la cause ?

Quoi ! d'aimer sa femme ?

D U R V A L.

Qui , le point est délicat :

Pour plus d'une raison , je ne veux point d'éclat ;

Je n'ai déjà donné sur moi que trop de prise . . .

Ce raccommodement devient une entreprise . . .

J'avois imaginé d'obtenir de la Cour

Un congé pour passer deux mois dans ce séjour ,

Sous prétexte de faire ici ton mariage ,

Damon , voilà pourquoi Constance est du voyage ;

J'y ctoyois être libre & seul avec les miens ,

Je comptois y trouver en secret des moyens

Pour pouvoit sans éclat renouer notre chaîne ;
 Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.
 Ma maison est ouverte à tous les survenans ,
 Mon rang m'attire ici mille respects gênans
 Clitandre avec Damis , sans que je les en prie ,
 Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie ?
 Tu les connois , ce sont d'assez mauvais railleurs ;
 Alors contre moi seuls ils deviendront meilleurs.
 Ainsi des autres ; c'est à quoi je dois m'attendre . . .
 Je ne pourrai jamais soutenir cette esclandre ;
 Il faudra tout quitter : j'irai me séquestrer ,
 Ou , pour mieux dire , ici je viendrai m'enterrer
 Avec des campagnards dont tu connois l'espece ,
 Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.
 Et véritablement , quelle société
 Que celle d'un mari de sa femme entêté ,
 Qui n'a des yeux , des soins , des égards que pour elle ,
 Et que , pour ainsi dire , elle tient en tutelle ?

D A M O N , *froidement.*

Tout bien examiné , vous verrez qu'un mari
 Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

D U R V A L.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme ?

D A M O N *ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme ?
 L'intérêt le fait taire ; il ne tient qu'un moment . . .

(*vivement.*)

Dis-moi , trahirois-tu tout autre engagement ?

Oserois-tu produire une excuse aussi folle ?

N ij

148 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

Au dernier des humains tu tiendrois ta parole ;
Il sçauroit t'y forcer , aussi-bien que les loix.

(*tendrement.*)

Mais une femme n'a pour soutenir ses droits,
Que sa fidélité , sa foiblesse & ses larmes ;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah ! peut-on faire ainsi , sans le moindre remord ,
Un abus si cruel de la loi du plus fort ?

D U R V A L.

Je suis désespéré ; mais je cède à l'usage.
Suis-je le seul ? ... Tu sçais que l'homme le plus sage
Doit s'en rendre l'esclave.

D A M O N , *vivement.*

Oui , lorsqu'il ne s'agit
Que d'un goût passager , d'un meuble ou d'un habit :
Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices ;
La mode n'a point droit de nous donner des vices ,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs ,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime ;
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire , & non pas ce qu'on fait.

D U R V A L.

Mais enfin je me sens assez fort en effet ,
Pour sacrifier tout , sans que je le regrette ,
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

D A M O N.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré.

D U R V A L.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré.

Un inconvénient , fans doute inévitable ,
 M'imprime une terreur encor plus véritable.
 Si j'apprends à Constance un triomphe si doux ,
 Si ma femme me voit tomber à ses genoux ,
 Comment daignera-t-elle ufer de sa victoire ?
 Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire ;
 Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers.
 On en voit tous les jours mille exemples divers.

D A M O N.

On en trouve toujours de toutes les especes ,
 Sur-tout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses.
 Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

D U R V A L.

Tu ne le connois pas , ce sexe impérieux :
 Dans notre abbaiffement il met son bien suprême ;
 Il veut régner , il veut maîtriser ce qu'il aime ,
 Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé ,
 S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

D A M O N.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
 Eh ! pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre ?
 Mais le traitons-nous mieux , quand nous l'avons sé-
 duit ?

Notre empire commence où le sien est détruit.
 Nous plaindrons-nous toujours , injustes que nous
 sommes ,

De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes ?
 Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer
 Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

N iij

150 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

D U R V A L.

Constance aura de plus à punir mes parjures ,
 A redouter encor de nouvelles injures ,
 A craindre une rechûte , un nouvel abandon ;
 Constance doit me faire acheter mon pardon.
 Que de soins , de soupirs , de regrets & de larmes ,
 Faudra-t-il que j'oppose à ses justes allarmes !
 Plus je vais employer de foiblesse & d'amour ,
 Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.

(*il rêve.*)

Ah ! c'en est trop , il faut suivre ma destinée ,
 La résolution en est déterminée

D A M O N , *en l'embrassant.*

Ah ! cher ami , reçois le prix de ta vertu.
 Que ce retour heureux va causer ! . . .

D U R V A L.

Que dis-tu ?

Quelle méprise !

D A M O N.

Aux pieds d'une épouse adorable ,
 Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ?

D U R V A L.

Au contraire.

D A M O N.

Quoi donc ?

D U R V A L.

Je vais me dérober
 Au danger évident où j'allois succomber.
 Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire.
 Laisse-moi , tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer.
Sçais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer ?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes ,
Lorsqu'elle eût pû te faire un sort si plein de charmes ?
Que d'attraits , que d'amour , que de plaisirs perdus !
Si tu la haïssois , que ferois-tu de plus ?

DURVAL , d'un ton pénétré.

Hélas ! il faut se rendre , & lui sauver la vie.
C'en est fait , pour jamais ma honte est asservie . . .
Sois content , mon cœur cède , & se rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.

(Il fait quelques pas pour sortir , Constance arrive ,
il se trouble.)

Quelle rencontre , ô Ciel ! C'est elle qui s'avance . . .
Ne ferai-je pas mieux d'éviter sa présence ?

(Il veut s'en aller , Damon le retient.)

SCENE II.

CONSTANCE , DURVAL , DAMON.

DURVAL , après quelque résistance , se rapproche .
avec Damon.

(A Constance.)

Je retenois Damon qui vouloit s'en aller :
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler ?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

N iv

152 LE PRÉJUGÉ À LA MODE,

DURVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE, à Durval.

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raison.

DURVAL, avec douceur.

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas ! j'avois besoin d'un peu de solitude.

Vous sçavez le sujet de mon inquiétude ;

Elle augmente sans cesse, & je crains tous les yeux.

Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,

Je n'en puis sans douleur envisager la suite ;

Je crains d'autoriser une indigne poursuite. . .

DURVAL.

Est-ce pour ces présens ? On sçaura vos refus.

CONSTANCE.

Ah ! j'étois respectée, & je ne le suis plus.

DURVAL, l'embrasse, & tendrement.

Rassurez-vous, c'est moi... qui... me charge du blâme

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

DURVAL, avec trouble.

Cela suffit, Madame . . .

(à Damon.)

Je ne sçais où j'en suis.

DAMON, bas, à Durval.

Il faut t'aider un peu. . . II

DURVAL, *bas, & vivement, à Damon.*
Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon déshonneur.

CONSTANCE, *étonnée, s'approchant d'eux.*
Qu'avez-vous ?

DURVAL, *un peu remis.*

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire...
C'est à votre sujet... il faut vous en instruire...
Sachez donc un secret... vous ne le croirez pas...
Vous voyez devant vous...

CONSTANCE.

Eh ! bien ?

DURVAL.

Notre embarras...

Oui, vous voyez.. quelqu'un qui n'ose plus attendre...
Qui craint de compromettre un amour aussi tendre...
Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur...

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon ?

DURVAL, *vivement.*

Justement.

DAMON.

Quelle erreur !

En vérité, Madame, il parle de lui-même.

DURVAL.

Non, il me fait parler... Voyez son trouble extrême...
Il est timide, il craint de vous trop rabbaïsser...
Il n'ose vous prier de vous intéresser
A son bonheur.

DAMON.

Bourreau !

154 *LE PRÉJUGÉ À LA MODE,*

CONSTANCE.

Sa crainte est indiscrette.

DURVAL.

Je le disois.

CONSTANCE.

Il sçait combien je le souhaite.

DURVAL.

Ah ! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

DURVAL.

Moi, je réponds pour lui ;

Je me rends le garant d'une flamme si belle.

DAMON, *bas*, à Durval.

Morbleu, parlez pour vous.

CONSTANCE, *bas*.

Quel garant infidèle !

DURVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal

Qu'elle a contre l'hymen. Ah ! qu'elle en juge mal !

Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie !

Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,

Pour ceux que la raison & l'amour ont unis.

L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis ;

On en jouit sans peine & sans inquiétude :

On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude

D'égards, de complaisance, & de soins les plus doux.

S'il est un fort heureux, c'est celui d'un époux,

Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchaîne,

Une épouse chérie, une amie, une amante.

Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs !

Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, *tendrement.*

Je sens que ce portrait devoit être fidele.

DURVAL, *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modele.

S C E N E I I I.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT,
CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

CLITANDRE, *aux autres, en entrant.*

Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.

DURVAL, *troublé, à Damon.*

C'est Clitandre & Damis ; m'auroient-ils entendu ?

CLITANDRE, *en riant.*

Venez, rassemblons-nous, la scène est impayable. . .

Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.

(*Il rit.*)

Laisse-m'en rire encore.

A R G A N T.

Allons, rions. De quoi ?

CLITANDRE, *à Durval.*

On m'écrit . . . Tu riras.

DURVAL, *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh ! par ma foi,

156 *LE PRÉJUGÉ À LA MODE,*

Nous ne le craignons plus, cet aimable volage,
Ce célèbre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans;
Nous le connoissons tous, & même à nos dépens:
Sainfar.

A R G A N T.

Je le connois : son pere fut de même ;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous . . . Non , poursuivez ;
Voyons quels contre tems lui sont donc arrivés.

D A M O N.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique ?

A R G A N T.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens ?

C L I T A N D R E.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

C O N S T A N C E.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune ?

C L I T A N D R E.

Non , le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

D U R V A L.

Se seroit-il battu ?

D A M I S.

Ce n'est pas son défaut.

D A M O N.

Est-il disgracié ?

C L I T A N D R E.

Bien pis.

A R G A N T.

Mort ?

C L I T A N D R E.

Autant vaut ;

Il est amoureux fou.

T O U S , *c'est-à dire , Durval , Argant , Damon.*

De qui ?

C L I T A N D R E.

C'est lettres closes.

Devine si tu peux , & choisis si tu l'oses :

Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru ?

D U R V A L.

Il est audacieux.

C L I T A N D R E.

Il en a rabattu.

D A M O N.

Une franche coquette a-t-elle sçu lui plaire ?

C L I T A N D R E.

Eh ! mais , une coquette est un choix ordinaire.

A R G A N T.

Est-ce cette Marquise assez bien en appas ,

Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas ?

C L I T A N D R E.

Non.

A R G A N T.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude ?

En tout cas , je le plains ; l'esclavage en est rude ;

Il faut trop les aimer , & trop correctement.

C L I T A N D R E.

Non.

138 LE PRÉJUGÉ A LA MODE ,

A R G A N T.

C'est donc cette Actrice ?

C L I T A N D R E.

Eh ! non , aucunement.

C O N S T A N C E.

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime ?

A R G A N T.

Sa femme !

C L I T A N D R E.

Et vraiment oui , c'est sa femme , elle-même..

A R G A N T.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

C L I T A N D R E.

Pardonnez-moi.

D U R V A L , à *Damon*.

Sainfar aime sa femme aussi.

D A M I S , à *Constance*.

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille ;

On ne devine pas une énigme pareille.

C O N S T A N C E , avec un peu de *fiercé*.

Pour peu qu'on soit sensé , l'on devine le bien

Mais vous vous étonnez fort à propos de rien :

C'est un cœur égaré que le devoir ramene ,

Que l'amour fait rentrer dans sa première chaîne ,

Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs ,

Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.

Je crains que ma présence ici ne vous déplaise ,

Je vous laisse railler & médire à votre aise.



SCENE IX.

ARGANT, DURVAL, DAMON,
CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

Constance prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon ! bon ! c'est pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame...

Eh ! bien, notre galant aime jusqu'à sa femme ?

C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

DURVAL, à *Clitandre*.

Et que dit-on par-tout d'un retour si touchant ?

DAMIS.

A ton avis, Durval ? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire.

A la Cour, à la Ville, on l'a tant blasonné,

Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,

Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,

Avec sa Pénélope il a plié bagage :

En fin fond de Province, il l'a contrainte à fuir ;

Ils sont allés s'aimer, & bientôt se haïr.

A R G A N T.

C'est un enlèvement.--

D A M I S.

Qui n'est pas fort d'usage.

A R G A N T.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage ;
 Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir ,
 C'est d'entrer dans le monde , & non pas d'en sortir.

D U R V A L.

Ils jouissent , sans doute , au fond de leur retraite ,
 D'une félicité qui doit être parfaite.

C L I T A N D R E.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux ;
 Il adore en esclave un tyran dédaigneux ,
 Un maître dont il est le premier domestique ,
 Qui trop sûr à présent d'un pouvoir despotique ,
 Le punit du passé , se venge de l'ennui
 De se voir enterré de la sorte avec lui.

D A M I S.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

C L I T A N D R E.

C'est à recommencer.

A R G A N T.

Sans doute , c'est l'usage...

Cet homme est possédé du démon conjugal.

C L I T A N D R E.

Possédé de sa femme... Eh ! ris-en donc , Durval.

D U R V A L , à Damon.

Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve !...
 J'enrage.

CLITANDRE.

C L I T A N D R E.

C'est un homme perdu , noyé dans son ménage.

A R G A N T.

Abîmé.

C L I T A N D R E.

Confisqué.

D A M I S.

Nul.

D U R V A L , à *Damon*.

Anni , quels propos !

D A M I S , à *Durval*.

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des fots ?

D U R V A L , avec *embarras*.

Moi ? point du tout ; j'en ris autant qu'il m'est possible.

D A M O N , avec *indignation*.

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible ?

Pour des évaporés , des gens avantageux ,

Qui croiroient composer tout le Public entr'eux ,

Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.

Mais je vous crois , Messieurs , un peu plus de morale :

Non , vous ne pensez pas ce que vous avancez.

A tous autres qu'à vous , à des gens moins sensés ,

Je dirois , indigné de tout ce badinage ,

Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage ,

Laissez-le pratiquer , sans y prendre intérêt ;

Oui , laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

D A M I S , à *Damon*.

Je n'ai jamais douté de ta philosophie ;

Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

162 LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

D A M O N.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit ;
Du reste , je vous suis obligé.

D A M I S.

C'est bien dit.

Moi , je crois qu'on peut rire , & même sans scrupule ,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas : on en est convenu.
Il a pris un travers assez bien reconnu ,
Puisque son aventure est mise en comédie.

A R G A N T.

Tout de bon ?

D A M I S.

J'ai la Pièce ; on l'a fort applaudie :
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous ;
Nous jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en dites-vous ?

A R G A N T.

Volontiers.

D U R V A L, *froidement.*

Si l'on veut.

D A M O N, *avec colere.*

C'est une farce infâme.

D A M I S.

On la nomme l'*Epoux amoureux de sa femme.*

A R G A N T.

Bon ! c'est un des travers qu'on doit moins épargner ;
Il n'est pas fort commun : mais il pourroit gagner ;
Et la société n'y feroit pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte !

Tant mieux . . . Aurai-je un rôle ?

D A M I S.

Oui, sans doute.

A R G A N T.

Fort bien.

D A M I S.

Les Dames y joueront : Constance aura le sien ,

Elle sera l'épouse aimée à toute ouurance :

Durval contrefera l' amoureux de Constance :

Damon aura tout juste un rôle de Caton ;

(à Clitandre ;)

Toi , celui d'Étourdi.

A R G A N T.

L'arrangement est bon.

D A M I S.

Il nous faut un Valet : qui pourroit bien le faire ? . . .

(à Durval .)

Ah ! ton Valet-de-chambre , Henri ; c'est notre affaire ,

Ainsi du reste.

D A M O N.

Oui ; mais ne comptez pas sur moi.

D A M I S.

Durval , tu te fais fort apparemment ?

D U R V A L , froidement.

De quoi ?

D A M I S.

C'est d'engager Constance à jouer dans la Pièce.

A R G A N T.

Je vais la prévenir , aussi bien que ma nièce. (Il sort .)

O ij

D A M I S , à *Durval.*

Détermine Damon : quant à toi , tu sçais bien
Que l'on doit se prêter ; tu ne risqueras rien.

(*Ils sortent.*)*S C E N E V.*

D U R V A L , D A M O N.

D U R V A L , d'un air ironique.

En est-ce assez ? Dis-moi , que pourras-tu répondre ?
Il falloit cet exemple , afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer ?... Ne me presse donc plus ;
Tes conseils désormais deviendroient superflus.

D A M O N.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrette ,
Et vous y prenez même un rôle.

D U R V A L.

Oui , je m'y prête.

À ma femme du moins je parlerai d'amour ;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour ;
J'en jouirai sans risque ; & sans me compromettre.
Hélas ! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuser . . . Oui , je me trahirai :
On verra que je sens tout ce que je dirai.
Je mettrai , malgré moi , trop d'amour dans mon rôle ;
Je me perdrois : je vais retirer ma parole.

D A M O N.

Est-il tems ? Il falloit ne pas tant s'avancer.

Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.

(à part.)

Il le faut embarquer.

D U R V A L, après avoir rêvé.

Ta remarque est cruelle...

Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner;

De prétexter un ordre, & de m'en retourner;

Je le vais annoncer, & partir tout de suite.

(Il va pour sortir, & revient.)

D A M O N.

Quelle foiblesse!

D U R V A L.

Ecoute : avant que je les quitte,

J'ai fait peindre Constance en secret, & je crois

Que son portrait est fait ; car c'est depuis un mois

Qu'on est après. Le Peintre est dans le voisinage,

Vois si par aventure il a fini l'ouvrage :

C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin,

Je voudrais l'emporter.

D A M O N.

Va, je prendrai ce soin,

Mais tu ne partiras peut-être pas si vite ?

D U R V A L.

Dès ce soir même.

(Il sort.)

D A M O N.

Il faut que j'empêche sa fuite.

Si la mode empoisonne un naturel heureux,

A quoi sert le bonheur d'être né vertueux ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMON, *seul.*

ENFIN Durval nous reste , & j'en ai fait parole ;
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins ;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins.
Sçachons s'il est le seul qui me reste à détruire.
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire ?

SCÈNE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE, *en traversant le Théâtre.*

Ah ! vous voici, Monsieur ! Entrez-vous au concert ?

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

A propos , est-il vrai qu'on vous perd ?

D A M O N.

Ce terme est trop flatteur ; mais je sçais le réduire
A sa juste valeur.

S O P H I E.

Eh ! tâchez de m'instruire.

D A M O N.

Durval devoit partir, un contre-ordre est venu ;
C'est par ce contre-tems que je suis retenu.

S O P H I E.

Un contre-tems, Monsieur !

D A M O N.

Qui fait que j'offre encore

Un objet qui déplaît à celui que j'adore.

Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt ;

Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est, . . .

Pardonnez ce murmure, il est bien légitime

Au malheureux à qui l'on va chercher un crime

Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui :

On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

S O P H I E.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidele ;

On pouvoit l'adoucir.

D A M O N.

Il est donc vrai, cruelle ?

Un autre plus heureux, plus digne apparemment . . .

S O P H I E, *vivement*.

Me feroit encoꝛ moins changer de sentiment.

D A M O N.

Ai-je pû m'attirer un refus légitime ?

J'aurois eu votre cœur, si j'avois votre estime.

168 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

S O P H I E.

Puisque vous en tirez cette conclusion ,
Je n'ai rien à répondre en cette occasion.
Quoi ! faut-il vous aimer pour vous rendre justice ?

D A M O N.

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice.
Vous aimez votre erreur.

S O P H I E.

Non . . . J'en voudrois guérir.

D A M O N.

Mais enfin , si celui qui sert à la nourrir ,
Si Durval . . .

S O P H I E.

Je connois jusqu'où va votre zèle ;
Que vous justifiez cet époux infidele.

D A M O N.

Madame , supposons qu'il soit . . .

S O P H I E.

Oui , tel qu'il est.

D A M O N.

Eh ! bien , en convenant de tout ce qui vous plaît . . .

S O P H I E.

Vous aurez tort ; & moi , j'ai de justes allarmes . . .
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes ,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours.
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle !
Vous la voyez : elle est étrangere chez elle ;

Une

Une personne à charge , & sans autorité ;
 Exposée au mépris , à la témérité ;
 Réduite , pour tout bien , au nom qu'elle partage
 Avec un infidèle : inutile avantage !
 Sans l'amour d'un époux , nous sommes sans éclat :
 Son cœur fait notre titre , & nous donne un état.

D A M O N.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
 D'un généreux retour est-il donc incapable ?

S O P H I E.

Il est accoutumé ; cela ne se peut pas.

D A M O N.

Quand on s'égare , on peut revenir sur ses pas.

S O P H I E.

Il ne reviendra point , j'en suis trop assurée :
 Son humeur inconstante est trop bien avérée :
 Son exemple , en un mot . . . Eh ! croyez-vous ? . . .
 Mais non.

D A M O N.

Quoi ! . . .

S O P H I E.

Ce que je voulois dire est hors de saison.

D A M O N.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
 Parlez ; de grace.

S O P H I E.

Il est inutile de feindre.

Ecoutez : je suis franche , & vous l'allez bien voir.
 Oui , je sens tout le prix que vous pouvez valoir ;

Tome I.

P

170 LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

Je crois connoître à fond votre heureux caractère ;
Autant que votre amour , votre vertu m'est chère ;
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous ,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux :
Mais la fatalité que l'hymenée entraîne . . .
Durval vous ressembloit.

D A M O N.

Mais s'il reprend sa chaîne . . .

S O P H I E.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui ;
Damon, vous me perdrez , si vous comptez sur lui.

D A M O N.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance ;
Promettez de vous rendre à ma persévérance ,
Si Durval . . .

S O P H I E.

En ce cas . . .

D A M O N.

Achevez , prononcez . . .

Eh ! quoi, vous hésitez ?

S O P H I E.

Mais vous m'embarrassez.

D A M O N.

Que! risque courez-vous, si vous êtes si sûre
Que Durval, dites-vous, sera toujours parjure ?

S O P H I E.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour ? . . .

(tendrement.)

Je croyez-vous bien sûr, ce prétendu retour ?

D A M O N.

On pourroit l'espérer.

S O P H I E.

Eh ! bien , il faut l'attendre.

D A M O N.

Comment ?

S O P H I E.

Jusqu'à ce tems je ne veux rien entendre

Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

D A M O N.

Vous exposer !

S O P H I E.

Suffit.

D A M O N.

En quoi ?

S O P H I E.

J'ai mes raisons.

En un mot , je prétends . . .

D A M O N.

Imposez sans réserve ,

Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

S O P H I E.

Je ne m'engage à rien.

D A M O N.

Moi , je m'engage à tout.

S O P H I E.

Peut-être.

D A M O N.

En doutez-vous ?

S O P H I E.

Ecoutez jusqu'au bout.

J'exige . . . Vous m'aimez ?

P i j

D A M O N.

Ah ! si je vous adore,

S O P H I E.

Eh ! bien , je vous défends de m'en parler encore.
 Supprimez désormais ces discours séducteurs,
 Ces soupirs , ces regards , & ces soins enchanteurs ,
 Dont toute autre que moi se laisseroit surprendre.
 Enfin , je ne veux plus avoir à me défendre.

D A M O N.

De quel soulagement voulez-vous me priver ?

S O P H I E.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

D A M O N.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire !

S O P H I E.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

D A M O N.

Vous voulez l'oublier ; dois-je vous obéir ?

S O P H I E.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir ?
(Elle veut sortir.)

D A M O N.

Mon malheureux amour se fera violence ;
 Je vais le condamner au plus cruel silence.

S O P H I E.

De plus , je vous défends jusques au mot d'amour.

D A M O N.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
 Oui , cruelle , malgré tout l'amour qui me presse,
 Comptez sur un respect égal à ma tendresse . . .

Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.

(Il lui prend la main.)

Oui , ma bouche & mes yeux sçauront se contenir.

(Il se jette à ses genoux.) (Il lui baise la main.)

J'en jure à vos genoux : si jamais je m'oublie . . .

(Il continue à lui baiser la main.)

S O P H I E , interdite.

Damon , est-ce donc là le serment qui vous lie ?

D A M O N , étonné.

Me ferois-je échappé ?

(Il recommence.)

S O P H I E , en voulant se débarrasser.

Je le crois . . . Au surplus . . .

Encore . . . Une autre fois ne nous oublions plus.

(Elle sort.)

S C E N E I I I.

D A M O N , seul.

Je serai donc heureux , & je le suis d'avance :

Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.

Durval m'a tout promis , allons le retrouver ;

Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.



SCENE IV.

DAMIS, DAMON *rencontré par Damis.*

D A M I S.

Damon, voilà ton rôle.

D A M O N.

Oh! faites-moi la grace
De ne pas m'en charger ; que quelqu'autre le fasse.
Il sort.

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE.

D A M I S, à *Clitandre.*

On le lui fera prendre. . . Ah ! je te cherche aussi.
C'étoit pour te donner ton rôle ; le voici.
Tu sors de chez Constance ?

C L I T A N D R E.

Oui, j'étois chez les Dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

D A M I S.

Peut-on sçavoir comment ?

C L I T A N D R E.

J'ai joué, j'ai perdu.

D A M I S.

C'est bien faire ta cour.

C L I T A N D R E.

N'est-ce pas ? Qu'en dis-tu ?

D A M I S.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.

Je n'ai pas, comme toi, le secret admirable.

C L I T A N D R E.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

D A M I S.

Ah ! merveilleux toi-même.

C L I T A N D R E.

Ami, j'ai de bons yeux ;

Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,

Sera-t-elle bientôt au rang de tes conquêtes ?

D A M I S.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

C L I T A N D R E.

Quoi ! tu voudrois sur moi détourner les soupçons ?

D A M I S.

Tant de discrétion m'allarme & m'épouvante.

C L I T A N D R E.

Jamais je ne me vante.

D A M I S.

Eh ! qui diable se vante ?

Des fots.

C L I T A N D R E.

Sans contredire.

176 LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

D A M I S.

Des têtes à l'évent.

Quand j'en trouve, (cela m'arrive assez souvent)
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visière.

C L I T A N D R E.

Je les traite à peu près de la même manière . . .

A propos, sçais-tu bien ? . . .

D A M I S.

Non.

C L I T A N D R E.

Que sans y songer : . .

D A M I S.

Quoi ?

C L I T A N D R E.

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

D A M I S.

Je t'entends. (à part.) C'est un fat que je veux dérouter.
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

C L I T A N D R E.

Oui, c'est le mot. Ainsi, dans nos galanteries,
Entendons nous ; sur-tout point de supercheries ;
Entre nous seulement soyons honnêtes gens :
Nous sommes en amour assez intelligens ;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

D A M I S.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune :

Etablis ton quartier.

D A M I S.

Le mien sera par-tout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout ;
Il faut rouler , il faut avancer : le tems passe ;
Nous en perdrons trop devant la même place . . .
D'ailleurs , certain égard nous convient à tous deux ,
Si la même Maîtresse est l'objet de nos vœux ,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi , Marquis , il faut avoir pitié du sexe ,
Et lui faciliter sa gloire & ses plaisirs ;
C'est pourquoi convenons.

D A M I S.

Je cede à tes desirs.

CLITANDRE.

Eh ! bien , quel est le cœur où tu veux t'introduire ?

D A M I S.

Et toi , quel est celui que tu voudrois séduire ?

CLITANDRE.

Quant à moi , c'en est un de difficile accès.

D A M I S.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.

Es-tu bien avancé ?

CLITANDRE , *mystérieusement.*

J'espère.

D A M I S , *le contrefaisant.*

Et moi , de même . . .

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux , ma joie en est extrême ;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pû te nuire également.
Je vais pousser ma chance , & toi songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

DAMIS, *seul, se met à rire en le voyant aller.*

Va , c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs
Dû fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh ! parbleu , nous verrons qui s'en fait plus accroire ;
Je ne puis être aimé ; mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement ;
C'est , aussi bien que moi , fort inutilement.
Nous nous sommes joués , il trouvera son maître ;
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.
(*Il tire un portrait.*)

Je sçais me fabriquer des preuves de bonheur :
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur.



*S C E N E V I I.**D A M I S, D U R V A L, D A M O N.**D A M I S.*

Durval, voilà ton rôle & celui de Constance.
Pour Damon, je n'ai pu vaincre sa résistance :
Je te laisse ce soin.

D U R V A L.

Donne, il le voudra bien.

D A M I S.

Je vais chercher Argant, & lui donner le sien.

(*Il sort.*)

*S C E N E V I I I.**D U R V A L, D A M O N.*

Durval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.

D A M O N.

A quoi t'amuses-tu ? Vas-tu lire ces rôles ?
Eh ! morbleu ! laisse-là des choses aussi folles :

D U R V A L.

Je regardois sans voir : mon esprit occupé
Du pas que je vais faire, est encore frappé.

180 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

De toutes mes terreurs , il m'en reste encore une ,
 Qui malheureusement est la plus importune.
 Me garantiras-tu ? . . . Mais tu ne le peux pas . . .
 En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas ,
 Retrouverai-je encor sa première tendresse ,
 Cette conformité , cette même foiblesse ,
 Ce penchant naturel , ce rapport enchanteur ,
 Que le Ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur ,
 Et que je trouve encor dans le fond de mon ame ?
 J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flamme.
 Eh ! de quoi son amour se feroit-il nourri ?
 Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
 Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances.
 Vois comme elle a souffert toutes mes instances.
 Non , de si grands chagrins ne sont point si secrets ,
 Ils s'exhalent en pleurs , en soupirs , en regrets.
 M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes ?
 En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes ?

D A M O N.

Ah ! ne t'y trompe pas ; c'est un calme apparent ,
 Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.
 On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
 Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable ,
 Ne sçait pas à quel point ses malheurs ont été :
 Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
 Une femme sensée est fort peu curieuse
 De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
 En tout cas , sa vertu te répond . . .

D U R V A L.

Quel espoir !

Quei amour , que celui qu'on ne doit qu'au devoir !
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie ;
Annonce-lui qu'enfin je me reconcilie ;
Vante-lui mon amour , pour avancer le tien . . .
Mais non ; attends encore , ami ; ne lui dis rien.
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui disc...
Va , je vais achever cette grande entreprise.

D A M O N.

Pour la dernière fois je puis donc y compter ?

D U R V A L.

Cher ami , tu me fais injure d'en douter.

(*Damon sort.*)

S C E N E I X.

D U R V A L , H E N R I .

D U R V A L.

Ai-je là quelqu'un?... Hé!.. va-t-en & reviens vite.

H E N R I .

Lequel des deux ? De quoi faut-il que je m'acquite ?

D U R V A L.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement :
Va , cours , vole , & reviens le dire promptement.

(*Henri reste.*)

Que fais-tu là , planté contre cette muraille ?

H E N R I .

À quel appartement , Monsieur , faut-il que j'aille ?

D U R V A L .

Plâit-il ? Une autre fois tâchez de m'écouter.

H E N R I .

Ce que l'on n'a point dit , peut bien se répéter.

D U R V A L .

Qu'on sçache si Madame a du monde chez elle.

H E N R I .

Chez Madame ! Ma foi , l'ambassade est nouvelle.

S C E N E X.

D U R V A L , *seul.*

Pourvû qu'elle soit seule... Aurai-je ce bonheur ?
 Pourrai-je , sans témoins , débarrasser mon cœur
 D'un secret , dont le poids sans cesse se redouble ? ...
 Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
 Que va-t-il m'annoncer ?



SCENE XI.

D U R V A L , H E N R I .

H E N R I .

Monsieur , présentement
Clitandre & Damis.

D U R V A L .

Sont chez elle apparemment,
Que je suis malheureux ! Remettons la partie.

H E N R I .

Oui ; mais la compagnie à l'instant est sortie ;
En sorte que Madame est seule en ce moment.

D U R V A L .

Comment ! Madame est seule ?

H E N R I .

Oui , seule , absolument,

D U R V A L ,

Est-il sûr ? L'as-tu vû ?

H E N R I .

Le rapport est fidele.

Oui , Monsieur , elle n'a que Florine avec elle.

(*Il s'éloigne.*)

D U R V A L .

Florine , me dis-tu ? Mais... c'est toujours quelqu'un...
Je pourrai renvoyer ce témoin importun . . .

184 *LE PRÉJUGE A LA MODE,*

Allons . . . il faut aller . . . puisque tout me seconde,
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.

Je suis trop obsédé . . . Ne pourrai-je jamais
Disposer d'un moment au gré de mes souhaits? . . .

Quel contretems s'oppose à ce que je desire! . . .

Oui; car pour expliquer ce qui me reste à dire,

Il me faut . . . Je n'aurai qu'un entretien en l'air . . .

Irai-je commencer, & fuir comme un éclair?

Je ne puis m'enfermer sans que l'on en raisonne . . .

Que faire . . . Aussi, d'où vient que Damon m'abandonne? . . .

Je ne puis le risquer . . . Il faut y renoncer . . .

Il me vient dans l'esprit . . . Oui, c'est bien mieux
penser.

Assurément... sans doute . . . Aussi-bien sa présence...

Ses charmes... ses regards; dont je sçais la puissance...

Mes remords... mon amour, dans ce terrible instant,

Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.

Ah! qu'il est malaisé, quand l'amour est extrême,

De parler aussi-bien qu'on pense à ce qu'on aime!...

(à Henri.)

Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait?...

Ai-je là ce qu'il faut? . . . Une lettre, en effet,

Préparera bien mieux ma première visite.

Le plus fort sera fait; le reste ira de suite.

(Il se met à écrire.)

H E N R I.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-tems,

Le patron reprenoit haleine à mes dépens . . .

Tant

Tant mieux : plus un Maître aime , & plus un Valet
gagne.

Allons , apprêtons-nous à battre la campagne.
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici. .

D U R V A L.

Sûrement ,

Je n'aurai de ma vie écrit si tendrement.

Je prépare à Constance une aimable surprise.

(*Il continue d'écrire.*)

H E N R I , *tirant son rôle.*

J'ai là certains papiers , il faut que je les lise.

Voyons , tandis qu'il fait éclore son poulet ,

Quel est mon rôle. A moi , le rôle de Valet !

Mais cela ne va point avec mon ministère :

Jé suis Homme de chambre , & presque Secrétaire : .

A quelqu'un de nos gens il pourroit convenir . . .

Sçachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir . . .

(*Il feuillette & retourne son rôle de tous côtés.*)

Je veux être pendu , si j'entends cette game . . .

Ah ! je sers un époux amoureux de sa femme.

Ventrebleu , le sot maître à qui l'on m'a donné !

Oui-dà , le personnage est bien imaginé.

D U R V A L.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle , je gage.

H E N R I.

Monfieur , je m'entretiens avec mon personnage . . .

Peste ! en voici bien long tout d'un article écrit !

Voyons : c'est moi qui parle ; aurai-je de l'esprit ?

Tome I.

Q

(Il lit.)

Oui , Nérine , je suis à l'imbécille Maître ,
 Qui s'est accoquiné , dans ce tandis champêtre ,
 A la triste moitié , dont il s'est empêtré ;
 Son ridicule amour ici l'a séquestre :
 C'est un oison bridé , tapi dans sa retraite ,
 Qui n'a plus que d'instinct que sa femme lui prête.
 Le bel équivalent , au lieu du sens commun !

D U R V A L , impatient.

Faquin... Contenons-nous.... Chassons cet importun.
 (à Henri.)

Vous plairait-il d'aller un peu plus loin attendre ?
 Aurois-je dû le dire ? Ayez soin de m'entendre ,
 Lorsque j'appellerai ; que l'on se tienne prêt.

H E N R I.

Allons ; hé ! qu'on me selle un coureur vif & frais.
 (Il sort.)

S C E N E X I I.

D U R V A L , seul.

(Il se leve.)
Le parti que je prends est donc bien ridicule ;
 Si jusqu'à des Valets... Étouffons ce scrupule...
 (Il se remet.)

Ce coquin sortira... Je ne sçais où j'en suis...
 Continuons pourtant... Achévon's, si je puis.
 (Il écrit.)

Puissè-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre !

Hola . . . Henri . . . Voyons, relisons cette lettre.

(*Il lit.*)

C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;

L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs. . .

(*Il lit bas.*)

Je la puis envoyer . . . Mettons ma signature . . .

(*en signant.*)

Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.

Ah ! j'oubliois d'y joindre aussi ces diamans.

(*Il tire un écrin.*)

Constance est peu sensible à ces vains ornemens ;

Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.

Henri ! . . . Les Valets sont d'une lenteur extrême.

S C E N E X I I I.

D U R V A L, H E N R I, *en équipage
de postillon.*

* H E N R I.

Monsieur, me voilà prêt ; vous n'avez qu'à parler.

D U R V A L.

Quel est cet équipage ? Où crois-tu donc aller ?

H E N R I.

A Paris . . . C'est, je crois, vers certaine Duchesse . . .

Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse ?

Q ij

DURVAL, *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRI.

Ma foi, Monsieur, tant pis.

Elle se vengera, je vous en avertis.

La Duchesse se plaint que, pour rompre avec elle,

Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,

Avec Madame vous... feignez de renouer.

Je ne sçais pas quel tour elle veut vous jouer ;

Mais... tout franc, convenez que votre amour la
traite

Comme je traiterois une simple soubrette.

DURVAL, *en donnant la lettre & l'écrin.*

Va chercher la réponse, & donne cet écrin.

HENRI.

Et des bijoux aussi ! L'affaire ira grand train.

DURVAL.

Finissons ces discours ; va-t-en où je t'envoie :

Je t'attends ; que sur-tout personne ne te voie.

(*Henri sort.*)

SCENE XIV.

DURVAL, *seul, rêvant.*

D'un terrible fardeau me voilà soulagé...
Ne me ferai-je pas un peu trop engagé ?

Je le crains : cependant l'affaire est embarquée.
Oui , mon impatience est un peu trop marquée . . .
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour.
Mais qu'y faire à présent . . . Te voilà de retour ?

SCENE XV.

HENRI, DURVAL.

DURVAL.

Eh ! bien , quelle réponse ?

HENRI.

Elle est encore à faire.

Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

DURVAL , *reprenant la lettre*
Étourdi.

HENRI.

Regardez Parmi tant de Beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés ,
Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

DURVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse ?

HENRI.

Ah ! si vous l'aviez dite.

DURVAL , *à part*.

Non ? Tant mieux ; ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop ; j'en avois du regret.

190 *LE PRÉJUGÉ À LA MODE,*

Cet écrit peut suffire ; il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance , avec raison , viendra me confier
Cette insulte nouvelle , & s'en justifier :
Notre explication sera plus naturelle ,
Et je serai bien moins compromis avec elle.

(*Il reprend l'écrin , & met la lettre dans sa poche.*)

C'est bien dit ; je m'en tiens à ce dernier moyen :

(*à Henri.*)

Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.

(*Il sort.*)

S C E N E X V I.

HENRI , seul , en le voyant aller.

Je suis perdu , s'il fait lui-même ses affaires.
Diable ! ceci m'auroit donné des honoraires..
Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item , pour un présent que j'aurois dû porter ,
Qui m'auroit dû valoir en espee courante ,
Combien ? Dix , vingt louis ; ma foi , mettons-en trente.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, *avec un paquet de lettres & l'écrin,
à la main.*

Durval n'est point ici : va , ne perds point de tems ;
Tâche de le trouver , dis-lui que je l'attends ;
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite ;
Il ne daigneroit pas me rendre une visite.
Fais en sorte , en un mot , que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours ; mais je ne sçais si j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE, *seule.*

Eh ! quoi ! de tous côtés la fortune ennemie
S'obstine à traverser ma déplorable vie !
Au moment que je prends un trop crédule espoir ;
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.

192 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE ;*

(*En montrant un paquet de lettres.*)

Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
Des mépris d'un ingrat , & d'un nouveau parjure.
Une rivale indigne , & barbare à la fois ,
M'avertit que Durval , qui vivoit sous ses loix ,
La quitte , la trahit pour prendre d'autres chaînes. . .
Est-ce elle qu'il trahit ? Et pour surcroît de peines ,
Il semble qu'on se plaise encore à redoubler

(*En montrant l'écrin.*)

Ces indignes présens , dont on veut m'accabler.

S C E N E I I I .

CONSTANCE , FLORINE.

CONSTANCE.

As-tu trouvé Durval ?

FLORINE.

Non , ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-tems !

FLORINE.

On dit qu'il se promene.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui :

Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui , Madame , éclatez , cessez de vous contraindre :

Quand on n'est plus aimée , il faut se faire craindre.

CONSTANCE.

• C O N S T A N C E , *tendrement.*

Quand on n'est plus aimée !

F L O R I N E.

On peut le mener loin.

Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

C O N S T A N C E.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

F L O R I N E.

Eh ! qui sont-elles donc ?

C O N S T A N C E.

Les soupirs & les larmes.

F L O R I N E.

Bon ! il vous laissera gémir & soupirer.

On croir nous faire grace , en nous faisant pleurer :

On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne :

On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne ;

Que le sexe se fait lui-même son tourment ,

Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.

Servez-vous contre lui de ces lettres fatales ,

Que vous a fait remettre une de vos rivales.

Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat !

C O N S T A N C E , *remettant les lettres dans sa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat.

Il ne sçaura jamais, si j'en suis la maîtresse ,

Que je sçais à quel point il trahit ma tendresse.

Je ne veux point aigrir son cœur & son esprit ,

Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.

En feignant d'ignorer , & de vivre tranquille ,

J'affûre à mon volage un retour plus facile :

194 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et, quand il le voudra, de se mieux excuser.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présens qu'on m'a faits, & qu'il m'en débarrasse;
Je veux entre ses mains remettre cet écrin.

F L O R I N E.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin;
Ce ne fera, pour lui, que des galantries:
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déjà fait: vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

C O N S T A N C E.

Tu le crois?... Il est vrai... j'y serois trop sensible;
Mon cœur, que je contiens dans un calme pénible,
Pour la première fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets superflus.
Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prends cet écrin; tu connois l'indiscret...
Que je le hais!

F L O R I N E.

Lequel?

C O N S T A N C E.

Ah! tu me désespères!

F L O R I N E.

Je vous l'ai dit, Madame, ils sont deux téméraires.

C O N S T A N C E.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus,

Fais comme tu voudras ; mais ne m'en parle plus.
Que cette indignité ne blesse plus ma vûe.

(Elle sort.)

F L O R I N E.

Allons , Madame , quitte à faire une bévûe.

S C E N E I V.

F L O R I N E , seule.

Voyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrin ?
Entre nos deux Marquis le choix est incertain ;
Gens de même acabit , personnages frivoles ,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles ,
Étourdis par instinct & par réflexion ,
Effrontés sans succès & sans confusion ,
Impudens , toujours pleins d'un espoir téméraire ,
Qu'on éconduit toujours , sans pouvoir s'en défaire ,
Satisfaits sans sujet , indiscrets sans faveurs ,
Jaloux de nos vertus , ravis de nos malheurs ,
Scélérats en amour , dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses :
Voilà les compagnons , dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense ? ...
Comment le démêler ? ... C'est en vain que j'y pense.
C'est l'un ou l'autre ; mais de quel côté pencher ? ...
Il faut pourtant résoudre... Attendez : pour trancher ,

R ij

Si j'empochois l'écrin... j'en aurois pour ma vie...

Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie:

Oh ! non ; c'est seulement pour finir ce tracas ,

Et tirer ma Maîtresse avec moi d'embaras . . .

Ne nous y jouons point : l'intention est pure ;

On y pourroit donner toute une autre tournure.

(*Elle voit Clitandre & Damis.*)

Mais la fortune ici les amène tous deux

Fort à propos. Partez , bijoux trop dangereux.

SCENE V.

DAMIS , CLITANDRE , FLORINE.

FLORINE.

Reprenez votre enjeu , la boîte est complète ;

Ma Maîtresse, à ce prix, ne veut point faire emplette.

Consolez-vous , une autre en fera plus d'état :

Vous sçavez ce que c'est : entre vous le débat.

(*Elle sort.*)



SCÈNE VI.

DAMIS, CLITANDRE, *recevant l'écrin.*

DAMIS.

Eh ! c'est à toi, Marquis, que tes présens reviennent ?

CLITANDRE.

A moi ! C'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire...

CLITANDRE.

Le dépit...

DAMIS.

Prends toujours, à bon compte ;
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherais ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu ?...

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer...

DAMIS.

Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer.

198 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

Voyons donc à quel prix tu mettois ta conquête.

(*Il ouvre l'écrin.*)

Comment, diable ! Ah ! Marquis . . . le présent est honnête.

C L I T A N D R E.

Une cruelle est rare ; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

D A M I S.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

C L I T A N D R E.

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.

Te voilà bien piqué.

D A M I S.

Te voilà bien confus

De ce qu'en ma présence on te les a rendus.

On avoit ses raisons.

C L I T A N D R E.

Finis ce badinage.

D A M I S.

Va , je te trouve encor bien plus heureux que sage.

C L I T A N D R E.

Voici Durval.

D A M I S.

Qu'importe ? Il peut être présent ,

En ne nommant personne.

C L I T A N D R E.

Oui. Le tour est plaisant !



SCÈNE VII.

DURVAL , DAMIS , CLITANDRE.

DURVAL , *à part , en entrant.***Q**ue vois-je ! Mon écriu !CLITANDRE , *à Durval.*

Nous disputons ensemble.

DAMIS , *en montrant l'écriu.*

En voici le sujet.

DURVAL.

Oui , c'est ce qu'il me semble.

(à part.)

Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

DURVAL , *ironiquement.*

C'est être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Passons , je te l'accorde.

(En lui montrant l'écriu.)

Durval , je te remets la pomme de discorde.

DURVAL.

Vous ne pouvez la mettre en de plus sûtes mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

DURVAL.

Soyez-en bien certains.

R iv

200 *LE PRÉJUGÉ À LA MODE,*

D A M I S.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

D U R V A L.

C'est comme s'il l'avoit.

D A M I S.

Apprends donc ce mystère.

C L I T A N D R E.

Nous ne nommerons pas.

D U R V A L.

Il n'en est pas besoin.

D A M I S.

Certaine Dame, à qui nous rendons quelque soin,
Nous a fait, de sa part, sans désigner personne,
Renvoyer cet écrin.

D U R V A L.

C'est ce que je soupçonne.

D A M I S, *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

C L I T A N D R E, *en regardant Damis.*

Oui, rien n'est plus constant.

D A M I S.

Mais aucun n'en convient.

D U R V A L.

J'en ferois bien autant.

C L I T A N D R E.

Damis, par vanité, n'ose le reconnoître.

D A M I S.

Il aime mieux le perdre.

D U R V A L, *ironiquement.*

Eh ! mais vous pourriez être

Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

D A M I S.

Durval , à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés ?

D U R V A L.

Messieurs , en supposant , mais sans que je le croie ,
Que , pour plaire , un de vous ait tenté cette voie ,
Qu'il ait donné l'écrin , de grace , dites-moi ,
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi ?

D A M I S.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sçait plaire.

C L I T A N D R E.

Ce n'est donc point de moi ? La conséquence est claire.

D A M I S , *en frappant sur l'épaule de Durval.*

Si je l'avois donné , crois qu'on l'auroit gardé.

D U R V A L.

Tiens , Marquis , cet espoir lui paroît hazardé.
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre ;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui sçait si quelque tiers , qu'on n'imagine pas ,
N'a point secrètement causé cet embarras ?
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes ?

D A M I S.

Oh ! qu'il paroisse donc , ce rival ténébreux.
En tout cas , que celui qui fait le généreux
Cherche quelque'autre objet ailleurs qui le console.
Quand je le dis , on peut m'en croire à ma parole.

202 LE PRÉJUGÉ À LA MODE,

D U R V A L.

Clitandre veut encore une autre caution.

C L I T A N D R E.

Oui.

D A M I S.

Ne me fais point faire une indiscretion.

C L I T A N D R E.

De grace , fais-en une ; il y va de ta gloire ;
Sans quoi , Durval & moi ; nous n'osons pas te croire ;

D A M I S.

Il faut vous satisfaire.

D U R V A L.

En puis-je être témoin ?

D A M I S , à *Durval*.

En t'éloignant un peu ; car il n'est pas besoin

Que tu sois plus avant dans cette confiance :

(*Il le place au fond*

du Théâtre.)

(*A Clitandre , à demi-bas.*)

Te voilà bien... Et toi , sur-tout , point d'imprudence.

(*Il tire un portrait. Clitandre se trouble.*) (à *Durval.*)

Tiens , considere un peu Vois sa confusion.

(à *Clitandre.*)

Est-ce là le portrait de celle . . . en question

De la Dame à l'écrin . . . Eh ! bien ?

C L I T A N D R E , avec confusion.

Ah ! l'infidelle !

(*Il sort.*)



SCÈNE VIII.

DAMIS, DURVAL.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Infidelle !... Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle ?
(*à Durval.*)

Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi ,
Durval , une autre fois , pense un peu mieux de moi.

SCÈNE IX.

DURVAL, *seul.*

Est-ce une illusion ?... Est-ce un songe funeste ?...
Quel rapport !... Ah ! cruels , achevez donc le reste.
La vie , après les biens que vous m'avez ôtés ...
Je ne sçaurois forcer mes esprits révoltés ...
Le doute... La fureur... O ciel !... Ah ! malheureuse...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse ?...
Constance , est-il possible ?... Ai-je bien entendu ?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu ?
Que dis-je ? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Étoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance ?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.

204 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

Rejettons loin de nous... Le puis-je ? Quand j'y songe !
Quoi !... d'une vérité puis-je faire un mensonge ?...
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur !
Ah ! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire ?
L'affreuse vérité découvre ce mystère...
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai, que je crus affecté.
Elle ne se faisoit aucune violence.
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effort de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

S C E N E X.

D U R V A L , D A M O N.

D A M O N , en suivant Durval.

Sans doute que l'écrin aura fait des merveilles ?
De ce récit charmant enchante mes oreilles.

D U R V A L , avec un regard fixe sur Damon.
Il a bien réussi.

D A M O N.

Je m'en étois douté :

Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

D U R V A L ; en prenant la main de Damon.
Constance a surpassé ton attente & la mienne.

D A M O N.

Tant mieux.

D U R V A L, *avec fureur.*

Hola... Quelqu'un... Ma femme, qu'elle vienne.

D A M O N,

Tu ne l'as donc pas vûe ?

D U R V A L.

Ami, je vais la voir.

D A M O N.

Je ne sçais que penser, je ne sçais que prévoir
Du trouble où je te vois.

D U R V A L.

Sa cause est imprévue.

Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.

Quel aveu différent de celui !...

D A M O N.

Quel courroux !

D U R V A L.

Je suis désespéré.

D A M O N.

Quoi ! serois-tu jaloux ?

D U R V A L.

Je ne le fus jamais ; j'estimois trop Constance !

Je serois trop heureux dans cette circonstance...

Estime, amour, il faut tout changer en fureur.

Ah ! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,

Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime ?

D A M O N.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

D U R V A L , *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux. . . L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avoit son cœur : c'est l'aveu qu'on m'a fait...
C'est un mystère affreux.

D A M O N.

Que je ne sçaurois croire.

Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

D U R V A L.

Ne prends plus sa défense ; il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié , quand l'amour ne peut rien ?

D A M O N , *en appercevant Constance.*

Modérez-vous du moins ; la voilà qui s'approche.

S C E N E X I.

CONSTANCE , DURVAL , DAMON.

D U R V A L , *avec un air un peu plus modéré.*

Madame, épargnons-nous la plainte & le reproche :
Il faut nous séparer pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais,
Jusqu'à ce que le Ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien , que je préfère à tous ,
Ce fruit de mon amour , si cher à ma tendresse,
C'est, de tous vos bienfaits, le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits ;
Je n'examine rien , puisque je vous déplaïs.
Daignez déterminer ma dernière demeure :
Où faut-il que je vive , ou plutôt que je meure ?

DURVAL.

Eh ! Madame , vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus ;
Mais vous ferez bientôt satisfait. Au surplus ,
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre ;
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille . . . il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous.
Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mere ,
N'être pas moins fidelle , & vous être plus chere !

DURVAL , avec fureur.

Je ne puis supporter cette témérité ;
Perfide ! il vous sied bien , ce langage affecté !

CONSTANCE.

Ah ! quel titre odieux ! Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

DURVAL.

Oui , Madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse ?
Eh ! quoi ! de quels transports êtes-vous enflammé ?
Doit-on deshonorer ce qu'on a tant aimé ?

DURVAL.

Il falloit sçavoir mieux conserver mon estime.

C O N S T A N C E.

Pourquoi ne l'ai-je plus ? Apprenez-moi mon crime,
Qu'ai-je fait ?

D U R V A L.

Vous osez encor me défier ;

C O N S T A N C E.

Hélas ! dois-je mourir sans me justifier !

Que je sçache du moins ce qui m'ôte la vie . . .

J'y succombe . . . Je meurs . . .

D A M O N.

Elle est évanouie.

(Constance se laisse aller dans un fauteuil ; & en tirant son mouchoir , elle laisse tomber un paquet de lettres , que Damon veut ramasser furtivement ; mais il est apperçu par Durval , qui les saisit.)

D U R V A L , en saisissant le paquet de lettres.

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion ?

Sans doute ce sera quelque conviction

Des affronts que m'a faits une épouse infidelle.

D A M O N.

Il faut la secourir ; permettez que j'appelle.

(Il sort.)



SCENE

SCÈNE XII.

DURVAL, CONSTANCE, *presque évanouie.*

DURVAL.

Que m'importe le soin de ses jours & des miens ?
Je vais donc la convaincre ; en voici les moyens.
Ah ! ciel ! quelle ressource accablante & funeste !
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, *ouvrant les yeux.*

Ah ! que tenez-vous là ? Je voulois les brûler.

DURVAL.

S'ils ne vous chargent point , pourquoi tant vous
troubler ?

Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas ! qu'allez-vous faire ?

DURVAL.

Plus vous craignez , & plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux ;
Durval ... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grace ... écoutez-moi.

DURVAL.

Je ne veux rien entendre.

210 LE PRÉJUGÉ À LA MODE,

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

DURVAL.

Il faut attendre.

A des discours sans preuve on auroit répondu;

Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds; souffrez que je vous presse.

DURVAL.

Vous vous justifierez.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE,

DAMON, DURVAL, CONSTANCE.

FLORINE, en courant à Constance.

Ah! ma chère Maîtresse,

Dans quel abaissement...

SOPHIE, à Durval.

Constance à vos genoux?

(Ils la relevent, & la mettent dans un fauteuil.)

DURVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous

En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre:

Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.

(à Argant.)

Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

A R G A N T,

C'est un fait important qui doit être éclairci.

D U R V A L.

Il va l'être à l'instant ; je vous en fais arbitre.

A R G A N T.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre ?

D U R V A L, *distribuant des lettres.*

En voici ; lisez donc ces coupables écrits.

Que je me trouve heureux de les avoir surpris !

S O P H I E, *en prenant un billet.*

Moi, je les soutiens faux.

D U R V A L.

Je vois ce qu'elles craignent ;

Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

C O N S T A N C E.

Je vous conjure encore en cette occasion . . .

Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

A R G A N T, *surpris, en ouvrant les billets.*

Diable ! Allons doucement ; ceci change la thèse.

Ce billet-là . . .

D U R V A L.

Quoi donc ?

A R G A N T.

Eh ! mais, par parenthèse ;

Il est de votre main.

S O P H I E.

Le mien en est aussi.

D U R V A L.

De mon écriture ?

212 LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

ARGANT.

Oui.

DURVAL.

Que veut dire ceci ?

ARGANT.

Mais voyez.

DURVAL, en regardant, reconnoît son écriture.

Juste ciel !

ARGANT.

Parbleu, c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monsieur ?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT, en lui rendant le sien.

N'allons pas plus avant ; le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lisons, s'il vous plaît ; c'est lui qui l'a voulu.

(Elle lit.)

Que je suis offensé de toutes vos allarmes !

S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,

Ils ont fait, dans leur tems, leur effet sur mon cœur.

Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :

Une épouse n'est point une rivale à craindre.

Puis-je vous préférer un semblable vainqueur ?

Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,

Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.

Le style est obligeant.

A R G A N T.

Ne nous épargnez pas :

Nos fautes ont pour vous de furieux appas.

Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,

Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

S O P H I E.

Fort bien.

F L O R I N E *s'avance pour lire la sienne.*

Autre lecture . . . Enfin . . . Oh ! par ma foi ;

Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.

(Elle rend ou brûle le billet.)

Monsieur , en vérité , l'on ne peut mieux écrire ;

C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.

*(Damon reprend les billets.)*D U R V A L , *en revenant de son étonnement.*

Mais enfin le portrait . . .

S O P H I E.

Quoi ! vous récriminez ?

F L O R I N E ,

C'est une trahison que vous imaginez.

S O P H I E.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure ?

C'est être trop cruel.

F L O R I N E , *vivement.*

C'est un traître , un parjure ,

Qu'une autre traiteroit de la bonne façon.

S O P H I E.

(Elles enlèvent Constance.)

Venez : pour vous venger , laissez-lui son soupçon.

214 *LE PRÉJUGÉ À LA MODE,*

CONSTANCE, *entraînée malgré elle.*

Je ne puis... Permettez... Quoi ! ne pourrai-je apprendre....

SOPHIE.

Non. Ce n'est plus à vous, Madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, *en se retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour... Damon, vous m'entendez.

(*Elles sortent.*)

DAMON.

O ciel !

SCENE XIV.

ARGANT, DURVAL, DAMON.

ARGANT, *à Durval.*

Vous avez fait une rude entreprise ;
Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur ;
Rarement un époux en vient à son honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,
On ne sçauroit avoir des preuves assez claires ;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point :
Elles ne s'aiment pas ; mais accusez-en une,
L'émeute est générale, & la cause est commune.

Vous verrez aussi-tôt le peuple féminin
 S'élever à grands cris, & sonner le tocsin ;
 Protéger l'accusée, & s'enflammer pour elle ;
 Se prendre aveuglément de tendresse & de zèle ;
 Passer de la pitié jusques à la fureur ,
 Et traiter un époux de calomniateur . . .
 Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre ,
 J'ai toujours crû ma femme aussi sage qu'une autre .
 Je vous plains ; mais que faire ? Elle a barre sur vous :
 Il faut, en attendant, se taire & filer doux.

(Il sort.)

S C E N E X V.

D U R V A L , D A M O N.

D U R V A L.

TU me vois pénétré de douleur & de rage . . .
 Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage
 Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
 Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi ! . . .
 Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
 Sçache de sa rivale à quel point je l'outrage ? . . .
 Cependant je l'accuse, & je suis confondu.

D A M O N.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu ?

D U R V A L.

En suis-je moins certain ? L'injure est manifeste.

Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste

216 *LE PRÉJUGÉ À LA MODE,*

De la rendre odieuse autant que je la hais ;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

D. A M O N.

J'ignore les détails de cette perfidie ;
Mais je connois Constance , & je mettrois ma vie . . .

D U R V A L.

Tu la perdrais.... Constance.... O regret superflu !
J'ai creusé cet abîme où son cœur s'est perdu ;
Mon exemple a causé la chute qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable ?

D A M O N.

Ne le suivez donc plus , comme vous avez fait ,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage ,
Ton repos deviendrait peut-être mon ouvrage :
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

D U R V A L.

Je le paye assez cher , hélas ! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer , & m'irriter contre elle ,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle ;
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

D A M O N.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

D U R V A L.

Ils sont faux ; mais enfin je cède à ta prière :
Suis-moi , je t'en ferai la confiance entière.
Mais ce n'est point l'espoir d'être desabusé
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime :
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime ;
Puisque j'ai des rivaux , je dois compter sur toi ,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

DURVAL, DAMON, *en domino.**Il paroît dans le fond du Théâtre des girandoles allumées.*

D U R V A L.

V I E N S ; tandis que le bal , dans cette gallerie ;
Occupe tout le monde , acheve , je te prie.
Que veut dire ce Peintre ?

D A M O N.

A l'égard du portrait ,
C'est un vol ; & voici comme on te l'a soustrait ;
Damis a chez ce Peintre été par aventure ;
Il l'a vû travaillant à cette mignature ;
Alors notre Marquis a formé le dessein
De se l'approprier , & d'en faire un larcin.
Un de ses gens , qu'il a couvert de ta livrée ,
L'est allé demander : le Peintre l'a livrée ,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis.
C'est ce que j'en ai sçu , sans t'avoir compromis ;
Car je viens de trouver ce Peintre chez Constance ;
J'ignore à quel sujet , je n'ai point fait d'instance.

Tome I.

T

218 LE PRÉJUGÉ A LA MODE,

D U R V A L.

Quelle scélératesse !... Ah ! permets, cher ami...

D A M O N.

Attends ; je ne sçai pas les choses à demi.

Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres ;

D'abord ils ont voulu faire les petits-mâîtres ;

Mais je leur ai ferré de si près le bouton ,

Qu'il a fallu , morbleu , qu'ils changeassent de ton.

J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :

Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries.

Le renvoi de l'écrin leur a fait inventer

Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.

Après leur avoir fait la leçon assez forte ,

(En lui donant le portrait.)

J'ai repris le portrait , & je te le rapporte.

Je n'imagine pas qu'ils en osent parler ;

Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D U R V A L , *abbattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur imprudence !

Et d'un autre côté , quelle affreuse vengeance !

D A M O N.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

D U R V A L.

Hélas ! reproche-moi plutôt un autre excès.

Je me trouve au milieu de mon bonheur extrême ,

Un traître , un malheureux en horreur à lui-même ,

Indigne désormais de ma félicité ;

Et l'on m'accuse encor d'insensibilité ,

Lorsque je vais périr accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

D A M O N.

Je vois à tes regrets . . .

D U R V A L.

Dis à mon désespoir.

D A M O N.

Mais au fort de Constance il est tems de pourvoir.

D U R V A L, *attendri, & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent . . . Que faut-il que j'espère ?

Dis-moi . . . qu'est devenue une épouse si chère ? . . .

Ah ! je suis son bourreau plutôt que son époux.

Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups ?

Sa blessure est mortelle , & j'en mourrai moi même.

D A M O N.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.

Constance t'a sauvé la honte de l'éclat :

Elle en impose à tous , & cache son état ;

Son courage surpasse encor son infortune ;

Elle fait les honneurs d'une fête importune ,

Dont elle ne croit pas être l'objet secret.

Il est vrai qu'en passant , mais sans être indiscret ,

Je l'ai calmée un peu ; j'ai caché tout le reste.

Viens , un plus long délai lui deviendrait funeste.

Son courage est peut-être à son dernier effort.

D U R V A L.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort.

Sois mon unique appui , ma ressource auprès d'elle ;

Peins-lui mon désespoir. Ah ! quel que soit ton zèle ,

T ij

220 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*

Tu ne pourras jamais en peindre la moitié :
Ne me ménage plus , implore sa pitié.

D A M O N.

Tu sçauras mieux que moi persuader Constance :
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur ,
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur ?

D U R V A L.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage ?

D A M O N , *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

D U R V A L.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès ,
Qui vient de se porter au plus coupable excès ,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure ,
Opprobte sur opprobte , injure sur injure ,
Aille aussi-tôt braver l'objet de sa fureur ;
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur :
La honte me retient . . .

D A M O N.

Durval, elle t'abuse :

La honte est dans l'offense , & non pas dans l'excuse.

D U R V A L.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits ,
Où je jure à Constance un éternel mépris ?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance ,
Compter sur des sermens que j'ai détruits d'avance ?

D A M O N.

L'amour pardonne tout : mais je t'ouvre un moyen ;

Je dois avec Constance avoir un entretien ;
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe :
C'est elle qui m'a fait demander cette grace ;
Pendant le bal , j'espère en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement ;
Je dois rester masqué.

D U R V A L.

Si je prenois ta place ?

D A M O N.

Durval , tu me préviens.

D U R V A L.

En parlant à voix basse ,
Je pourrai la tromper ; j'éclaircirai mon sort ,
Je lirai dans son cœur.

D A M O N.

Je parlerai d'abord ,
Afin de lui donner une pleine assurance ;
Tu nous observeras alors avec prudence ,
Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

D U R V A L , après avoir rêvé.

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

D A M O N.

J'aurai tout préparé , tu n'auras qu'à l'entendre.

D U R V A L.

J'aurois trop à souffrir . . . En croyant te parler ,
Constance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence :
Ce seroit essuyer toute leur violence ;

222 *LE PRÉJUGÉ À LA MODE,*

Ce feroit m'exposer à ses premiers transports ;
Et j'ai ; pour en mourir , assez de mes remords.

D A M O N.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire ;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quel autre auroit ainsi ménagé son époux ?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

D U R V A L.

Trop de timidité me punit & la venge.

D A M O N.

C'est une cruauté

D U R V A L.

Ma foiblesse est étrange :
Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine , je crois ?
Je te laisse ; sers-moi pour la dernière fois.

(*Il sort.*)

S C E N E I I.

D A M O N , F L O R I N E , *éloignée.*

D A M O N.

Q ue l'amour-propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites ! . . .
S'il me défavouoit ? . . . Ah ! trop cruel ami ! . . .
N'importe , il faut encor faire un effort pour lui.

F L O R I N E.

Madame vous attend , lui tiendrez-vous parole ?

Elle est impatiente.

D A M O N.

Oui , Florine , j'y vole.

*S C E N E I I I.*F L O R I N E , *seule.***Q**uelle sera la fin de cet événement ?

Gare le Cloître , il fait un triste dénouement.

S'aller claquemurer , c'est ce qui m'inquiète ;

Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite :

Prendre congé du siècle à l'âge de vingt ans ;

Il nous quitte assez tôt , sans prévenir ce tems.

Passe , quand jusqu'au bout on a joué son rôle ;

Dit moins le souvenir du passé vous console ;

On l'emporte avec soi , cela sert de soutien :

Mais pour moi , Dieu merci , je suis réduite à rien ;

Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.

Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre ?

Me plaindre que le tems coule trop lentement ;

N'avoir que mon ennui pour tout amusement.

Le monde a ses chagrins : eh ! bien , on les essuie ;

On s'accoutume , on roule , & l'on pousse la vie ;

On va , l'on vient , on voit , on babille , on se plaint ,

On s'agite , on se flatte , on espère , & l'on craint ;

T iv

224 *LE PRÉJUGÉ A LA MODE,*
Il vient un bon moment , car il faut qu'il en vienne ,
On en fait son profit , afin qu'on s'en souviene.

S C E N E I V.

CONSTANCE , *en domino, démasquée,*
FLORINE.

CONSTANCE , *en regardant derriere elle.*

Damon suivoit mes pas . . . & je ne le vois plus ;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille ;
Notre entretien sera plus sûr & plus facile.

S C E N E V.

CONSTANCE , UN HOMME
DÉGUISÉ.

CONSTANCE *congédie Florine.*

Vous voici . . . Reprenons le fil de ce discours ,
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon , permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes allarmes ;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir :
C'est encor un motif qui m'a contrainte à fuir.
(Elle essuie ses yeux.)

Je rappellois un tems bien cher à ma mémoire :
 Quand Durval commença mon bonheur & ma gloire,
 Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
 Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison ?
 Notre hymen ~~se~~ conclut. Aurois-je dû m'attendre ,
 Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre ,
 Le feroit encor plus ? Je vis , de jour en jour ,
 Qu'on ne sçauroit donner de bornes à l'amour.
 Quel qu'eût fût le progrès de ma tendresse extrême ,
 Mon bonheur fut plus grand , puisqu'on m'aima de
 même.

Qu'est devenu ce tems ? Vous ne croirez jamais
 D'où vint le changement d'un sort si pleins d'attraits.
 Un revers imprévu détruisit ma fortune ;
 Ma tendresse bientôt lui devint importune ;
 L'excès de mon amour lui parut indiscret :
 Je le vis ; il fallut le rendre plus secret.
 Le refroidissement , bien plus terrible encore ,
 Vint éteindre l'amour d'un époux que j'adore ,
 Et bientôt loin de moi l'entraîna tour à tour.
 Je crus perdre la vie en perdant son amour.
 J'eusse été trop heureuse ! En ce malheur extrême ,
 Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime ;
 Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels ,
 Ces égards si flatteurs , ces soins continuels ,
 Cet ascendant si cher , & cette complaisance ,
 Cet intérêt si tendre , & cette confiance ,
 Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses loix.
 Cependant je vécus pour mourir mille fois.

226 LE PRÉJUGÉ A LA MÔDE ,

Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
 Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.
 C'est la première fois , dans l'état où je suis ,
 Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis ;
 Je m'épanche avec vous , je ne dois rien vous taire ,
 Puisque je vous demande un conseil salutaire.

Je ne prétends point faire un détail superflu ,
 Ni rappeler ici ce que vous avez vû.
 Vous êtes le témoin de ce dernier orage . . .
 Vous vous attendrissez . . . Est-ce un heureux présage ?
 Enfin , est-il bien vrai que Durval ait rendu
 Justice à son épouse ? Ai-je bien entendu ?
 C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre ?
 Vous-même n'avez-vous rien de plus à m'apprendre ?
 Mais comment puis-je avoir révolté mon époux ?
 Un cœur indifférent peut-il être jaloux ? . . .
 Je m'y perds . . . Cependant je lis dans sa pensée.
 Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée ?
 Je souffre , plus que lui , du juste repentir
 Que sans doute à présent il en doit ressentir.
 Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
 Que sa confusion ne l'aliène encore ;
 Que sa honte offensante & cruelle pour moi ,
 Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
 Ah ! peut-être j'étois dans cette conjoncture ;
 Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture.
 Je le desirer trop pour ne pas l'espérer . . .
 Vous ne me dites mot ? . . . Que dois-je en augurer ?

Maïs si je n'ai point pris une fausse espérance ,
Si son heureux retour avoit quelque apparence ,
Qui peut le retarder ? . . . Si mes jours lui sont chers ,
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyoit les transports que mon cœur vous déploie...
Ah ! qu'il ne craigne rien , que l'excès de ma joie...
Que dis-je ! S'il le faut , j'irai le prévenir :
C'est sur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à présent être trop circonspecte ;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité ? . . .
Mais n'importe , malgré cette fatalité ,
Autant que mon amour , mon devoir m'y convie ;
Il faut que j'aie perdu ou reprendre la vie . . .
Ah ! daignez par pitié . . . Vous soupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras ? . . .
J'entends ce que veut dire un si cruel silence ;
Vous n'osez . . .

LE MASQUE , à part.

Ah ! c'est trop me faire violence !

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit ?... Parlez... Quel funeste regret ?...

(Elle voit un portrait entre ses mains.)

Mais... Qu'ai-je vû ? Comment ?... D'où vous vient
mon portrait ?

Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE , en lui présentant une lettre. ,
Il faut . . .

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous ? . . .

228 LE PRÉJUGÉ À LA MODE,

LE MASQUE.

Voyez

CONSTANCE.

C'est une lettre.

Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir.
C'est le coup de la mort que je vais recevoir...

(Elle ouvre le billet.)

De la main de Durval ces lignes sont tracées.

Mais que vois-je ? Des pleurs les ont presque effacées.

(Elle lit.)

C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;

L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs.

Chère épouse, il n'est rien que votre époux ne fasse,

Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.

Vous avez rallumé ses premières ardeurs ;

Trop heureux s'il expire en obtenant sa grace ! ...

Ah ! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux ?

Conduisez-moi, courons...

DURVAL, démasqué, à ses pieds.

Il est à vos genoux...

C'est où je dois mourir... Laissez-moi dans les larmes,

Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur :

Je reprends avec lui ma vie & mon bonheur.

DURVAL.

Quoi ! vous me pardonnez l'outrage & le parjure ?

CONSTANCE.

Oui ; laissez-moi goûter une joie aussi pure.

D U R V A L.

Vengez-vous.

C O N S T A N C E.

Eh ! de qui ? C'est un songe passé ;
Ton retour me suffit.

D U R V A L.

Il n'a rien effacé.

C O N S T A N C E.

Si tu veux me prouver combien je te suis chère,
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

D U R V A L.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.

(On entend du monde ; Constance paroît inquiète.)

Devant tout l'Univers je vais me déclarer...

SCENE VI. ET DERNIERE.

C O N S T A N C E , D U R V A L , S O P H I E ,
A R G A N T , D A M O N , F L O R I N E.

A R G A N T,

Comment, diable ! La scène a bien changé de face :
Ah ! ah ! mon gendre en conte à sa femme ... Il l'em-
braße ! ...

Mais, est-ce tout de bon ?

F L O R I N E.

Certes, l'effort est grand ;

S O P H I E , *ironiquement* , à Damon.

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend,

230 LE PRÉJUGÉ A LA MODE.

D U R V A L , *avec véhémence.*

Oui , je ne prétends plus que personne l'ignore ;
C'est ma femme , en un mot , c'est elle que j'adore.
Que l'on m'approuve ou non , mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit :
On pourra m'imiter. Non , il n'est pas possible
Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

A R G A N T .

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela ;
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidens-là.
Lorsqu'une femme plaît , quoiqu'elle soit la nôtre ,
Je crois qu'on peut l'aimer , même encor mieux qu'une
autre.

D A M O N , *à Sophie.*

Oserois-je à mon tour , sans indiscretion ,
Vous faire souvenir d'une convention ?

S O P H I E . *(à Constance.)*

Damon , je m'en souviens. Ah ! ma chère Constance ,
(Elle l'embrasse.)

Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance...

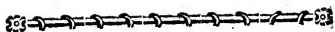
A R G A N T , *en lui prenant la main & la mettant
dans celle de Damon.*

Oui , conseillez un cœur déjà déterminé . . .
Le conseil en est pris , quand l'Amour l'a donné.

F I N.

L'ÉCOLE
DES AMIS,
COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES.



A C T E U R S.

H O R T E N C E.

C L O R I N E, Suivante d'Hortence.

M O N R O S E.

D O R N A N E.

A R A M O N T.

A R I S T E.

U N G A R D E.

L A Q U A I S.

*La Scène est à Paris, dans la maison
de Monrose.*

L'ÉCOLE



L'ÉCOLE
DES AMIS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLORINE, MONROSE, *qui s'apprête
à sortir.*

CLORINE.

*** VOUS voulez sortir ?

*** Q ***

MONROSE.

*** Laisse-moi, je te prie.

Je ne puis différer ma première sortie,

Ni demeurer ici davantage en suspens :

Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

Tome I.

V

CLORINE.

Oui : mais , Monsieur , à peine est-elle refermée.

MONROSE.

Eh ! depuis que je suis revenu de l'armée ,
Blessé dans ce combat , où mon oncle a péri ,
Deux mois se sont passés : je dois être guéri.

CLORINE.

Quelle raison ?

MONROSE.

Après la perte que j'ai faite ,
Je veux savoir comment la fortune me traite.
D'ailleurs , un intérêt plus pressant & plus fort
Que celui qui me touche , exige cet effort.
Mon oncle étoit chargé des biens de ta Maîtresse ,
Et je lui dois un compte... il le faut... le temps presse...
D'autant plus qu'elle va retourner au Couvent.

CLORINE , avec plus de circonspection.

Monsieur , vous vous vêtrez , sans doute , auparavant ?

MONROSE.

Qui , moi , Clorine ? Hélas ! je ne l'ai que trop vue.

CLORINE.

Ah ! cette répugnance est assez imprévue.

Vous craignez de revoir l'objet de votre ardeur ?

MONROSE.

La révolution ?...

CLORINE.

A changé votre cœur.

MONROSE.

Plût au Ciel !... Quand j'étois un peu plus digne d'elle ,
Je l'ai vue insensible à l'ardeur la plus belle.

Que seroit-ce à présent que je puis n'être rien ?

C L O R I N E.

Est-on si prévoyant lorsque l'on aime bien ?

Monsieur , est-ce donc là cette ame si charmée ?

Est-ce vous qui , depuis le départ pour l'armée ,

Avez écrit vingt fois pour avoir son portrait ,

Qu'on vous eût envoyé , s'il avoit été fait ?

Hortence eût obéi.

M O N R O S E.

Cesse de m'entreprendre.

Si j'avois son portrait , il faudroit le lui rendre ;

Il faudroit la revoir encore , & me plonger ...

C L O R I N E.

Du moins la bienfiance

M O N R O S E.

Il n'y faut plus songer.

S C E N E I I.

C L O R I N E , *seule.*

Fort bien ! Il va se perdre , en fuyant ma Maîtresse.

Je veux les rapprocher tous deux avec adresse.

(*Elle rêve.*)

Eh ! le portrait d'Hortence est propre à cet effet.

Il faut lui procurer en secret ce bienfait ;

Et lui faire trouver , par quelque stratagème ,

Cette heureuse ressource en dépit de lui-même.

V ij

236 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Je veux que ce portrait serve à vous réunir.

Oui, Monsieur, je sçaurai vous forcer à venir

Le remettre vous-même entre les mains d'Hortence.

Alors ils se verront. L'amour d'intelligence,

Les menera plus loin qu'ils ne veulent tous deux.

Au reste, puisse-t-il avoir un sort heureux !

Espérons que la Cour lui sera moins contraire.

Il va lui-même agir. C'est le point nécessaire ;

Car . . . ses amis ont beau le servir de leur mieux :

L'un d'eux n'est qu'un bon-homme, ardent, officieux,

Qui tracasfe, & qui veut toujours être de fête :

L'autre n'a que du faste & du vent dans la tête.

SCENE III.

ARAMONT, GLORINE.

ARAMONT, *derrière le Théâtre, à voix haute.*

Eh bien ! où sont-ils donc fourrés ? Hola, quelqu'un ?

CLORINE.

Bon ! voici justement notre vieil importun !

Qu'il va bien signaler son zele impitoyable !

ARAMONT.

Quand le maître est dehors, les valets sont au diable.

C'est Clorine ! Eh ! parbleu, je la trouve à propos.

J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots.

Hortence s'en va donc ?

C L O R I N E.

Oui , Monsieur , sans remise ,
Elle rentre au Couvent où le défunt l'a prise.
Il l'avoit fait venir pour la former un peu ,
Avant que de lui faire épouser son neveu.
Elle y seroit déjà retournée au plus vite ,
Si l'éternelle tante attachée à sa suite ,
N'avoit été malade. Elle se porte mieux . . .

A R A M O N T .

Tant pis.

C L O R I N E.

Et nous faisons aujourd'hui nos adieux,

A R A M O N T .

Cette vieille radote ; & ta maîtresse rêve.

C L O R I N E.

En quoi ?

A R A M O N T .

C'est aujourd'hui que le scellé se leve.
Hortence a tous ses biens.

C L O R I N E.

Quelqu'un en prendra soin.
A quoi serviroit-elle ? On n'en a pas besoin.

A R A M O N T .

Elle est riche , & très-riche.

C L O R I N E.

Oui , Monsieur , je l'espère.

A R A M O N T .

Ah ! je vous en réponds. D'autant plus que son père
N'avoit point d'Intendant. C'étoit un vieux Marin
Qui , pour être par-tout maître de son destin ,

238 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Ne posséda jamais , pour toutes Seigneuries ,
Qu'un riche porte-feuille , & force pierreries.

C L O R I N E.

Chacun , suivant son goût , prend ses arrangemens.

A R A M O N T.

Ainsi donc ta Maîtresse , outre ses diamans ,
Est un des grands partis qui soient peut-être en France ;
A moins que le défunt , contre toute apparence ,
N'ait altéré des biens confiés à ses soins ;
Mais c'est ce que l'on doit appréhender le moins.
Or cela supposé , comme aussi que Clorine
Soit une fille aimable , intelligente , & fine . . .

C L O R I N E.

(Elle se retourne , comme si on l'appelloit.)

Ah ! point du tout , Monsieur . . . Oui , j'entends : excusez ;
On vient de m'appeller.

A R A M O N T , la retenant.

Non ; vous vous abusez.

Et quand cela seroit , qu'importe ? On peut attendre.
En faveur de Monrose , il faudroit nous entendre.
Tu vois comme au moment de faire son bonheur ,
Son oncle , un peu trop tôt , est mort au lit d'honneur :
Tu sçais , pour son neveu , quelle étoit sa tendresse ;
Et qu'en la mariant à ta belle Maîtresse ,
Il lui cédoit sa Charge & son Gouvernement.
Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément ;
Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.
Thésauriser n'est pas le fait des gens de guerre ;

Et l'on doit peu compter sur leurs successions.
 Le défunt ne rouloit que sur des pensions,
 De forts appointemens, qu'il mangeoit à mesure.
 Ainsi de ce côté la fortune est peu sûre.
 A l'égard de la Cour, je doute, & je ne sçais
 Si l'on achevera des projets commencés :
 Et franchement, j'ai peur qu'en cet état funeste
 Ta Maîtresse ne soit le seul bien qui nous reste.
 Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

C L O R I N E.

A quoi serviroit-il de nous associer ?
 Hortence va passer sous une autre puissance ;
 On exigera d'elle une autre obéissance.

A R A M O N T, *ironiquement.*

On exigera d'elle une infidélité :
 Vous n'y voyez aucune impossibilité.
 Si, Monrose a son cœur...

C L O R I N E.

Mais il suit ma Maîtresse !

A R A M O N T.

Elle n'en est pas moins l'objet de sa tendresse ;
 Mais il compte si peu sur un heureux destin,
 Ou du moins l'avenir est si fort incertain,
 Qu'il n'ose plus tenter d'achever sa conquête.
 Il est intimidé : voilà ce qui l'arrête.
 Tant de discrétion lui serbit trop de tort.
 Il faut les rapprocher, & les mettre d'accord.

C L O R I N E.

J'entends.

A R A M O N T.

Il faudroit donc autoriser mon zèle.
Il n'est qu'un mot qui serve. Hortence l'aime-t-elle ?

C L O R I N E.

Vous me le demandez , à moi ?

A R A M O N T.

Sans contredit.

C L O R I N E.

Mais vous n'y pensez pas. Eh ! qui me l'auroit dit ?

A R A M O N T.

Elle-même , parbleu ! Du moins je le suppose.
Servante & confidente est bien la même chose.

C L O R I N E.

Non pas auprès d'Hortence.

A R A M O N T.

Ah ! ah ! Mais , en tout cas !

On peut bien deviner.

C L O R I N E.

Je ne m'en mêle pas.

A R A M O N T.

On surprend un secret qu'on ne veut pas nous dire ;
On le lit dans les yeux , dans . . .

C L O R I N E.

Je n'y sçais pas lire.

A R A M O N T. , *avec dépit.*

Les filles d'à-présent ne sçavent jamais rien
De tout ce que l'on sçait qu'elles sçavent très-bien !

C L O R I N E , *riant.*

On ne sçauroit penser plus à notre avantage.
Monsieur , vous souvient-il d'un certain mariage
Que vous avez fait faire ?

A R A M O N T.

A R A M O N T.

Oui, j'aime à m'en mêler.

C L O R I N E.

C'est le dernier sur-tout que je veux rappeler.

Oh! la suite en est belle, & le chef-d'œuvre est rare!

Ces gens sont en procès, afin qu'on les sépare;

Et vous sollicitez leur séparation!

A R A M O N T.

Je ne dispose pas de l'inclination.

C L O R I N E.

Bon! Et ces deux rivaux, Monsieur, que vous en
semble?

Vous les aviez si bien raccommodés ensemble:

D'où vient sont-ils partis aussi-tôt de la main

Pour s'aller battre?

A R A M O N T.

Ils ont pris querelle en chemin.

C L O R I N E.

Vous souvient-il encore? . . .

A R A M O N T, *vivement*.

Ah! treve de mémoire.

Il n'est pas question de faire mon histoire.

C'est-à-dire qu'Hortence aura jusqu'à ce jour

Fait perdre à notre ami son tems & son amour!

C L O R I N E.

Eh! ne voulez-vous pas que je l'en dédommage?

A R A M O N T.

Eh! ventrebleu, pourquoi se laisser rendre hommage,

Lorsque l'on ne veut pas se laisser enflammer?

C L O R I N E.

Hortence obéissoit en se laissant aimer,

A R A M O N T,

La complaisance est grande.

C L O R I N E.

Assez.

A R A M O N T.

Se peut-il faire !..

Eh ! mais, combien de tems faut-il donc pour lui plaire,

Si depuis une année & plus qu'elle est ici,

L'amour de son Amant n'a pas mieux réussi ?

Hortence s'amusoit du plaisir d'être aimée.

L'hymen se devoit faire au retour de l'armée,

C L O R I N E,

Il est vrai.

A R A M O N T.

Cette époque est bonne à remarquer.

A quoi pensoit Hortence ? Elle alloit s'embarquer ;

Et toutefois l'Amour n'étoit pas du voyage.

C L O R I N E.

C'est bien assez qu'il vienne après le mariage.

L'amour qui le prévient n'est pas le plus certain.

Il vaut mieux ne donner son cœur qu'après sa main.

Quand on est sa maîtresse, alors c'est autre chose.

Hortence étoit soumise à l'oncle de Monrose ;

Il lui servoit de pere ; il en avoit les droits,

Que le sien, en mourant, lui remit autrefois.

Ils avoient toujours eu cette alliance en vûe,

Hortence eût obéi ; mais l'affaire est rompue,

Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant ?

A R A M O N T.

Allez , morbleu , partez ; retournez au Couvent.

Ainsi Monrose est libre ; & s'il est raisonnable ,

On pourra lui trouver un parti convenable.

Quelqu'autre aura des yeux , du bien , de la beauté ,

Oui , l'on pourra tourner de tel autre côté ,

Que . . .

C L O R I N E.

Qui menacez-vous ? Je suis votre servante.

S C E N E I V.

A R A M O N T , *seul.*

Du moins , cette menace a fâché la Suivante.

Qu'elle aille à sa Maîtresse apprendre ce discours.

Tant mieux : La jalousie est d'un puissant secours ;

Et jamais la fierté ne doit être épargnée.

Une femme piquée est à moitié gagnée.

S C E N E V.

A R A M O N T , D O R N A N E.

D O R N A N E.

Serviteur au Baron. J'aime à te rencontrer.

Qu'as-tu fait de Monrose ?

A R A M O N T.

Il va bientôt rentrer.

D O R N A N E.

Tu ne le quittes plus ! Je te trouve adorable.

Ah ! si l'événement lui devient favorable,

Que d'amis fugitifs se verraient confondus !

A R A M O N T.

Ils ne sont qu'égarés ; ils ne sont pas perdus.

Cette espèce d'amis n'est pas la moins commune.

Hâbles à prévoir de loin une infortune,

~~Ils ne paroissent plus dans les tems orageux.~~

Le calme revient-il ? On peut compter sur eux.

Il ramene avec lui leur troupe mercenaire.

Dans le monde , en un mot , c'est l'usage ordinaire ;

Qui fut , & qui sera toujours comme aujourd'hui ;

On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

D O R N A N E.

Monrose n'aura point ce reproche à me faire ;

Et que la Cour lui soit favorable ou contraire,

Il n'en sera ni plus , ni moins cher à mes yeux.

A R A M O N T.

Sans doute. Le malheur est-il contagieux ?

D O R N A N E.

On cesse d'être ainsi , si-tôt que l'on varie.

D'abord que l'amitié balance , elle est trahie.

La moindre alternative y porte un coup mortel ;

Et ce n'est plus qu'un nom qui n'a rien de réel.

A R A M O N T.

Sçais-tu que tu dis vrai ?

DORNANE, avec fatuité.

Voilà comme je pense.

Mais ce n'est point assez ; j'agis en conséquence.
Depuis qu'il est malade, on n'imagine pas
Ce que j'ai vu de gens, combien j'ai fait de pas.
J'ai mis en action toutes nos connoissances.
N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances ?

ARAMONT, à part.

Car il faut bien les voir, quand on en a besoin.
Quelle fatuité !

DORNANE.

J'aurois été plus loin,
Si je l'avois trouvé possible & nécessaire ;
Mais Dieu sçait de quel air j'ai mené cette affaire !

ARAMONT.

De quel air, s'il vous plaît ?

DORNANE.

Je crois qu'il est permis
De parler un peu haut, quand c'est pour ses amis.

ARAMONT, à part.

Tout est perdu.

DORNANE.

J'agis avec cette assurance
Qui subjugue, ou détruit toute autre concurrence.
Quoi qu'il en soit, j'ai mis l'épouvante & l'effroi
Parmi les prétendans ; ils sont en désarroi.
Je leur ai fait un tour qui nous sert à merveille...
J'ai publié par-tout... en secret... à l'oreille...

246 L'ÉCOLE DES AMIS,

Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour:
Et c'est, grace à mes soins, la nouvelle du jour.
Par-là j'ai dérouté la brigue & la cabale.

A R A M O N T.

Je crains que cela n'ait une suite fatale.

D O R N A N E.

Tu t'y connois !

A R A M O N T.

Pour moi, je me borne à des soins
Qui soient à ma portée ; & je risque un peu moins.
Sans moi, des créanciers bloqueroient cette porte :
J'ai du moins, pour un tems, écarté leur cohorte.

D O R N A N E.

Comment donc ?

A R A M O N T.

En disant par-tout, avec éclat,
Que la succession est en très-bon état.
Ainsi j'ai suspendu leurs cris & leurs poursuites.

D O R N A N E.

C'est une minutie.

A R A M O N T.

On en verra les suites.
Mais au surplus, Marquis, n'es-tu pas étonné
Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné
Par l'homme sur lequel il comptoit davantage,
Ariste ?

D O R N A N E.

L'amitié n'est point un héritage.



SCÈNE VI.

ARISTE, *sans être vu* ; DORNANE,
ARAMONT.

ARAMONT.

Quoi ! l'ami le plus cher que le défunt ait eu ;
Laisse ainsi son neveu , tandis qu'il auroit pu
Agir , & lui prêter son heureuse assistance !
Son appui nous seroit d'une grande importance ;
Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,
Un courtisan masqué par la misanthropie ;
Recouvert du manteau de la philosophie ;
Un politique sombre , équivoque & caché,
Qui se donne à la Cour pour être détaché
Des postes , des emplois , des grandeurs & des graces ;
Mais qui secrettement vise aux premières places ,
Et dont l'ambition , quand il en sera tems ,
Se manifestera peut-être à nos dépens.

ARAMONT.

Cet Ariste pourtant.... il avoit paru prendre
Au destin de Monrose un intérêt si tendre !
Je l'ai cru son ami.

DORNANE.

Lui ? Sur quel fondement ?

X iv

248 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Quand on est tel, crois-moi, l'on s'annonce autrement.

En effet, l'amitié donne un air moins austère.

Un véritable ami n'a d'autre caractère

Que celui qui nous plaît. Il se règle sur nous ;

Il adopte nos mœurs ; il se fait à nos goûts ;

Il se métamorphose au gré de nos caprices ;

Il prend nos passions, nos vertus & nos vices :

C'est un caméléon qui reçoit tout à tour....

A R I S T E, s'avancant.

Ce portrait-là, Monsieur, est celui de l'amour.

D O R N A N E, à part.

C'est Ariste ! Ah ! morbleu !

A R I S T E.

Mon abord vous étonne !

D O R N A N E.

Ah ! Monsieur, qui pouvoit vous croire là ?

A R I S T E.

Personne.

Si j'ai bien entendu votre entretien...

D O R N A N E, à part.

Tant pis.

A R I S T E.

Les amis de Monrose étoient sur le tapis.

Vous paroissez avoir épuisé la matière ;

Et Monrose vous doit sa confiance entière.

Oui, par provision, vous nous excluez tous.

Il ne doit plus compter sur d'autres que sur vous.

Vous suffirez à tout ; du moins je le souhaite.

L'amitié qui se vante est souvent indiscrette.

Cependant trouvez bon qu'au rang de ses amis,
Quelqu'autre puisse encore avec vous être mis.
L'amitié n'admet point de basses jalousies :
C'est à l'amour qu'il faut laisser ces frénésies.

S C E N E V I I.

MONROSE, *transporté de joie* ; ARISTE,
ARAMONT, DORNANE.

MONROSE, à *Aramont & Dornane*.

Mes amis, prenez part à la joie où je suis.
Mon bonheur est prochain, si j'en crois tous les bruits.
On dit qu'en ma faveur la Cour est réunie.

(*Appercevant Ariste.*)

Ah ! Monsieur, c'est me faire une grace infinie.
Ces Messieurs sont témoins si, depuis mon retour,
Ma santé m'a permis de vous faire ma cour.

A R I S T E.

Votre santé va bien ? Je vous en félicite.

D O R N A N E.

Et moi, de la nouvelle...

A R A M O N T, à *part*.

En cas de réussite.

M O N R O S E.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

D O R N A N E.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,

256 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Quand on a le secret de se la faire rendre.

Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre.

La Fortune & l'Amour se ressembtent tous deux :

C'est la même façon de traiter avec eux.

MONROSE.

Je commence à le croire.

DORNANE.

Osois-tu te promettre

Un aussi bon effet?...

MONROSE.

- De quoi?

DORNANE.

De cette lettre

Qu'il a fallu te faire écrire & t'arracher ;

Car avec toi, mon cher, à moins de se fâcher...

MONROSE.

Je trouvois que le style en étoit un peu ferme.

DORNANE.

Eh ! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque terme !

MONROSE.

Ou du moins adoucir....

DORNANE.

Va, va, le style est bien.

La souplesse est pour nous un indigne moyen,

Presque toujours nuisible, & jamais légitime.

Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.

On ne cherche que trop à nous humilier.

Nous devons exiger, & non pas supplier.

(à *Ariste.*)

N'est-il pas vrai, Monsieur ?

ARISTE.

Chacun a ses usages.

MONROSE.

J'ai vu tous nos amis.

ARISTE, *à part.*

Qui ne sont pas plus sages.

MONROSE.

Je ne pouvois suffire à leurs embrassemens.

ARISTE.

Quoi ! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

MONROSE.

Oui, je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

ARISTE.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre ?

DORNANE.

Les empêcher ? Je dis que c'est un coup d'Etat :

On n'y sçauroit donner trop de force & d'éclat.

Sur la foi de ce bruit heureux & profitable,

Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.

Tout le monde applaudit. Je vous laisse à penser

Si la Cour, qui le voit, pourra se dispenser

D'un acte d'équité que l'on trouve à sa place.

Il ne dépend plus d'elle ; il faut qu'elle le fasse,

Et qu'enfin elle cede à la nécessité. . . .

ARISTE.

Vous en parlez, Monsieur, avec capacité.

DORNANE.

En seriez-vous surpris ?

ARISTE.

Vous êtes politique.

DORNANE.

Et bien meilleur ami. C'est de quoi je me pique.

ARISTE, à part.

Contre cet étourdi je ne sçaurois tenir.

(à Monroe.)

Dans un instant, Monsieur, pourrois-je revenir?

MONROSE.

Commandez.

ARISTE.

J'aurois eu quelque chose à vous dire.

Je veux prendre mon temps.

DORNANE.

Enfin, il se retire.

SCENE VIII.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

MONROSE, toujours joyeux.

Je puis donc m'applaudir avec vous sans témoins,
Et vous féliciter du succès de vos soins.

(Il les embrasse.)

Permettez ce transport à ma reconnoissance;
D'autres effets seront peut-être en ma puissance.
Ma chute étoit horrible; il faut en convenir.
Si je vous faisois voir quel cruel avenir
Étoit devant mes yeux!...

D O R N A N E.

Eloignons cette idée ;

Puisqu'aussi-bien l'affaire est presque décidée.
D'ailleurs , ton désespoir m'étoit injurieux.
Suis-je donc un ami si frivole à tes yeux ?
Que le sort te trahisse , ou soit qu'il te seconde ;
Mets-toi bien dans l'esprit que je n'ai rien au monde
Qui ne te soit acquis. Je crois que là-dessus
Tu veux bien m'épargner des sermens superflus.
Bien souvent ce ne sont que des mots d'habitude ,
Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

M O N R O S E.

Va , j'en suis convaincu ; ce n'est pas d'aujourd'hui :
Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariste
Jette dans mon esprit un trouble qui m'attriste ?

D O R N A N E.

C'est un homme fâché , qui voit avec dépit
Que nous n'avons point eu recours à son crédit.
Eh ! combien n'est-il pas de ces gens tyranniques ,
De ces jaloux amis qui veulent être uniques ;
Assez durs pour trouver mauvais qu'un malheureux
Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux ?
Heureux qui peut ainsi mortifier leur gloire ,
Et venger l'amitié ! . . . Mais , si tu veux m'en croire ,
Le tems est chet ; il faut , & même dès ce jour ,
Aller , tête levée , & paroître à la Cour.

M O N R O S E.

Oui , c'est bien mon dessein , dès que je serai quitte
Du rendez-vous d'Ariste.

Expédie au plus vite.

Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.

Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

SCENE IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

Moi, je vais faire un tour chez tous nos gens
d'affaires,

Pour rassembler ici ceux qui sont nécessaires.

SCENE X.

MONROSE, *seul.*

Hortence, est-il possible!... Ah! qu'il me seroit
doux

D'avoir à vous offrir un rang digne de vous!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONROSE, ARISTE.

MONROSE, *à part.*

QUEL entretien fâcheux ! . . . Il finira , peut-être ,
ARISTE.

Je puis donc vous parler ?

MONROSE.

Vous en êtes le maître.

Usez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez ?

MONROSE.

Ma famille a toujours éprouvé vos bontés.

ARISTE.

Une étroite amitié m'unissoit avec elle.

Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidele ,

Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous

Si je dissimulois davantage avec vous.

Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

A R I S T E.

Vous entrez dans le monde ; & vous allez paroître
 Sur ce fameux théâtre , où j'ignore comment
 J'ai pû me soutenir jusques à ce moment.

Vous n'êtes pas encore instruit de ses mystères.

Jusqu'ici vos emplois , vos devoirs militaires ,

- Vous en ont écarté. La Cour est en tout tems

Une terre inconnue à tous ses habitans.

Après un long séjour , après un long usage ,

On s'y retrouve encore à son apprentissage ;

On y marche toujours sur des pièges nouveaux ;

On y vit , entouré d'un peuple de rivaux ,

• Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine !

On n'y peut s'élever que sur quelque ruine ;

On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.

Tel , au gré de ses vœux , s'y maintient aujourd'hui ,

Qui demain ne pourra faire tête à l'orage :

Et l'on finit souvent par y faire naufrage.

Mais d'après ce portrait , qu'on ne peut qu'ébaucher ,

N'avez-vous en secret rien à vous reprocher ?

M O N R O S E.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire :

Et du moins le succès me prouve le contraire.

A R I S T E.

Le succès ! Puissiez-vous n'être point dans l'erreur !

Je voudrois avoir pris une fausse terreur ;

Mais je tremble pour vous.

M O N R O S E.

Je vous suis redevable.

ARISTE.

ARISTE.

Votre sécurité me semble inconcevable.

MONROSE.

J'apprends de toutes parts le bonheur que j'attends.
N'ai-je pas à la Cour des droits assez constans ?
Et d'ailleurs, un refus est-il en sa puissance ?
Je dois tout espérer de sa reconnoissance.

ARISTE.

Dites de ses bontés.

MONROSE.

Je réclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup ; mais on ne vous doit rien.

MONROSE.

Du moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait naître.

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.
Vos ayeux ont chacun obtenu , dans leur tems ,
Le prix que méritoient leurs services constans.
Ce sont leurs actions , plutôt que leurs ancêtres ,
Qui les ont fait combler des faveurs de leurs maîtres ,
Et monter aux honneurs que vous sollicitez.
Les bienfaits sont à ceux qui les ont mérités.
Les grâces ne sont point des biens héréditaires ;
Nous n'en sommes jamais que les dépositaires :
Mais par la même voye on peut les obtenir.
Vos pères ont laissé leur nom à soutenir ,
Leur vertu , leur exemple , & leur carrière à suivre.
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre ,

258 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Et dont vous vous devez mettre en possession.
Tout le reste n'est point de leur succession.

MONROSE.

Ma poursuite, Monsieur, n'est donc pas raisonnable?

ARISTE.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.
Lorsque j'ose avancer qu'il ne vous est rien dû,
Je ne dis pas, Monsieur, qu'il vous soit défendu
D'employer les moyens qui sont à votre usage,
Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage.
Vous y devez songer; & je dois vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas en quoi j'ai pû me dégrader.
Ce seroit trop payer la plus haute fortune.
Non, non, Monsieur, perdez cette crainte importune.
Je ne sçais point jouer un rôle humiliant;
Et l'on peut demander, sans être suppliant.
J'ai fait solliciter avec cette décence,
Et cette liberté digne de ma naissance.
J'en aurois épargné la peine à mes amis;
Mais enfin ma santé ne me l'a pas permis.
S'ils ont agi pour moi, c'est sans me compromettre.
J'ai même écrit en Cour....

ARISTE, *remettant une lettre à Monrose.*

La voici; cette lettre.

Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis
Qu'il ait sçu le danger où vous vous étiez mis.
Quoi! vous osez, Monsieur, dans l'état où vous êtes,
Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des dettes!

L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous.
 Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.
 C'est-là directement s'attaquer à son maître,
 C'est l'offenser lui-même, & c'est se méconnoître,
 Quand on manque aux égards que l'on doit à son
 choix.

M O N R O S E.

Vous m'effrayez, Monsieur !

A R I S T È.

Je fais ce que je dois.

Je ne sçais point flatter, quand le mal est extrême.
 Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous-même.
 Eh ! laissez-vous aller à votre naturel,
 Au caractère heureux qui vous est personnel.
 Vous êtes né prudent, humain, doux & flexible ;
 Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.
 Il faut gagner les cœurs ; la Fortune les suit.
 Lorsque vous le pouvez, quelle erreur vous séduit ?
 On ne peut s'observer avec trop de scrupule.
 Un langage superbe est toujours ridicule :
 Plus on est élevé, plus il est méfiant.
 C'est ainsi que le peuple, au fond de son néant,
 Toujours séditieux, quelque bien qu'on lui fasse,
 Parle indiscrettement de ceux qui sont en place.
 Vous en seriez traité de même, à votre tour,
 Si vous étiez chargé de le régir un jour.

M O N R O S E.

Vous m'en dites assez ; épargnez-moi le reste.
 Vous venez de détruire un charme trop funeste.

A R I S T E.

Que la décision n'est-elle en mon pouvoir !
 Mais c'est un dénouement que l'on ne peut prévoir.
 Peut-être est-il prochain ; & votre destinée
 Peut , d'un moment à l'autre , être déterminée.
 Attendez votre sort , & ne recevez plus
 Ces complimens suspects autant que superflus.
 Peut-être des amis un peu trop pleins de zèle ,
 Ou des rivaux , ont fait courir cette nouvelle.
 Un bruit trop favorable est souvent dangereux.
 Voyez des gens qui soient un peu mieux instruits qu'eux.
 Et du reste daignez agréer mes services.

M O N R O S É.

C'est à moi d'implorer toujours vos bons offices.
 Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui
 A vous être attaché comme à mon seul appui.

A R I S T E.

Vous n'avez pas besoin de faire aucune instance.
 Allez ; & moi , je vais prendre congé d'Hortence.

S C E N E I I.

A R I S T E , *seul.*

Cherchons en même-tems à servir son amour.
 Sachons si sa Maîtresse a pour lui du retour.
 En cas qu'il soit aimé , je pourrois par la suite . . .
 Mais la voici qui vient recevoir ma visite.

S C E N E I I I.

A R I S T E , H O R T E N C E .

A R I S T E .

Ah ! Madame , excusez . . . en ce même momens
J'allois vous prévenir dans votre appartement.

H O R T E N C E .

Monsieur , j'ai sçu l'honneur que vous vouliez me faire.

A R I S T E .

C'en est donc fait , Madame ! un départ nécessaire
Eloigne de la Cour son plus bel ornement ?
Il est bien douloureux de vous perdre , au moment
Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes.
Que vous allez coûter de soupirs & de larmes !

H O R T E N C E .

Je sçais apprécier des discours si flatteurs.

A R I S T E .

Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs.
Madame , il en est un , sans vous parler du reste ,
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.
Il sembloit être fait pour vous appartenir.
Pourrez-vous conserver un tendre souvenir ?
Vous garantirez-vous des effets de l'absence ?

H O R T E N C E .

Elle n'en aura point sur ma reconnoissance.

262 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

A R I S T E.

Que deviendront ces nœuds que l'Amour avoit faits ?
Votre cœur, votre main, sont les plus grands bienfaits
Que puissent procurer l'Amour & la Fortune.
L'espoir va ranimer une foule impotente.
On cherchera sans doute à forcer votre choix :
Vous ressouvriendrez-vous qu'un autre avoit des droits ?

H O R T E N C E.

Celui dont vous parlez mérite mon estime.

A R I S T E.

Un sentiment plus doux est-il moins légitime ?

H O R T E N C E.

Monsieur, vous m'étonnez !

A R I S T E.

Par des nœuds pleins d'appas
Vous alliez être unis.

H O R T E N C E.

Nous ne le sommes pas.

A R I S T È.

Quoi donc ? Que voulez-vous par-là me faire entendre ?

H O R T E N C E.

Que pour m'abandonner au penchant le plus tendre ,
Il faudroit que l'hymen m'en eût fait un devoir.

A R I S T È.

Quand l'Amour vous auroit soumise à son pouvoir ,
Sur la foi d'un hymen prochain & convenable . . .

H O R T E N C E.

A vos yeux, comme aux miens, j'eusse été condamnable.

Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.
Vous pouvez être amans avant que d'être époux ,
Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrême :
Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même !
Quand nous prenons trop tôt un légitime amour ,
Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour ,
Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime ,
Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime ;
Et qu'il seroit alors en droit de nous taxer
D'avoir un cœur , hélas ! trop facile à blesser.

A R I S T È.

Vous ne m'honorez point de votre confiance ,
Madame , je le vois : j'ai quelque expérience.
Pourquoi me craignez-vous ? Ne dissimulez plus.

H O R T E N C E.

Ah ! de grâce , cessez d'insister là-dessus.

A R I S T È.

Un intérêt plus tendre , & plus fort qu'on ne pense ,
M'oblige à redoubler une si vive instance.
J'espère par la suite obtenir mon pardon.
A quelque chose enfin l'on peut vous être bon ;
Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre ,
De mon foible crédit je puis assez prétendre

H O R T E N C E.

Un homme tel que vous

A R I S T È.

Ah ! vous y comptez peu ,
Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu.

164 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Donnez-moi les moyens d'agir en assurance ;
Dites-moi votre goût , ou votre répugnance ;
Par pitié pour vous-même , ordonnez ; & comptez .

HORTENCE.

Je ressens vivement de si grandes bontés :
Mais je ne dois penser , ni vous dire autre chose.
Pour changer d'entretien , que dit-on de Monrose ?

ARISTE.

Que l'espoir d'être à vous faisoit tout son bonheur.

HORTENCE.

Parlons de sa fortune , & non pas de son cœur.

ARISTE.

Il est vrai que depuis qu'il est sous votre empire ,
Son cœur vous est assez connu pour n'en rien dire.

HORTENCE.

Dites-moi seulement ce qu'il va devenir.

ARISTE.

Je vous l'ai demandé , sans pouvoir l'obtenir.

HORTENCE.

Est-ce là m'éclaircir ? Lui rendra t-on justice ?

ARISTE.

Il l'attendoit de vous , Madame.

HORTENCE.

Ah ! quel supplice !

Vous me persécutez.

ARISTE.

J'en ai bien du regret.

HORTENCE , *plus vivement.*

Eh ! bien , Monsieur , gardez aussi votre secret.

ARISTE

A R I S T E , à part.

Ah ! je ne m'étois pas trompé dans mon attente.

(à Hortence.)

Il faut vous deviner ; & vous serez contente.

Je ne vous presse plus. Puisse un retour heureux

Satisfaire au plutôt mes desirs & vos vœux !

S C E N E I V.

H O R T E N C E , C L O R I N E.

H O R T E N C E.

Ses desirs, & mes vœux !

(Elle rêve.)

C L O R I N E , au fond du Théâtre.

Le portrait est en vûe.

Monrose va rentrer ; attendons-en l'issue.

H O R T E N C E , à Clorine.

Je ne puis revenir de mon émotion.

Je viens de soutenir la persécution ,

L'attaque la plus vive , & la plus continue . . .

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Que suis-je devenue ?

Couçois-tu les efforts , peut-être superflus ,

Que j'ai faits ?

C L O R I N E.

Contre qui ? Je ne sçais rien de plus.

H O R T E N C E.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop sensible ,

Ariste

Tome I.

Z

C L O R I N E.

Eh ! bien , Ariste ?

H O R T E N C E.

Il a fait son possible . . .

C L O R I N E.

C'est-à-dire , qu'enfin cet homme a deviné ?

H O R T E N C E.

J'en serois accablée.

C L O R I N E.

Il s'est imaginé

Ce que depuis long-tems j'imagine moi-même.

H O R T E N C E.

Conçois-tu ses desseins ? D'où vient ce soin extrême ?

Dis.

C L O R I N E.

C'est pour contenter certains vouloirs malins ,
Où naturellement les hommes sont enclins :
Ils ont tous la fureur de sçavoir nos foiblesses.

H O R T E N C E.

Je me flatte d'avoir étudié ses finesses.

C L O R I N E.

Et que sçait-on ? Peut-être il vous trouve à son goût.

H O R T E N C E.

Lui ?

C L O R I N E.

Mon Dieu ! Pourquoi non ? Il faut s'attendre à tout ,
Quand on a , comme vous , tant d'attraits en partage.

H O R T E N C E.

Wa , tu n'y songes pas : c'est un homme trop sage.

C L O R I N E.

Ne sont-ce que des fous, qui peuvent nous aimer ?
Mais à propos d'Amant, vous m'allez bien blâmer...

H O R T E N C E.

De quoi donc ?

C L O R I N E.

Que je cherche au fond de ma mémoire.
C'est à l'occasion... tenez... voilà l'histoire.
Il faut vous l'avouer ; c'est pour votre portrait...
Que diantre ! il ne peut pas se perdre tout-à-fait.

H O R T E N C E.

Tu l'auras égaré. C'est une bagatelle.

C L O R I N E.

Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle,
Je ne sçais... J'entrevois du mystère en ceci.

H O R T E N C E.

Comment ?

C L O R I N E, *montrant l'appartement de Monrose.*

Je gagerois qu'il n'est pas loin d'ici.

H O R T E N C E.

Ni moi, ni mon portrait, n'intéressent personne.
On le rapportera.

C L O R I N E.

Celui que je soupçonne....

Si Monrose l'avoit... Eh ! bien, vous m'entendez ?

H O R T E N C E.

Que veux-tu qu'il en fasse ?

C L O R I N E.

Ah ! vous me demandez

Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime !

H O R T E N C E.

Qui ? lui ! m'aimer encore ! Ah ! quelle erreur extrême !

Hélas ! son infortune , ou quelqu'autre sujet ,

M'ont ôté son amour : je n'en suis plus l'objet.

Tu vois , depuis un tems , comme il fuit ma présence,

Lui-même il a déjà commencé notre absence.

Nous sommes en exil dans la même maison,

C L O R I N E.

Si vous ne l'aimez pas , il peut avoir raison,

H O R T E N C E.

Si je ne l'aime pas Etois-je la maîtresse ?

Ne m'a-t-on pas livrée à toute ma foiblesse ,

Aux charmes d'un espoir que le sort a trahi ?

Apprends-moi donc comment j'aurois désobéi.

Qu'on s'en prenne au devoir : c'est lui qui m'a séduit.

C L O R I N E.

Madame , j'en reviens au soupçon qui m'agite,

Monrose , si j'en crois ce que j'ai dans l'esprit ,

Aura votre portrait , comme je vous l'ai dit.

La restitution peut en être incertaine.

Madame, il vous convient de vous en mettre en peine.

Enfin , à tout hazard , & sans plus marchander ,

Je vous conseillerois de le lui demander.

H O R T E N C E.

Qui ? moi ! lorsqu'il me fuit , je chercherois sa vue !

C L O R I N E.

Vous avez , tous les deux , besoin d'une entrevue,

H O R T E N C E.

Ce seroit trop risquer mon malheureux secret.
Mon amour vient de prendre un essor indiscret ;
C'est le dernier.

C L O R I N E.

Mais si, d'un air soumis & tendre ,
Il vous le rapportoit , sans vouloir vous le rendre ,
Pourriez-vous le forcer ?

H O R T E N C E.

Puis-je faire autrement ?
Clorine , il faudroit bien

C L O R I N E.

Qu'il vienne seulement.

S C È N E V.

A R A M O N T , H O R T E N C E , C L O R I N E.

A R A M O N T.

Ah ! Madame , c'est vous ! J'en suis comblé de joie.
C'est à propos qu'ici la fortune m'envoie ,
Pour vous marquer mon zèle & ma discrétion.

H O R T E N C E.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

A R A M O N T.

Je viens de ramasser ce portrait ici proche ;
Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche :
Quelqu'autre , moins fidele , auroit pû s'en saisir.

Z iij

CLORINE, *à part.*

Ah ! bien , quel enragé !

ARAMONT.

Je me fais un plaisir . . .

HORTENCE.

Clorine étoit en peine . . .

CLORINE.

Et la voilà finie.

(*à part.*)

Fussiez-vous dans le fond de votre Baronnie !

HORTENCE, *en lui faisant la révérence.*

Monsieur , je suis sensible à votre procédé.

(*à Clorine.*)

Reprenez ce portrait.

SCÈNE VI.

ARAMONT, CLORINE.

CLORINE, *à part.*

Cet homme est possédé.

ARAMONT, *à part, & le portrait à la main.*

Oui ! mon petit service est pris en déplaisance !

CLORINE.

En vous remerciant de votre diligence.

ARAMONT.

Falloit-il le garder , afin qu'on le chetchar ,

Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

CLORINE.

J'aurois pû le trouver tout aussi-bien qu'un autre.

ARAMONT.

En cela, mon bonheur a prévenu le vôtre.

CLORINE.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

ARAMONT.

Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pû.

CLORINE.

Donnez, Monsieur, donnez, puisqu'il faut le reprendre;
Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.

SCENE VII.

ARAMONT, *seul.*

Je ferois bien surpris, si je n'étois qu'un sot.
Oui vraiment, à la fin, j'entends à demi-mot.
Il s'ensuit qu'il falloit avant toute autre chose,
Remettre ce portrait dans les mains de Monrose:
Et je conclus de-là qu'Hortence a le cœur pris.
Travaillons là-dessus; il n'importe à quel prix.



SCENE VIII.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

Parbleu, tu nous as fait une belle bévue !

ARAMONT.

Laquelle ?

DORNANE.

A ton avis ?

ARAMONT, *à part.*

L'auroit-il déjà sçue ?

DORNANE.

Tu prônes l'héritage

ARAMONT.

Oui : c'est un tour d'amî.

DORNANE.

Et que le défunt laissé un argent infini.

ARAMONT.

Sans doute : je l'ai dit en faveur de Monrose.

Peut-on se maintenir, à moins qu'on n'en impose ?

Par-là, ses créanciers, prêts à fondre sur lui,

Se sont tranquillisés.

DORNANE.

Tu vas voir aujourd'hui

Que ta finesse aura des suites bien contraires.

Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.

Ils savent qu'on les joue : ils vont saisir par-tout.
J'ignore si Monrose en pourra voir le bout ;
Pourvu que son honneur n'en soit pas la victime.

A R A M O N T.

Quelle chimere !

D O R N A N E.

Point : ma crainte est légitime.

Pour être serviable , il faut être prudent.
On est bien dangereux , quand on est trop ardent.
J'aimerois cent fois mieux une amitié stérile ,
Que celle qui me nuit , en voulant m'être utile.

A R A M O N T.

J'ignorois que mon zele eût si mal réussi ;
Mais de plus d'un endroit il me revient aussi
Que le vôtre n'a pas tout le succès possible :
A Monrose ; au contraire , on dit qu'il est nuisible.

D O R N A N E.

On dit , fut de tout tems la gazette des sots.

A R A M O N T.

C'est le Public.

D O R N A N E.

Ah ! ah ! quels sont donc ces propos ?

A R A M O N T.

Que Monrose se perd , & que c'est par la faute
De ceux qui lui font prendre une allure trop haute.
La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu
La croyance où l'on est qu'il a tout obtenu.

D O R N A N E.

La Cour trouve mauvais ! . . .

A R A M O N T.

Voilà ce qui se passe.

On conseille un ami , sans se mettre à sa place.
 Ce qui fait qu'on le perd , c'est qu'ordinairement
 La vanité , l'humeur , & le tempérament
 Suggestent la plupart des avis qu'on lui donne.
 Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

D O R N A N E.

Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.
 Monrose , qui survient , va nous mettre d'accord.

S C E N E I X.

A R A M O N T , D O R N A N E , M O N R O S E.

D O R N A N E.

Le Baron me contoit de plaisantes nouvelles.

A R A M O N T.

Le Marquis m'en disoit qui sont assez cruelles.

M O N R O S E , avec un air sombre & chagrin.

Je faisois un beau songe ; il faut se réveiller.

De quels biens à la fois je me vois dépouiller !

La mort m'enleve un oncle illustre , & secourable ;

Je perds l'espoir prochain d'un hymen favorable ;

Par un inévitable & triste enchaînement ,

Je manque tout , la Charge & le Gouvernement.

Il ne restera rien de tant de récompenses ,

De ses travaux , des miens , de toutes mes dépenses.

Mon bien ne suffira qu'à peine à m'acquitter.
Que vais-je devenir ? Il faudra tout quitter.

DORNANE.

Entendons-nous un peu. Quelle est cette aventure,
Ou plutôt cette énigme ?

MONROSE.

Elle n'est point obscure :

Tout est perdu.

DORNANE.

Quel conte ?

MONROSE.

Oui ; c'est la vérité.

On vient de me tirer de ma sécurité.

DORNANE.

Comment ! La Cour auroit ! . . .

MONROSE.

Il lui plaît de répandre

Ses graces sur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.
Elle accorde au plus digne . . .

DORNANE.

Eh ! dis au plus heureux.

Le nomme-t-on ?

MONROSE.

Non : mais le fait n'est plus douteux.
C'est un autre que moi.

DORNANE.

N'es-tu point trop crédule ?

MONROSE.

Mon malheur est certain.

DORNANE.

Mais il est ridicule . . .

M O N R O S E.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop instruits.
Un autre est désigné. Ce n'est point un faux bruit.
Ma plus grande infortune, en cette conjoncture,
Vient d'avoir devancé ma fortune future.
Comptant sur l'avenir, que j'ai trop espéré,
J'en avois pris l'éclat : je me suis obéré.

D O R N A N E.

Parbleu, qui ne l'est pas, sur-tout parmi nous autres !
Messieurs tes créanciers feront comme les nôtres ;
Ils prendront patience. Ils sont faits pour cela.
Ne va pas, en payant, nous gêner ces gens-là.

A R A M O N T.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

D O R N A N E.

Ils t'auront rançonné : ce sont tous des Corsaires.

M O N R O S E.

Quand tout cela seroit, j'en ai subi la loi.
L'on ne me verra point réclamer contre moi.

D O R N A N E.

Ah ! si tu veux payer, il faut te laisser faire.
Mais cela ne conduit à rien ; tout au contraire.
Ou tu veux t'acquitter par un nouvel emprunt,
Ou tu comptes beaucoup sur les biens du défunt ?

M O N R O S E.

Poînt du tout, je vous jure : & j'ai tout lieu de croire
Que mon oncle, après lui, ne laisse que sa gloire.
Il ne fut jamais riche ; & tout ce que l'on dit
Ne sera qu'un faux bruit, qu'on répand à crédit.

Je crois que je pourrai conserver ce Domaine,
Que vous me connoissez, au fond de la Touraine;
C'est-là que pour jamais je m'enfvelirai.

DORNANE.

J'empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous suivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme,
Il faut s'exécuter.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme,

MONROSE.

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer? Comment?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire?

DORNANE.

Que deviendras-tu?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire?

Faut-il, pour soutenir toujours le même état,

A mille malheureux emprunter mon éclat?

278 L'ÉCOLE DES AMIS,

A l'abri d'une fausse & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre substance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris?
J'aime mieux n'être plus que de vivre à ce prix.

D O R N A N E.

C'est une extrémité fâcheuse, abominable.
Que diable ! au bout du compte, elle n'est pas tenable.
Je voudrois bien t'aider, mais je ne sçais par où.
Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un sou.
Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en
donne.

J'ai promis une fête à certaine personne,
Que j'avois ménagée expressément pour toi.
De plus, je te dirai . . . tu le sçais, comme moi ;
Il semble qu'on avoit un présage infailible,
Qu'aux besoins d'un ami je serois trop sensible ;
On m'a lié les mains : sans quoi. . . Mais après tout,
Ne précipitons rien. Il faut voir jusqu'au bout.
La révolution me paroît un peu prompte.
Je le sçaurois. Je vais m'en faire rendre compte.
C'est encore un faux bruit que l'on aura semé,
Ne conclus rien, ayant que j'en sois informé.

(Il va pour s'écarter.)

M O N R O S E, à Aramont.

Tu paroïs pénétré de mon malheur extrême.

A R A M O N T.

Je ne le soutiens pas, aussi-bien que vous-même.

M O N R O S E.

Il faut s'en consoler.

A R A M O N T.

Que nous veut le Marquis ?

D O R N A N E , *revenant mystérieusement.*

Je reviens. Quand j'y pense... Il faut tout mettre au pis.

Nous vivons dans un siècle où rien n'est impossible ,

Où , bien loin de servir , le mérite est nuisible.

Il pourroit arriver que , sans sçavoir pourquoi ,

La Fortune auroit pris un travers avec toi.

Tu perdrois à beau jeu. Mais en cas de disgrâce ,

J'entre dans tes raisons ; je me mets à ta place.

Je sens que le dépit justement irrité ,

Ton honneur , en un mot , & la nécessité ,

Malgré tous tes amis , pourroient bien te réduire

A prendre le parti dont tu viens de m'instruire :

En ce cas , je propose un accommodement ,

Qui nous arrangeroit tous deux également.

M O N R O S E.

Parle.

D O R N A N E.

Ton Régiment est à ma bienfaisance.

Pourrois-je , de ta part , avoir la préférence ?

M O N R O S E.

De tout mon cœur.

A R A M O N T.

Qui : mais vous n'avez point d'argent.

D O R N A N E.

Parbleu , j'en trouverai.

A R A M O N T.

Cet homme est obligéant.

DORNANE.

Pour un si bon usage, on n'est point sans ressources;
Mes amis m'aideront. . .

ARAMONT.

Oui-dà.

DORNANE.

Si dans leurs bourses

Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du surplus.

ARAMONT.

Un billet ! je suis votre valet;

MONROSE,

On peut s'ajuster.

ARAMONT,

Mal.

MONROSE,

Je r'en laisse l'arbitre.

DORNANE.

Je te suis obligé.

ARAMONT.

Ce seroit à bon titre.

DORNANE.

Puisque nous convenons, mon cher, en attendant,
Garde-moi le secret, de crainte d'accident.



SCENE

SCÈNE X.

ARAMONT, MONROSE.

A R A M O N T.

LA proposition me paroît surprenante ;
Et , pour trancher le mot , elle est impertinente.
Quoi ! de votre dépouille il veut s'accommoder ,
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider !

M O N R O S E.

Je ne vois pas d'où vient votre surprise extrême ;
Dornane ne peut rien pour moi , ni pour lui-même ;
Mais quand il s'agira de faire son chemin ,
Sa famille pour lors y donnera la main.

A R A M O N T.

Ce marché ridicule aura donc lieu ?

M O N R O S E.

Sans doute ;

Puisqu'il faut que je vende. Heureux, dans ma déroute,
De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis !
C'est le dernier plaisir qui me sera permis.

A R A M O N T.

On pourroit s'en passer.

M O N R O S E.

Souffre que je te quitte.

Je voudrois voir Ariste ; & j'y cours au plus vite.

*S C E N E X I.**ARAMONT, seul.*

Nous n'avons plus qu'Hortence en cette extrémité.
Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;
Portons au cœur d'Hortence une atteinte fatale :
Faisons-lui redouter une heureuse rivale :
Et puisqu'il faut , contre elle , employer ce détour ,
Armons la Jalousie en faveur de l'Amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, UN VALET.

ARISTE, *au Valet.*

J'ATTENDRAI son retour. Sur-tout, qu'on l'avertisse,
Si-tôt qu'il rentrera.

SCÈNE II.

ARISTE, *seul.*

Faut-il que je ne puisse
Lui dire mon secret ? Monrose est étonné
De ne pas voir quel est le péril imminent,
Où son humeur facile expose sa fortune.
La remontrance ici deviendrait importune ;
Et loin de s'éclaircir par mes avis secrets,
Il iroit les traduire à ces gens indiscrets,
A qui sa confiance est un peu trop livrée.
O jeunesse, toujours d'elle-même enivrée !
Monrose est dans ce tems difficile à passer.
Il faut y suppléer, & ne nous point laisser.

A a ij

Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.
 Quoiqu'il puisse arriver, j'ai mis ordre à ses dettes ;
 Il ne se perdra point.

S C E N E III.

A R I S T E, M O N R O S E.

A R I S T E.

Nous nous cherchons tous deux.

M O N R O S E.

Où, je sors de chez vous.

A R I S T E.

Quel est ce bruit fâcheux ?

Ce qu'on dit, est-il vrai ? Vous quittez le service ?

M O N R O S E.

Je ferai, malgré moi, ce cruel sacrifice.

A R I S T E.

On vous prendroit au mot.

M O N R O S E.

Je vends mon Régiment,

Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement ?

A R I S T E.

Peut-être : rien ne presse encore ; il faut attendre...

M O N R O S E.

Attendre ! Quoi, Monsieur ? Qu'ai-je encore à pré-
 tendre ?

C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

A R I S T E.

Sçavez-vous si cet autre accepte ?

M O N R O S E.

Ah ! je le crois.

A R I S T E.

Ou vous le supposez. Est-ce une conséquence ?

On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.

Empêchez cependant qu'on n'aille débiter

A la Cour , & par-tout , que vous voulez quitter.

Un bruit si ridicule a l'air d'une menace ,

Ou du moins d'un dépit qui n'est pas à sa place.

M O N R O S E.

Ce sont mes ennemis . . .

A R I S T E.

Non ; ce ne sont point eux.

Il est bien d'autres gens qui sont plus dangereux.

Ne croyez pas , Monsieur , que je taxe personne

Dans ces réflexions que je vous abandonne ,

Quand j'y pense , entre nous , je vois présentement

Que l'amitié se donne & se prend aisément ;

Elle est , comme l'amour , hasardeuse & légère.

Une conformité , frivole & passagère ,

D'âge , d'état , d'humeur , & sur-tout de plaisir ,

Sans nul autre examen , suffit pour nous saisir.

Nous nous associons , comme on fait en voyage ,

Sans sçavoir avec qui le hazard nous engage ;

Et l'on devient ami comme on devient amant.

Pour faire une maîtresse , il ne faut qu'un moment ;

286 L'ÉCOLE DES AMIS,

Mais l'amitié, du moins comme je l'envisage,
De part & d'autre exige un long apprentissage;
Et vous devez sçavoir, à vos propres dépens,
Qu'un ami véritable est l'ouvrage du tems.

MONROSE.

On peut me reprocher quelques momens d'ivresse,
Trop de facilité, des erreurs de jeunesse.
Ma confiance a pû s'égarer quelquefois :
Dans la prospérité peut-on faire un bon choix ?
Et comment démêler l'amitié véritable
D'avec la flatterie alors inévitable ?
La Fortune nous met un bandeau sur les yeux.
Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux,
Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance,
Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance ?
Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité.
L'ascendant, l'habitude, & la nécessité,
M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires ;
Ils se sont partagé le poids de mes affaires ;
Ils s'en sont emparés. S'ils ne sont pas heureux,
Que voulez-vous ? Du moins, je ne crains, avec eux,
Aucune ingratitude, aucune fourberie.

A R I S T È.

Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie ? ...
Pardonnez ; je m'échappe ici mal-à-propos.
C'est, je crois, vous en dire assez en peu de mots.
Du reste, est-il permis de vous parler d'Hortense ?

MONROSE.

Hélas !

A R I S T E.

Qu'est-ce ? On soupçonne un peu votre constance.
Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement ?
Parlez ; auriez-vous pris quelque autre engagement ?

M O N R O S E.

Quand la fortune change , & devient si cruelle ,
Le cœur d'un malheureux devoit changer comme elle.
Ma constance est du moins un secret ignoré.
Je dévore mes feux , & j'en suis dévoré.

A R I S T E.

Qui peut vous imposer ce pénible silence ?

M O N R O S E.

La probité l'exige , & l'intérêt d'Hortence :
Tous deux font qu'à ses yeux j'ai cessé de m'offrir.
J'ai craint de l'offenser , j'ai craint de l'attendrir.
Son repos m'est trop cher , pour oser le détruire ;
Et je l'estime trop , pour vouloir la séduire.
La distance à présent est trop grande entre nous ;
Il faut que son amant puisse être son époux.
Ainsi je dois cesser une vaine poursuite.
Je n'ai plus que les pleurs , le silence , & la fuite.

A R I S T E.

C'est assez. On me mande ; & je vais à la Cour :
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.



SCENE IV.

MONROSE, *seul.*

Il n'est plus tems; ses soins ne me serviront gueres.

SCENE V.

MONROSE, CLORINE.

CLORINE.

On vous attend. Ce sont, je crois, des gens d'affaires;
Ils en ont bien la mine.

MONROSE.

Alloas, je vais les voir.

CLORINE.

Le départ de Madame est fixé pour ce soir.

MONROSE.

Je sçais que je lui dois rendre un compte fidele.
Dis-lui que je m'occupe à travailler pour elle.

SCENE VI.

CLORINE, *seule.*

S'il vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux.
Mais la voici qui vient d'achever ses adieux.

SCENE

SCÈNE VII.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE, *avec un billet à la main.*

Je suis au désespoir ; la méprise est cruelle :
Comment la réparer ?

CLORINE.

Madame , quelle est-elle ?

HORTENCE.

Mes gens se sont trompés.

CLORINE.

Peut-on sçavoir en quoi ?

HORTENCE.

J'ai lû , sans y penser , ce qui n'est pas pour moi.

CLORINE.

Ah ! n'est-ce que cela ? Quitte à brûler la lettre ,
Et ne pas s'en vanter.

HORTENCE.

Il faut la lui remettre ,

Absolument.

CLORINE.

Madame , à qui donc , s'il vous plaît ?

HORTENCE.

A Monrose. Et peut-être ai-je lû mon arrêt.
On finit ses malheurs , s'il veut être sensible :
Ce billet l'en assure.

CLORINE.

Ah ! seroit-il possible ?

Tome I.

B b

HORTENCE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé ;
S'il n'est pas inconstant , du moins il est aimé.

CLORINE.

Oui , c'est un grand attrait.

HORTENCE.

Hélas ! qu'elle est heureuse

De pouvoir , à son gré , se montrer généreuse !

Et d'employer ainsi

CLORINE.

Je ne sçais ; mais enfin ,

Cela sent la Beauté qui touche à son déclin.

HORTENCE.

Va trouver Aramont . . . lui-même. Il faut lui dire

Que je veux lui parler , avant qu'il se retire.

CLORINE.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ? Ah ! si vous l'employez ,

Vous l'allez bien charmer. Mais si vous m'en croyez . . .

Vous le voulez charger de rendre cette lettre ?

HORTENCE.

Sans doute.

CLORINE.

En quelles mains allez-vous la remettre ?

HORTENCE.

La supprimerait-il ?

CLORINE.

Ah ! n'en ayez pas peur.

D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon cœur.

Ils la liront ensemble ; & puis , gare la glose !

Il fera ses efforts pour pervertir Monrose.

H O R T E N C E.

Il n'importe.

C L O R I N E.

Madame, il vous sacrifiera.

H O R T E N C E.

Plus il est son ami, mieux il me servira.

C L O R I N E.

Monrose est son idole; il l'aime; il l'a vû naître;

Son zele est sa folie; il n'en est pas le maître.

H O R T E N C E.

Sçais-tu bien que je suis lasse de t'écouter ?

*S C E N E V I I I.*H O R T E N C E , *seule.*

J'ai donc une rivale ! Il n'en faut point douter.

La preuve que je tiens à de quoi me suffire.

Je ne suis pas la seule à qui l'Amour inspire,

En faveur de Monrose, un projet généreux !

Une autre s'intéresse à son sort malheureux ! . . .

Si nous nous rencontrons dans la même pensée,

J'ai le secret plaisir de l'avoir devancée

Mais on ne revient point... Ah ! que les Valets font...

(Elle paroît inquiète.)

*SCÈNE IX.**HORTENCE, UN VALET.**LE VALET.**J'*ai laissé le paquet chez Monsieur Aramont.*HORTENCE, avec inquiétude.**Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre.**LE VALET.**Oui. Son Valet de chambre aura soin de lui rendre.*

*SCÈNE X.**HORTENCE, seule.*

*Q*u'ai-je fait ? Quand je veux l'empêcher de périr,
N'est-ce point un ingrat que je vais secourir ?
Eh ! dois-je me livrer à cette inquiétude,
Et le sacrifier à cette incertitude ?
N'est-ce que l'intérêt qui doit nous émouvoir ?
Pour être généreuse, a-t-on besoin d'espoir ?
Employons les moyens qui sont en ma puissance,
Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoissance.
Il est perdu pour moi. Sauvons-le seulement ;
Que ce soit comme ami, si ce n'est comme amant.

S C E N E X I.

H O R T È N C É , C L O R I N E.

C L O R I N E , *éplorée.***O**n attend Aramont.

H O R T È N C É.

A-t-on quelques nouvelles ?

C L O R I N E.

Oui ; Madame , beaucoup ; & même assez cruelles.

H O R T È N C É.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs ?

C L O R I N E.

Armez-vous de courage ; il est d'autres malheurs...
Ils vous font personnels.

H O R T È N C É.

Serois-je condamnée

A passer sous le joug d'un cruel hyménée ?

Ma fortune , sans doute , aura tenté quelqu'un ,

Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun !

C L O R I N E.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

H O R T È N C É.

S'il est vrai , tu peux rompre un si cruel silence.

Tu pleures ? Les détours deviennent superflus ;

Parle.

C L O R I N E.

Vous étiez riche, & vous ne l'êtes plus.
Cet oncle de Monrose....

H O R T E N C E.

Explique ce mystère.

C L O R I N E.

Cet homme qu'on croyoit un sûr dépositaire,
Que votre père avoit chargé de votre bien...

H O R T E N C E.

L'auroit-il dissipé?

C L O R I N E.

L'on ne retrouve rien ;
Rien du tout, en un mot.

H O R T E N C E.

Mais en es-tu bien sûre?

C L O R I N E.

Hélas ! que trop, Madame ; & je vous en assure.
A l'instant même on vient de lever le scellé.
J'ai tout sçu d'un témoin qui me l'a révélé ;
Et ce témoin, Madame, est un des Commissaires.

H O R T E N C E.

Que dit Monrose ?

C L O R I N E.

Il est avec ses gens d'affaires.
D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs :
Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.
On diroit que lui-même il s'en croit responsable.
Dans son accablement il est méconnoissable.

Toute sa fermeté se change en désespoir.
Sans détourner les yeux , il n'a pas pû me voir ;
Il m'a caché des pleurs , que sans doute il dévore :
J'en ai versé moi-même ; . . . & j'en répands encore.

H O R T E N C E.

Ah ! c'est trop m'attendrir & me désespérer.

C L O R I N E.

En l'apprenant , j'ai cru que j'allois expirer.

H O R T E N C E , *à part.*

Quel bonheur ! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

C L O R I N E.

Qu'allez-vous devenir ?

H O R T E N C E.

Ce sera mon affaire.

C L O R I N E.

J'envisage pour vous quelques soulagemens ,
Qui pourront

H O R T E N C E.

Qui sont-ils ?

C L O R I N E.

Ce sont vos diamans.

Vous en avez ; ils sont d'un prix considérable.
Du moins , vous vous ferez un sort moins déplorable.

H O R T E N C E.

Le Baron , par hazard , sçauroit-il mon état ?

C L O R I N E.

La nouvelle n'a fait encore aucun éclat.

Il n'en peut rien sçavoir.

B b iv

HORTENCE, *à part.*

Si cela pouvoit être !

C L O R I N E.

Il n'étoit point ici quand . . . Je le vois paroître.

H O R T E N C E.

Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.

S C E N E X I I.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT, *à part.*

Voyons donc si ma lettre aura bien réussi.

H O R T E N C E, *à part.*

Voici l'instant fatal ; tout mon cœur en frissonne.

(*à Aramont*)

Monfieur, en arrivant, n'avez-vous vû personne ?

A R A M O N T.

En entrant, on m'a dit que je devois vous voir,

Et je viens m'acquitter de ce petit devoir.

H O R T E N C E.

Puis-je compter sur vous ?

A R A M O N T.

Tout me fera facile.

H O R T E N C E.

Je le fouhaite.

A R A M O N T.

En quoi puis-je vous être utile ?

HORTENCE.

Avant de m'exposer , il faudroit m'assurer

ARAMONT.

Choisissez le serment : je suis prêt à jurer.

HORTENCE.

Le service'est unique ; & je vais vous surprendre.

ARAMONT.

Voilà précisément comme j'aime à les rendre.

HORTENCE.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.

Il faut bien du courage , & beaucoup de secret.

ARAMONT.

Je ferai l'impossible. En serez-vous contente ?

HORTENCE.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente ?

ARAMONT.

Je m'en fais un plaisir , un devoir , une loi.

Je vous engage tout , mon honneur & ma foi.

Que je sois réputé le plus grand des parjures

HORTENCE.

Je vais donc vous donner les preuves les plus sûres

De l'état que je fais de votre probité ;

Mon cœur va s'épancher avec sécurité.

Menrose vous est cher ?

ARAMONT.

Beaucoup plus que moi-même.

HORTENCE.

Je vous crois trop sensible à son malheur extrême ;

Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié.

A R A M O N T.

Sûrement.

H O R T E N C E.

Unissons.... l'amour & l'amitié.

Cachez-moi la surprise où ce discours vous jette.

Votre ami va périr. Je sçais ce qu'il projette.

Puisque le sort s'obstine à le persécuter,

Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.

S'il vend son Régiment, sa perte est infaillible :

Il met à sa fortune un obstacle invincible.

A R A M O N T.

Il est vrai ; son dessein est de quitter la Cour :

Son malheur l'y contraint ; ce sera sans retour.

Que ne puis-je empêcher ce cruel sacrifice ?

Ma fortune, mes biens seroient à son service ;

Je sçaurois employer des moyens détournés :

Mais malheureusement mes pouvoirs sont bornés.

H O R T E N C E.

Oserois-je vous prendre à vos propres paroles ?

A R A M O N T.

Je ne fais point ici des avances frivoles ;

Et je voudrois pouvoir me vendre ou m'engager.

Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;

C'est à quoi me réduit la fortune cruelle.

Pour la première fois je murmure contre elle.

Les malheurs d'un ami me font sentir les miens.

H O R T E N C E.

Si quelqu'un par hazard vous offroit des moyens.... ;

A R A M O N T.

Je les saisisrois tous : mais , hélas ! qui sera-ce ?

H O R T E N C E.

Moi-même.

A R A M O N T.

Vous , Madame ?... Ah ! ah ! ceci me passe.

H O R T E N C E.

Ne pourrois-je être aussi généreuse que vous ?

Avez-vous des vertus qui ne soient pas pour nous ?

A R A M O N T.

Je sçais qu'il n'en est point qui ne vous soit commune.

Mais avec tout cela , Madame , il en est une

Que l'on n'a pas laissée à votre liberté :

C'est malheureusement la générosité.

Quoique vous jouissiez d'un bien considérable ,

Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

H O R T E N C E.

Enfin , si par hasard je le pouvois ?... Eh ! bien ?...

A R A M O N T.

Un si , rend tout possible , & ne conduit à rien.

H O R T E N C E.

Peut-être.

A R A M O N T.

Eh ! non. Les loix , votre sexe , votre âge ,

Vous mettent hors d'état

H O R T E N C E.

Je sçais notre esclavage.

Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer

J'ai quelque superflu , dont je puis disposer.

ARAMONT.

Comment ?

HORTENCE.

C'est peu de chose ; & toutefois j'espère
Que ce secours pourroit , du moins. . .

ARAMONT.

Quelle chimère !

SCÈNE XIII.

HORTENCE , ARAMONT , CLORINE.

CLORINE , toute effrayée.

Ah ! Madame... Monsieur, excusez, s'il vous plaît.
Je suis toute saisie

HORTENCE.

Eh ! bien , qu'est-ce que c'est ?

CLORINE.

Tout est perdu.

HORTENCE.

Quoi donc ?

CLORINE.

Ce sont vos pierreries . . .

HORTENCE.

Clorine , parlez bas.

CLORINE , à voix entrecoupée.

Qui sont évanouies.

Je viens de les chercher ; mais inutilement :

Et vous êtes volée indubitablement.

HORTENCE, *froidement.*

Que veux-tu que j'y fasse ?

CLORINE.

Eh ! comment donc , Madame ,

Ne sçavez-vous pas bien que cela se reclame ?

HORTENCE.

Ce n'en est pas la peine.

CLORINE.

Ah ! vous me confondez.

HORTENCE.

Taisez-vous.

CLORINE, *examinant Hortence & Aramont.*

Je ne sçais comment vous l'entendez ;

Mais je ne comprends rien à cette politique :

J'entrevois du mystère ici.

HORTENCE.

Point de réplique.

Sortez ; retirez-vous.

(*Clorine sort en regardant Aramont.*)

S C E N E X I V .

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT.

Me ferois-je mépris ?

Ce sont vos diamans qui vous ont été pris ?

Permettez ; je m'en vais chez tous les Lapidaires ,
Leur donner , sur ce vol , les avis nécessaires.
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENCE.

Épargnez-vous ce soin , Monsieur , ils sont chez vous.

A R A M O N T.

Chez moi ?

HORTENCE.

Je les ai fait porter , sans vous l'apprendre.
Je craignois vos refus , & j'ai dû vous surprendre.

A R A M O N T.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENCE.

Enfin , j'ai vos sermens :
Songez à satisfaire à vos engagemens.
Le salut de Monrose est en votre puissance.

A R A M O N T.

Ah ! c'est trop exiger de mon obéissance.

HORTENCE.

Son sort est dans vos mains , & vous m'en répondez ,
Vous nous sauvez tous trois , si vous me secondez.

A R A M O N T.

Oh ! parbleu , serviteur.

HORTENCE.

Quelle froideur funeste !
Cette foible ressource est tout ce qui me reste ,

A R A M O N T.

Cessez de me séduire.

H O R T E N C E.

Eh ! quoi ! vous hésitez ?

Puis-je mieux employer des superfluités,
Qui ne seroient pour moi qu'une charge importune ?
N'auroit-il pas joui de toute ma fortune ?

A R A M O N T.

Il l'auroit partagée.

H O R T E N C E.

Eh ! peut-on me blâmer ?

C'est un infortuné , que l'on m'a fait aimer. . . .
C'est l'ami le plus cher que vous ayez au monde :
C'est sur vous à présent que notre espoir se fonde :
Par-là vous détournez son plus pressant malheur ;
Et bientôt il devra le reste à sa valeur.

A R A M O N T.

Ce seroit le moyen de lui sauver la vie.

H O R T E N C E.

Eh ! bien , sauvez-le donc.

A R A M O N T.

J'en aurois bien envie ;

Mais si , par un malheur que je ne puis prévoir ,
Monrose quelque jour venoit à le sçavoir ;
Comptez qu'il en auroit une douleur amere ,
Et qu'il m'accableroit de toute sa colere.
Jé le connois , Madame ; il seroit furieux.

H O R T E N C E.

Mais il seroit sauvé. Lequel aimez-vous mieux ?
Son courroux est-il plus à craindre que sa perte ?
Comment en seroit-il la moindre découyerte ?

304 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Il ne peut le sçavoir que de vous ou de moi.

Ainsi bannissez donc un ridicule effroi.

Comptez sur mon secret ; je compte sur le vôtre,

ARAMONT.

O sexe toujours sûr de triompher du nôtre !

L'action est si belle

HORTENCE.

Ah ! j'éprouve en ce jour

Que l'amitié n'est pas moins tendre que l'amour.

Allez ; que votre zèle ait une heureuse suite.

De tous ses créanciers empêchez la poursuite.

Ce n'est pas tout.

ARAMONT.

Encore ?

HORTENCE.

Oui ; j'exige de vous

Un service moins grand ; mais peut-être plus doux.

Rendez-lui ce billet , qui s'adresse à lui-même :

Il peut être , pour lui , d'une importance extrême.

SCENE XV.

MONROSE, HORTENCE, ARAMONT.

MONROSE, à *Aramont.*

(*Voyant Hortence.*)

Je te cherche... Que vois-je ? Hortence ! Ah ! si je puis,
Cachons-lui sa ruine & l'état où je suis.

HORTENCE

H O R T E N C E , à *Monrose*.

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

M O N R O S E , *embarrassé*.

Vous les adoucissez en daignant me l'apprendre.

Continuez un soin qui m'est si précieux.

Madame , je comptois ne m'offrir à vos yeux ,

Qu'après avoir donné quelque ordre à vos affaires.

Je m'occupois des soins qui vous sont nécessaires.

H O R T E N C E .

Monsieur , occupez-vous d'un objet plus pressant.

Ne nous direz-vous rien de plus intéressant ?

M O N R O S E .

Je me trouve garant de votre destinée ,

Et je compte qu'avant la fin de la journée

H O R T E N C E .

N'avez-vous plus d'espoir du côté de la Cour ?

La fortune cruelle est-elle sans retour ?

M O N R O S E .

Ce seroit me flatter contre toute apparence.

J'ai reçu mon arrêt avec indifférence.

Le sort peut à présent multiplier ses coups :

Les maux dont on me plaint sont les moindres de tous.

• H O R T E N C E .

Mais d'un si grand malheur quelle sera la suite ?

M O N R O S E .

Si de mon avenir vous daignez être instruite ,

J'irai traîner ailleurs le reste de mes jours :

Du moins aucun remords n'en troublera le cours.

306 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Un tendre souvenir me tiendra lieu du reste.

HORTENCE.

On voudroit détourner cet avenir funeste . . .

Monfieur, vous n'êtes pas fi fort abandonné . . .

A des vœux impuiffans l'on ne s'est pas borné . . .

(à part.)

Si le fort vous pourfuit . . O ciel ! que vais-je faire !

(à Monroe.)

Vous verrez que l'amour ne vous eft pas contraire.

(lui donnant la lettre.) (à part.)

Tentez Ma fermeté commence à fuccomber.

(à Monroe.) (à part.)

Lifez A fes regards il faut me dérober.

S C E N E X V I.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE, *le billet à la main.*

Hortence fe déclare.

ARAMONT.

On fe laffe de feindre ;

On vous aime.

MONROSE.

Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.

A craindre ! Votre cœur n'en eft-il plus charmé ?

MONROSE, *avec vivacité.*

Ah ! ne me parlez plus d'aimer , ni d'être aimé.

A R A M O N T.

Bon !

M O N R O S E.

Il ne manquoit plus à cette infortunée
Qu'un malheureux amour. Ah ! quelle destinée !

(Il lit bas.)

A R A M O N T , à part.

Quel changement est-il arrivé dans son cœur ?

M O N R O S E.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur ,
Elle offre... Ah ! je succombe à son malheur extrême.
Vois comme elle m'écrir.

(Il donne le billet à Aramont.)

A R A M O N T , étonné & reconnoissant la lettre
qu'il a écrite.

Eh ! morbleu , c'est le même.

M O N R O S E.

Ce billet-là t'étonne ?

A R A M O N T , confus.

Il n'auroit jamais dû
Tomber entre vos mains ; & j'en suis confondu.

M O N R O S E.

Eh ! quand elle pourroit régler son hyménée ,
Que feroit-elle , hélas ! puisqu'elle est ruinée ?

A R A M O N T.

Elle est ruinée !

M O N R O S E.

Oui.

A R A M O N T.

Je suis désespéré.

Tout de bon ?

C c ij

MONROSE.

C'est un fait.

ARAMONT.

J'ai fort bien opéré.

MONROSE.

Je vois que tu te plains !

ARAMONT.

Point du tout, je me loue.

(*à part.*)

Ah ! s'il sçavoit le reste !

MONROSE.

Il faut que je l'avoue,

Je ne reconnois guere Hortence à cet éclat.

ARAMONT.

Pourquoi ne m'avoir pas instruit de son état ?

MONROSE.

Cher ami, le sçavois-je ? On vient de me confondre.

ARAMONT.

Et moi, de même.

MONROSE.

Il faut cependant lui répondre.

ARAMONT, *en déchirant le billet.*

En voici la réponse. Il n'y faut plus penser.

MONROSE.

Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.

Faut-il que je l'abuse, ou que je la méprise ?

Je ne puis.

ARAMONT, *à part.*

Il faut donc avouer ma sottise.

(*A Monroe.*)

Si ce billet vous cause un si grand embarras,
On peut vous en tirer.

MONROSE.

Que tu m'obligeras !

ARAMONT, *à part.*

Se déclarer un sot, est un grand sacrifice.

MONROSE.

Ne me refuse pas un aussi bon office.

ARAMONT.

Vous vous tourmentez fort, vous vous creusez l'esprit.
Pour faire une réponse à ce maudit écrit ;
Il n'en faut point.

MONROSE.

Pourquoi ?

ARAMONT.

Non, vous dis-je ; & pour cause.
Il n'est point d'elle.

MONROSE.

Il n'est

ARAMONT.

Oui, j'en sçais quelque chose.

MONROSE.

Il n'est point d'elle ? . . . Eh ! mais elle me l'a donné.
N'en es-tu pas témoin ?

ARAMONT.

J'en suis fort étonné.

Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne pense,
Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence.

MONROSE.

Est il d'un autre ?

ARAMONT.

Non.

MONROSE.

De grace , explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez , fulminez ; que diable ! il est de moi.

MONROSE.

De toi !

ARAMONT.

Vous l'avez dit.

MONROSE.

Quelle est ta phrénésie ?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalousie ,
Pour tirer son secret. C'est un petit secours
Que j'avois employé pour aider vos amours.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de signaler ton zele ?
Que sçais-tu si je veux qu'on me serve auprès d'elle ?
T'ai-je employé pour être éclairci de mon sort ?

ARAMONT.

Eh ! n'est-on pas assez puni , quand on a tort ?

MONROSE.

Ce seroit à présent , contre toute apparence ,
Que je pourrois douter de son indifférence.
Hortence vient de faire éclater son mépris.

ARAMONT.

Oui !

M O N R O S E.

Si du moindre amour son cœur étoit épris,
Elle auroit supprimé cette lettre fatale,
Que, sans doute, elle a dû croire d'une rivale.

A R A M O N T.

Une amante ordinaire eût commencé par-là.

M O N R O S E.

C'est un malheur de moins. Mais laissons tout cela,
Et songeons à l'état de cette infortunée,
Que, je ne sçais comment, mon oncle a ruinée.
Je tenois tout de lui; je n'avois presque rien. . .

A R A M O N T.

Il est vrai.

M O N R O S E.

Jusqu'ici j'ai vécu sur son bien;
J'ai, jusques à sa mort, surchargé sa dépense:
Ainsi j'ai partagé les dépouilles d'Hortence.
Il me seroit affreux de vivre à ses dépens.
Autant que je pourrai, je dois, & je prétends
Réparer, en secret, des pertes aussi grandes.
Il me reste une Terre; il faut que tu la vendes.

A R A M O N T.

Eh! ne vous chargez point de semblables remords.
S'il falloit réparer les sottises des morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas suffire.
Ce n'est pas votre faute: on n'a rien à vous dire.

M O N R O S E.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui;
Il se juge lui-même, & jamais par autrui:

312 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Si-tôt qu'il se condamne , on ne sçauroit l'absoudre.
En un mot , je le veux.

A R A M O N T.

Mais....

M O N R O S E.

Il faut s'y résoudre.

Tiens ; voilà....

A R A M O N T.

Qu'est ceci ?

M O N R O S E.

Ma procuration.

A R A M O N T.

Doucement , s'il vous plaît,

M O N R O S E.

Point d'obstination.

L'affaire presse. Avant que sa ruine éclate ,

Va , cours , vends à tout prix.

A R A M O N T.

Ma foi , non.

M O N R O S E.

Je m'en flatte.

A R A M O N T.

A tort,

M O N R O S E.

Épargne-toi d'inutiles refus.

A R A M O N T.

Mais , vous dis-je....

M O N R O S E.

Je fuis ; je ne t'écoute plus.

SCENE

S C E N E X V I I.

ARAMONT, *seul.*

Montrose, écoutez donc... Il est bien loin... Que faire ?

C'est à vous, mon esprit, à me tirer d'affaire.
Vous avez à combattre, en ce moment fâcheux,
La probité, l'amour, & le diable avec eux.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

PUIS-JE obtenir d'Hortence un moment d'audace ?

CLORINE, *d'un air triste & brusque.*
Madame va venir ; donnez-vous patience.

ARAMONT.

Clorine a le cœur triste ; à ce qu'il me paroît ?

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah ! je vois ce que c'est.

Vous comptiez suivre Hortence au Couvent ; mais sa tante ,

Avec impolitesse, a frustré votre attente,
Par un sot compliment.

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable voulez-vous achever vos beaux jours ?

Dans les ennuis forcés d'une triste clôture ?
Vous, dont l'esprit actif, toujours à la torture,
Pétille dans un corps de salpêtre & de feu !
D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez l'aveu :
Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hortence.

C L O R I N E, *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

A R A M O N T.

Et dans sa décadence ;

Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

C L O R I N E.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

A R A M O N T.

Clorine est héroïque !

C L O R I N E.

Et vous ne l'êtes guère.

Je voudrois me charger de toute sa misère.

Que ne puis-je !... Du moins, je ne suis pas de ceux
Qui savent abuser d'un cœur trop généreux.

A R A M O N T.

Ecoute, mon enfant, je vois qu'auprès d'Hortence
Il faut que je te serve.

C L O R I N E.

Ah ! je vous en dispense.

A R A M O N T.

Tu n'as jamais voulu me croire propre à rien ;
Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

C L O R I N E.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

D d ij

A R A M O N T.

* Parbleu, Mademoiselle,
(*Voyant Hortence.*)

Ce sera malgré vous . . . Mais je la vois ; c'est elle.

C L O R I N E , *à part.*

Moi , je vais vous servir de la bonne façon.

A R A M O N T , *à part.*

Cette fille paroît avoir quelque soupçon.

S C E N E I I.

H O R T E N C E , A R A M O N T.

H O R T E N C E , *avec empressement.***V**ous m'apportez, sans doute, une heureuse nouvelle?
Mon cœur impatient voloît au-devant d'elle.A R A M O N T.
Ouf-dà!

H O R T E N C E.

N'êtes-vous pas notre libérateur ?

A R A M O N T.

Vous me donnez , Madame , un titre trop flatteur.

H O R T E N C E.

Ne vous est-il pas dû ?

A R A M O N T.

Que le Ciel m'en préserve.

H O R T E N C E.

D'où vient cet embarras ? Quelle est cette réserve ?
Avez-vous fait usage ? . . .

A R A M O N T.

Ils sont toujours chez moi ,
Et mon dessein n'est pas d'en faire aucun emploi.

H O R T E N C E.

Que dites-vous, Monsieur ? O Ciel ! est-il croyable ?
Est-ce donc là cet homme utile & serviable ?
Je le trouve en défaut , quand j'ai besoin de lui !
Vous vous démentez donc pour moi seule aujourd'hui !

A R A M O N T.

Monrose m'est bien cher ; mais je suis incapable
De le servir ainsi. Je serois trop coupable.

H O R T E N C E.

Eh ! le serez-vous moins en le laissant périr ?

A R A M O N T.

Je voudrois , autrement , pouvoir le secourir.

H O R T E N C E.

Vous prétendez l'aimer ?

A R A M O N T.

Autant qu'il est possible.

H O R T E N C E.

Ne vous en vantez plus . . . Serez-vous inflexible ?

A R A M O N T.

Ce n'est pas sans raison. Eh ! Madame , en effet ,
Pouviez-vous recueillir le fruit de ce bienfait ?
La gloire que mérite une action si belle ,
Devoit s'ensevelir & se perdre avec elle.
Vous ne pouviez passer pour en être l'auteur.

H O R T E N C E.

Toute ma récompense est au fond de mon cœur.

D d iij

La générosité n'en veut pas davantage.

A R A M O N T.

L'intention suffit.

H O R T E N C E.

Eh ! quel est ce langage ?

En périra-t-il moins ? Nous connoissons ses biens.
Que peut faire un Guerrier borné dans ses moyens ?
Il languit , s'il ne tient un état honorable ;
Sa valeur n'est jamais dans un jour favorable.
La gloire coûte cher à qui veut l'acquérir ;
Il la faut acheter ; il la faut conquérir.
Et malheureusement , (puisqu'il faut vous le dire ,)
Le courage tout seul n'a pas de quoi suffire.
Vous l'avez éprouvé.

A R A M O N T.

Pour le faire briller ,

Du reste de vos biens faut-il vous dépouiller ?

(à part.)

Songez à vous , Madame. Il faut que je m'en tire.

(à Hortence.)

Vous êtes ruinée. Il est bon de vous dire
Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

H O R T E N C E.

S'il est vrai , mon désastre y met un nouveau prix.
L'usage que j'en fais me tient lieu de fortune.
Mais quelle prévoyance , un peu trop importune ,
En cette occasion vous révolte si fort ?
Un peu plus , un peu moins , ne fait rien à mon sort.

A R A M O N T.

Pour qui conservez-vous un intérêt si tendre ?

Sçavez-vous seulement si

H O R T E N C E.

C'est me faire entendre

Que Monrose peut-être adresse ailleurs ses vœux.

A R A M O N T.

Jusqu'ici vous avez si peu flatté ses feux

H O R T E N C E , *vivement.*

Eh ! ne vous chargez point d'excuser ce que j'aime ;
Je sçaurai, mieux que vous, m'en acquitter moi-même.

Je lui pardonne tout , pourvu qu'il soit heureux.

Son bonheur me suffit ; c'est tout ce que je veux :

Et j'y dois concourir autant qu'il m'est possible.

Pour trancher en un mot , je demeure inflexible.

Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt :

Je désavouerais tout , & je nierai plutôt

Au surplus , vous avez le secret de ma vie ;

Disposez-en , Monsieur , au gré de votre envie !

Voyez , quand je descends jusqu'à vous implorer ,

Si vous voulez me perdre , & vous deshonor.

S C E N E I I I.

A R A M O N T , *seul.*

O h ! parbleu , serviteur ; pour moi , je m'en déûste :
Je remettrai le tout entre les mains d'Ariste.
Allons

D d iv

SCÈNE IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE, *avec vivacité.*

Arrête. Un mot. Daigne un peu m'éclaircir.
Tu me vois furieux. On vient de te noircir
D'une accusation que je crois téméraire.
Il me seroit cruel de trouver le contraire.
Clorine

ARAMONT, *à part.*

Ah ! c'en est fait.

MONROSE.

Vient de me confier

Un mystère affreux. Songe à te justifier.

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'est pas là répondre.

Ne récrimine point, si tu veux la confondre.

Cette fille fait plus que de te soupçonner.

Que dis-je ? Elle prétend que tu t'es fait donner,

Pour moi, les diamans d'Hortence. Est-ce une injure ?

Les aurois-tu reçus ? Parle, je t'en conjure.

Tu conviens de ta faute, en n'osant la nier.

Il ne s'agit donc plus que d'y remédier.



S C E N E V.

MONROSE, ARAMONT, UN VALET.

LE VALET, à *Monrose*.

Monsieur, un Étranger m'a chargé de vous rendre
Ce paquet-là.

(Le Valet s'en va.)

MONROSE, *en ouvrant le paquet, y trouve
plusieurs papiers.*

Sçachons ce que l'on veut m'apprendre.
Que vois-je ? Mes billets qui me sont renvoyés !
Oui, vraiment, ce sont eux ; ils se trouvent payés !

ARAMONT.

Tant mieux.

MONROSE, *transporté de colere.*

Ah ! malheureux, c'est donc là ton ouvrage !
Quelle indigne ressource as-tu mise en usage ?

ARAMONT.

Aucune.

MONROSE.

A quel complot as-tu prêté la main ?
Il faut avoir un cœur bien dur, bien inhumain.
J'aurois donné mon sang pour cette infortunée,
Si j'avois pû lui faire une autre destinée.
Tu connois sa ruine, & tu vas l'achever !
Ah ! c'est m'affaffiner, en voulant me sauver.
Impitoyable ami, barbare que vous êtes

A R A M O N T.

Est-ce ma faute, à moi, si l'on paye vos dettes ?
 J'ignore à qui l'on doit imputer ce bienfait :
 Mais je n'ai point de part au tour que l'on vous fait.
 Il est bien vrai qu'Hortence a voulu me séduire.
 Puisqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en instruire.
 Elle avoit fait porter chez moi ses diamans :
 Ils y sont : venez-y ; vous verrez si je mens.

M O N R O S E.

Ils y sont ? Et pourquoi ? Ne pouviez-vous les rendre ?

A R A M O N T.

Eh ! que diable ! ai-je pu les lui faire reprendre ?
 Ce que veut une femme est écrit dans le Ciel.
 Enfin, j'ai tenu bon : voilà l'essentiel.
 J'ai fait ce que j'ai pu contre cette obstinée,
 Jusqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

M O N R O S E.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,
 Puisque j'ai résolu d'y suppléer du mien.

A R A M O N T.

Elle a, sans sourciller, appris cette nouvelle.
 Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle,
 J'ai cru que je devois lui dire franchement
 Qu'elle n'est plus l'objet de votre attachement.

M O N R O S E.

Moi ! je ne l'aime plus ! Moi ! je suis infidèle !

A R A M O N T.

N'avez-vous pas rompu cette chaîne cruelle ?
 Je l'ai cru.

M O N R O S E.

Non : jamais je n'en eus le dessein.
Hélas ! c'est lui porter un poignard dans le sein.

A R A M O N T.

C'est pour son bien. Ma foi, j'ai cru faire merveilles.

M O N R O S E.

Ne me propose point des excuses pareilles . . .
Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait ?

S C E N E V I.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

D O R N A N E , à *Monrose*.

Tu grondes le Baron ? C'est toujours fort bien fait.
(à *Aramont* .)

Pardonne, si je viens troubler la vespérie.

(à *Monrose* .)

Sçais-tu ce qui m'arrive ? Ecoute , je te prie . . .
Je n'en puis revenir. C'est pour ton Régiment.
Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément.
Je vais , chez qui tu sçais , en faire la poursuite :
Je me nomme : on m'annonce , & j'entre tout de suite.
Il me voit ; il se leve ; & d'un air prévenant ,
Il m'embrasse , & me fait un accueil surprenant.
Je le tire à quartier ; je lui fais ma semonce.
Mon homme alors se trouble ; & voici sa réponse :

324 L'ÉCOLE DES AMIS,

» Je suis au désespoir ; (je crois qu'il disoit vrai :)
 » Vous êtes malheureux , pour votre coup d'essai. «
 Bref , avec des discours à peu près de la sorte ,
 Il s'est acheminé du côté de la porte.
 Nous nous sommes quittés. Ariste a manœuvré :
 Il venoit d'en sortir , lorsque je suis entré.
 Nous aurions fait ensemble une assez bonne affaire ;
 Car j'aurois rassemblé tout l'argent nécessaire :
 Mais enfin je te rends ta parole.

A R A M O N T.

Tant mieux.

Il s'agit d'un service un peu plus sérieux.

M O N R O S E.

Il est vrai ; l'aventure est presque inconcevable.
 Dis-moi si c'est à toi que je suis redevable
 D'un service récent

D O R N A N E.

Ma foi , peut-être bien ;
 Car je sers tant de gens , sans que j'en sçache rien . . .

M O N R O S E.

Je viens de recevoir , sous une simple adresse ,
 Tous mes billets

D O R N A N E.

Que t'a renvoyé ta Maîtresse ?

M O N R O S E.

Non : mes créanciers.

D O R N A N E.

Bon ?

MONROSE.

Oui, te dis-je ; à l'instant.

DORNANE.

Je voudrois que les miens en pussent faire autant.

MONROSE.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embarasse,
C'est de sçavoir celui qui s'est mis à leur place.

Quelqu'un les a payés pour moi.

ARAMONT.

Sans contredit.

MONROSE, à Dornane.

Marquis, n'est-ce pas toi ?

DORNANE.

Moi ! je te l'aurois dit.

MONROSE.

Quoi ! véritablement ?

DORNANE.

Non, parbleu, je te jure.

ARAMONT.

Tu le prends pour un autre ; & c'est lui faire injure.

MONROSE, à Aramont.

Seroit-ce le Baron ?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas,

Ce seroit un secret que je n'avouerois pas.

MONROSE.

Seroit-ce Ariste ?

DORNANE, en ricanant,

Ariste !... Il mérite à merveille

Qu'on mette sur son compte une affaire pareille !

M O N R O S E.

Tu l'en crois incapable ? Il n'est pas de ton goût.

D O R N A N E , *ironiquement.*

Ma foi, je crois qu'Ariste est capable de tout.
Apprends où t'a conduit une erreur trop durable.
Cet homme vertueux, ce sage inaltérable,
Toujours pur au milieu d'un air empoisonné,
Qui paroïssoit avoir acquis & moissonné
De nouvelles vertus, où l'on n'a que des vices ;
Ce rate Courtisan, fameux par ses services,
Dont tout autre que lui se seroit prévalu,
Qui pouvant être tout ce qu'il auroit voulu . . . :

M O N R O S E.

Tu paroïs ironique !

D O R N A N E.

Il faut cesser de l'être. . .

Ce grave personnage, Ariste n'est qu'un traître.
C'est lui qui te dépouille ; il a tout envahi.

M O N R O S E.

Cela ne se peut pas.

A R A M O N T.

Ariste l'a trahi !

D O R N A N E.

Lui-même ; il a commis une action si basse,
Vá le féliciter, te dis-je, il est en place.
Au moment que je parle, entouré de flatteurs,
Le coupable & son crime ont des adulateurs.
Eh ! bien, que penses-tu d'un tour de cette espee ?

M O N R O S E.

Ah ! daignez vous prêter à ma délicatesse :

Je l'ai trop estimé , pour ne pas l'excuser.
Que sçavons-nous ? Sans doute il n'a pû refuser.
D'ailleurs j'étois exclu ; je n'y pouvois prétendre,
C'étoit des biens vacans , des graces à répandre ;
Ariste en étoit digne ; il en est revêtu ;
Et la Cour a du moins décoré la vertu.

D O R N A N E.

La vertu !... C'est un fourbe , & je ne puis m'en taire.
Mais s'il t'avoit servi , comme il auroit dû faire ,
Et comme j'eusse fait , en parlerois-tu mieux ?
Rends-lui justice : va , c'est un monstre odieux.
Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face ;
Et je l'afficherois. . . . Si j'étois à ta place ,
Nous nous verrions de près.

A R A M O N T.

L'avis est assez doux.

D O R N A N E.

Je n'écouterois plus qu'un trop juste courroux ;
Du haut de sa grandeur je le ferois descendre ;
Ou je le forcerois du moins à la défendre.

A R A M O N T.

Par ma foi , ce seroit des exploits mal placés.
Son deshonneur nous venge , & le punit assez.

D O R N A N E.

Et sur ce foible espoir sa vengeance se fonde ?
Se deshonore-t-on maintenant dans le monde ?
Voit-on que cette crainte allarme bien des gens ?
N'en soyons point surpris. Nous sommes indulgens :

328 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Grace à cette ressource, un peu trop éprouvée,
Le plus vil des mortels va la tête levée.
Nous laissons parmi nous habiter des proscrits :
Bientôt leur impudence épuise nos mépris ;
Et nous avons enfin la basse politesse
De jouir , avec eux , de leur scélératesse.
Ariste y peut compter ; & peut-être , à mon tour ,
Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

ARAMONT.

Non pas moi , sûrement.

MONROSE.

Ce dénouement m'étonne !
Ariste ! Ah ! c'en est fait... Puisque tout m'abandonne,
Va , j'ai pris mon parti.

DORNANE.

C'est assez... Je t'entends ;
Et j'ose me flatter que nous serons contents.
Je m'en vais à la Cour sçavoir ce qui s'y passe ,
Et je te l'écrirai. Serviteur ; je t'embrasse.

SCENE VII.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

Voilà donc mon arrêt ! Espoir , fortune , amour ,
Vous ne m'êtes plus rien ; je perds tout en un jour.

ARAMONT.

A R A M O N T.

Le coup dont tu gémis est celui qui m'accable.
Viens, cher ami, fuyons un siècle trop coupable.
Sous un Ciel étranger, allons vivre pour nous ;
Pourvû que je te suive, il me fera trop doux.
De ma foible fortune accepte le partage.
Que ne m'est-il permis de t'offrir davantage ?

M O N R O S E.

Hélas ! je puis devoir beaucoup plus à tes soins.
Ecoute : je suis quitte ; & je n'en dois pas moins
A l'auteur inconnu d'un aussi grand service.
Cherche à le découvrir ; rends-moi ce bon office.
Le soin de m'acquitter est mon premier devoir :
Mais au destin d'Hortence il faut aussi pourvoir.
A ce nom, cher ami, tu vois couler mes larmes.
Ah ! quand mon cœur seroit insensible à ses charmes,
Pourroit-il n'être pas sensible à la pitié ?
Par tout ce que t'inspire une vive amitié,
Ote-moi de l'erreur où son état me plongè.
C'est-là mon plus grand mal. Le reste n'est qu'un songe.
Je mourrois mille fois ; & je n'ai plus que toi
Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.
Cher ami, sauve-moi dans un autre moi-même :
D'une indigne détresse affranchis ce que j'aime ;
Répare sa ruine, autant qu'il m'est permis ;
Employe en sa faveur ce que je t'ai remis :
Et sur-tout si tu crains, comme je dois le croire,
Si tu crains de souiller ton honneur & ma gloire,
A tel prix que ce soit, remets-lui ses bienfaits ;
Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

SCENE VIII.

MONROSE , ARAMONT , CLORINE.

CLORINE , à *Monrose.*

Si vous avez un mot à dire à ma Maîtresse ,
Je viens vous avertir , Monsieur , que le tems presse.
Elle part à l'instant.

MONROSE.

O Ciel ! il faut J'y cours.

SCENE IX.

ARAMONT , CLORINE.

ARAMONT.

En vous remerciant de tous vos beaux discours.

CLORINE.

En êtes-vous content ? Pour moi , j'en suis ravi.

Je vous devois cela , pour m'avoir bien servie.

Vous êtes bon ami.

ARAMONT.

Vous vouliez me brouiller

Avec Monrose ; mais

CLORINE.

Vous vouliez dépouiller

Ma Maîtresse ; mais

A R A M O N T.

Moi !

C L O R I N E.

La ressource est commode.

Ruiner une femme est si fort à la mode ,
Que ce n'est presque plus la peine d'en parler.
On ne voit autre chose ; & c'est un pis aller
Pernis , & toujours sûr. On ne s'en fait pas faute.

A R A M O N T.

Vous vous formez de nous une idée assez haute.

C L O R I N E.

Vous n'aviez pas dessein de m'en faire changer.
Notre sexe , vous dis-je , est un peuple étranger ,
Un ennemi sur qui tout est de bonne prise :
Ce sont-là des exploits que l'Amour autorise.

A R A M O N T.

Mais sçachez donc . . .

C L O R I N E.

Je sçais que , pour notre malheur ,
Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre honneur.

A R A M O N T.

Quand vous aurez lâssé votre langue maudite ,
J'espère

C L O R I N E.

On vient. J'ai fait , j'ai dit , & je vous quitte.



S C E N E X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENCE.

H O R T E N C E , *en voyant Aramont.*

Ah ! ne m'exposez point devant un indiscret,
Qui ne devoit jamais avouer mon secret.

M O N R O S E , *à Aramont.*

Laisse-nous , cher ami , ta présence la blesse.

S C E N E XI.

MONROSE, HORTENCE.

H O R T E N C E .

Ainsi , grace à leurs soins , vous sçavez ma faiblesse !
N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux ?
A quoi nous serviront les plus tendres adieux ?
Je partoïs sans vous voir ; j'aurois fait l'impossible.
Le sort qui me poursuit est toujours invincible.

M O N R O S E .

En suis-je mieux traité ? Pour comble de malheurs ;
Je dois le détester jusques dans ses faveurs.
Il n'en est point , pour moi , qu'il n'ait empoisonnées :
L'amertume & le fiel les ont assaisonnées.

Tout, jusqu'à votre amour... Quand m'est-il annoncé ?
Ah ! que , pour mon malheur, tout est bien compensé !

H O R T E N C E.

Eh ! n'examinons point quel est le plus à plaindre.

M O N R O S E.

Il n'importe ; achevez. Je ne saurois plus craindre
Tout ce qui peut servir à me désespérer.
Hortence, il est donc vrai , j'ai pû vous inspirer ?...
Est-ce pour insulter davantage à vos larmes ,
Que j'ose demander un aveu plein de charmes ,
A qui doit me haïr autant que je me hais !

H O R T E N C E.

Pourquoi se reprocher des maux qu'on n'a point faits ?
Voulez-vous que je sois injuste & malheureuse ?
Ah ! c'est trop exiger

M O N R O S E.

Quoi ! toujours généreuse !

Hortence, hélas ! pourquoi nous avez-vous connus !
Un bonheur assuré , des plaisirs continus ,
La plus haute fortune , un brillant hyménée ,
Auroient rempli le cours de votre destinée.
Quel contraste inoui ! Funestes liaisons ,
Que le Ciel en courroux mit entre nos maisons !
Vous partez ; vous allez ensevelir vos charmes !
L'exil , l'abaissement , l'infortune , les larmes ,
Voilà ce qui vous reste ; & je dois m'imputer
D'avoir aidé le sort à vous persécuter.
J'ai le remords affreux d'en être le complice ,
D'être un de vos bourreaux ; jugez de mon supplice.

HORTENCE.

Me consolerez-vous , en vous désespérant ?
Des coups de la fortune êtes-vous le garant ?
Vous me plaignez ! Eh ! quoi ! ne peut-on vivre heureuse ,

Si ce n'est au milieu d'une Cour orageuse ?
A l'égard de ce bien , qui s'est évanoui ,
Ne pouvant être à vous , en aurois-je joui ?
En effet , à quoi sert une opulence extrême ,
Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime ?
Je ne sens pas qu'on puisse en jouir autrement.

MONROSE.

Vous l'avez bien fait voir.

HORTENCE.

Et véritablement ,

Ma ruine fera le repos de ma vie.
Ma liberté me reste ; on l'auroit pour suivie.
L'autorité , contraire à nos vœux les plus doux ,
M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

MONROSE.

Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vôtre.

HORTENCE.

Il dépendoit de vous ; je n'en connois point d'autre.
J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois :
Mais quand on s'est livré , sans réserve , à son choix ,
Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes.
Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines !
Sçait-on ce que l'on donne ? Est-on bien sûr d'un cœur
Qu'on arrache de force à son premier vainqueur ?

Éh ! puisque mon amour s'irritoit à mesure
Que je pouvois vous croire infidèle ou parjure . . .

M O N R O S E.

Non , vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.
Hélas ! vous ignorez comme on peut vous aimer !
Depuis que ma fortune , incertaine & flottante ,
Me tient dans une triste & douloureuse attente ,
Il est vrai , mon amour craignoit de se montrer :
J'ai prévu le néant où je viens de rentrer ,
Et je ne suis pas fait pour être téméraire.
Pouvois-je imaginer que j'avois pû vous plaire ?
Et quand je l'aurois sçu , qu'avois-je à vous-offrir ?
Je devois vous tromper , afin de vous guérir.
Mais vous l'avez dû voir , même avant mon naufrage,
Je n'osois qu'en tremblant vous offrir mon hommage :
Je ne l'ai jamais cru digne de vos appas.
Si vous n'y suppléiez , si vous n'en jugez pas
Par ma discrétion & par ma retenue ,
La moitié de mes feux ne vous est pas connue.

H O R T E N C E.

Hélas ! que dites-vous ? Croyez que mon devoir
M'empêchoit d'y répondre , & non pas de les voir.

M O N R O S E , en se jettant à ses genoux.

Quel aveu ! Permettez à mon ame ravie
Un transport qui sera le dernier de ma vie.
Je puis donc une fois tomber à vos genoux !
Ah ! devroit-on survivre à des momens si doux ?

H O R T E N C E , en le relevant.

Il le faut cependant. Si je vous intéresse ,

336 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Vivez pour illustrer l'objet de ma tendresse.
Remplissez mon idée, elle est digne de vous;
Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux;
Devenez l'artisan de votre destinée.
Il est beau de dompter la fortune obstinée,
D'arracher ses bienfaits, au lieu d'en hériter,
Et de n'avoir que ceux qu'on a sçu mériter.
Ce font-là mes adieux, mes vœux, & mon présage....
Va, l'on ne peut manquer, quand on a du courage....
Imitez mon exemple; & sçachez....

MONROSE.

Vous pleurez!...

HORTENCE.

Séparons-nous; adieu.

MONROSE.

Pour jamais!...

HORTENCE.

Demeurez...

MONROSE.

Je ne puis.

HORTENCE.

Je le veux.

(Elle fuit.)

MONROSE, en la suivant.

L'instance est superflue.

Non; dussé-je expirer en vous perdant de vûe...

Fin du quatrième Acte.



ACTE

ACT È V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

QUEL état est le mien ! Fortune , en est-ce assez ?
A peine suis-je né , mes beaux jours sont passés.
Ai-je pû mériter un sort si déplorable ?
Le seul bien qui me reste , est un bien qui m'accable.
Je ne sçais où tourner mes pas ni mes regards.
Ah ! je sens que mon cœur s'ouvre de toutes parts.
Allons traîner ailleurs mon infortune extrême ;
Je ne puis plus ici me supporter moi-même.

ARAMONT.

Quel est votre dessein ? Où voulez-vous aller ?

MONROSE.

Par-tout où je pourrai vivre & me signaler.
Dans l'état où je suis , on n'a plus de patrie :
J'abandonne la mienne , où , malgré mon envie ,
Je ne puis plus m'ouvrir un illustre tombeau.
Un sujet inutile est pour elle un fardeau.
Je vais mourir ailleurs , ou mériter de vivre.

ARAMONT.

Je frémis du projet ; gardez-vous de le suivre.

MONROSE.

Je crois que tu voudrais m'obliger à rester ?

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?

Quelles raisons ? En quoi suis-je ici nécessaire ?

Tu restes ; on n'a point de reproche à me faire.

ARAMONT.

On en fera d'affreux, si vous vous écarterez.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur, si vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

ARAMONT.

Le rapport est plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuse...

MONROSE.

De quoi ?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah ! tout autre que toi...

A R A M O N T.

Le Destin a comblé toutes ses injustices.

M O N R O S E.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices?

Ce nom convient au crime. Eh ! quel est donc le mien ?

A R A M O N T.

Il est imaginaire.

M O N R O S E.

Ah ! ne me cache rien.

Quel que soit mon destin , je sçaurai m'y soumettre ;

Dis

A R A M O N T.

Dornane m'écrit : jugez-en par sa lettre.

(*Il lit.*)

» Je t'écris à la hâte : Ariste , non content

» Des biens de notre ami , lui ravit sa Maîtresse ;

» Il l'a fait demander : le fait est très-constant.

» Tu lui diras , en cas que cela l'intéresse.

» A propos , on le croit riche , & je te l'apprends.

» Entre nous , tu lui vaux cette galanterie.

» On l'accuse d'avoir détourné . . . tu m'entends ?

» Fais finir au plutôt cette plaisanterie. «

M O N R O S E.

Je suis riche !

A R A M O N T.

On le dit.

M O N R O S E.

Comment ? Explique-moi . . .

Et je suis accusé d'avoir détourné . . . Quoi ?

F f ij

A R A M O N T.

Les effets du défunt, & tous les biens d'Hortence.
L'on croit que je vous ai prêté mon assistance.

M O N R O S E.

Ah ! ciel ! quelle noirceur ! Je deviens furieux.
D'où peuvent provenir ces bruits injurieux ?
L'horreur qu'on m'attribue est-elle imaginable ?
Ah ! si j'en connoissois l'auteur abominable !
Jusques à mon honneur, quoi ! l'on ose attenter !

A R A M O N T.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

M O N R O S E.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse ?

A R A M O N T.

Mon amitié constante, & toujours malheureuse.
Sans elle notre honneur seroit encor entier.
Je vous ai fait passer pour un riche héritier.
Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires
Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.
Je les ai répandus ; c'étoit pour votre bien.
On m'a cru, Cependant il ne s'est trouvé rien.
Et je suis soupçonné. . . Vous devinez le reste.

M O N R O S E.

Quoi ! l'amitié m'aura toujours été funeste !
De mes jours malheureux elle est donc le fléau !
Le Sort me réservait ce supplice nouveau.

A R A M O N T.

Soyez sûr que ces bruits ne seront pas durables :
Vous n'êtes accusé que par des misérables.

C'est par des gens comme eux que leurs discours sont
crus.

M O N R O S E.

Dans la rage où je suis , je ne me connois plus.

A R A M O N T.

Opposez le courage à cette calomnie.

M O N R O S E.

Du courage ! En est-il contre l'ignominie ?

On la mérite alors qu'on peut la supporter.

A R A M O N T.

Demeurez ; c'est à quoi j'ose vous exhorter.

M O N R O S E.

Non ; tu n'entendras plus parler d'un misérable.

Je comptois que mon nom me seroit favorable :

Il faut l'abandonner. Je ne dois plus songer

Qu'à me cacher. Je vais me perdre & me plonger

Dans une obscurité la plus impénétrable.

Périssent ma mémoire , & le sang déplorable

Qui m'a fait naître !

A R A M O N T.

O Ciel !

M O N R O S E.

Et toi , laisse-moi fuir.

Pour la dernière fois , ne te fais point haïr.

Adieu.



SCÈNE II.

MONROSE, ARAMONT, UN GARDE.

MONROSE.

Mais que me veut cet homme ? O ciel ! seroit-ce...

LE GARDE.

Je suis chargé d'un ordre...

MONROSE.

Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

LE GARDE.

Oui, Monsieur. A regret je remplis un devoir...

MONROSE.

On m'arrête ! Eh ! pourquoi ?

LE GARDE.

Vous devez le savoir.

Souffrez que je m'acquitte....

MONROSE.

Allons. Que faut-il faire ?

Faut-il que je vous suive ?

LE GARDE.

Il n'est pas nécessaire.

Et vous m'avez été consigné seulement.

ARAMONT, au Garde.

Voulez-vous bien passer dans cet appartement ?



SCENE III.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

On m'arrête ! & déjà l'on me traite en coupable !
On m'enchaîne au forfait dont on me croit capable !
Mes fers me font horreur.

ARAMONT.

D'où vient cet accident ?
Dornane aura parlé. C'est un homme imprudent.
Vous aurez , devant lui , projeté votre fuite.
Ce bruit vous aura nui. La Cour en est instruite :
Et voilà ce qui fait qu'on s'assure de vous.

MONROSE.

Comme d'un criminel ?

ARAMONT.

Vous les confondrez tous.

MONROSE.

Eh ! comment les confondre ? Est-il en ma puissance ?
Le crime se défend bien mieux que l'innocence.
Quelle preuve opposer ? Où pourrai-je en trouver ?

ARAMONT.

Votre ruine même.

MONROSE.

Eh ! comment la prouver ?

F f iv

344 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Par quels moyens veux-tu que je les défabuse ?

Eh ! croit-on les sermens de ceux que l'on accuse ?

Ah ! tout concourt encore à ma conviction :

Ces bruits avantageux à la succession ;

Mes créanciers payés, & le bruit de ma fuite ;

La fortune d'Hortence entièrement détruite ;

Le reste de ses biens , dont malheureusement

Tu te trouves chargé , pour moi , secrètement.

Clorine , qui le sçait , pourra-t-elle se taire ?

Moi-même puis-je & dois-je éclaircir ce mystère ?

Non : il faut que ce soit un secret éternel ;

Je serai convaincu , sans être criminel.

S C E N E I V.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE ;
qui entre sans être vûe.

MONROSE, *accablé, dans un fauteuil.*

Je me perds dans l'horreur de chaque circonstance.

Lorsque pour réparer la ruine d'Hortence ,

Je détourne sur moi les indignes besoins

Qu'elle auroit par la suite éprouvé sans mes soins :

Lorsque pour la sauver de cet état funeste ,

Je me prive en secret de tout ce qui me reste ,

On croit que dans ses biens j'ai pû souiller mes mains ;

Et je suis réputé le dernier des humains !

O Destin ! est-ce assez maltraiter ta victime ?
On m'arrête ; ou me force à me purger d'un crime ;
Qu'est-ce qu'un scélérat a de plus à souffrir ?

H O R T E N C E.

Les remords,

M O N R O S E , *en se levant.*

Quelle voix ! quel objet vient s'offrir !

H O R T E N C E.

C'est une amante en pleurs. On empêche ma fuite ;
J'ignore à quel dessein ; je n'en suis pas instruite :
On m'a fait revenir.

M O N R O S E , *en voulant s'en aller.*

Laissez-moi me cacher.

S C E N E V I.

M O N R O S E , H O R T E N C E.

H O R T E N C E , *en le retenant.*

Q uoi ! vous voulez me fuir !

M O N R O S E.

Laissez-moi m'arracher....

H O R T E N C E.

Eh ! ne nous quittons point dans l'état où nous sommes.

M O N R O S E , *pénétre.*

Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hommes ?

Je ne puis soutenir vos yeux , ni mes revers.

H O R T E N C E.

Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'univers ?

346 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

Je ne croyois pas être un objet si funeste.

Je ne puis que pleurer. Le tems fera le reste.

MONROSE.

Dites, mon désespoir.

HORTENCE.

Ah ! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bientôt des jours trop détestés.

HORTENCE.

Mon état, mon amour, ma présence & mes larmes,
N'auront donc point assez de puissance & de charmes
Pour vous rendre un peu moins sensible à vos malheurs ?
Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs :
Vous ne songez qu'à vous.

MONROSE.

Quel reproche !

HORTENCE.

Il ne tombe

Que sur ce désespoir où votre cœur succombe.
Je sçais de quels bienfaits vous vouliez me combler.
Du reste de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui m'a trahi ?

HORTENCE.

C'est toi. Vas, tu n'as qu'à poursuivre.
Laisse-moi donc mourir, si tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah ! Madame, vivez. . . . répondez-moi de vous,
Et toute ma fureur expire à vos genoux.

H O R T E N C E.

Que je vive ! Est-ce à moi d'en avoir le courage ?
Je conviens qu'on vous fait le plus sanglant outrage :
Mais , enfin , ce n'est pas un opprobre éternel.
Tombe-t-il sur vous seul ? M'est-il moins personnel ?
L'amour qui nous unit n'admet point de partage.
Je souffre autant que vous , si ce n'est davantage ;
Et cependant mon cœur n'en est point abbattu.
La vérité fera triompher la vertu.
Jusqu'à ce que le tems la mette en évidence ,
Ayons la fermeté qui sied à l'innocence :
Elle en est la ressource & le plus sûr garant.
Rétablit-on sa gloire en se désespérant ?
Le découragement autorise une injure.
Il faut vivre pour vaincre , & la victoire est sûre ;
Et qui perd tout espoir , mérite son malheur.
Je vous parle , sans doute , avec trop de chaleur.
Excusez une amante , ou plutôt une amie.

M O N R O S E.

Qui me condamne à vivre , accablé d'infamie.
Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin ?
Il ne me manque plus que d'être le témoin
Du bonheur d'un rival Il en est un , Madame ;
Ariste jusqu'ici vous a caché sa flamme ;
Jusques dans votre cœur il veut m'assassiner :
Pour être votre époux il s'est fait destiner.

H O R T E N C E.

Ariste , dites-vous ? L'entreprise est hardie.
Il m'aime ! Il payera bien cher sa perfidie.

S C E N E V I.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE,
CLORINE.

ARAMONT.

Je viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté
Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.
Dornanc....

MONROSE.

Eh ! bien ?

ARAMONT.

Son zèle & sa prudence éclatent.
C'est un homme qui veut que les autres se battent.
Il dit que votre idée est de tirer raison
Du procédé d'Ariste & de sa trahison :
Et voilà ce qui fait que l'on vous garde à vue.
Mais vous allez avoir une étrange entrevue.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Ariste... Il ose ici...

MONROSE,

Quel embarras !

CLORINE.

Vous l'allez voir paroître ; il marche sur vos pas.

H O R T E N C E.

Ah ! Ciel ! que n'ai-je autant de charmes que de haine ?
Je le veux accabler sous le poids de sa chaîne.

A R A M O N T.

Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

S C E N E V I I.

ARISTE , MONROSE , ARAMONT ,
HORTENCE , CLORINE , LE GARDE.

A R I S T E , *au Garde , dans l'enfoncement
du Théâtre.*

Vous pouvez nous laisser ; votre ordre n'a plus lieu.
Je me charge de tout ; la Cour en est instruite.

S C E N E D E R N I E R E.

ARISTE , MONROSE , ARAMONT ,
HORTENCE , CLORINE.

A R I S T E , *à Monroe.*

Je viens rendre raison de toute ma conduite.

M O N R O S E , *sans se détourner.*

~~On~~ n'en demande point à ceux qui sont heureux.

A R I S T E ,

Il est vrai , je le suis ; tout succède à mes vœux.

350 *L'ÉCOLE DES AMIS,*

ARAMONT, *ironiquement.*

Monsieur, vous voulez bien que je vous félicite :
Vous voyez quels transports votre bonheur excite.

A R I S T E.

Je n'en suis point surpris.

A R A M O N T.

Ma foi, je le crois bien.

A R I S T E.

On m'a tout accordé.

A R A M O N T, *en lui remettant l'écrin*
Et la procuration de Monrose.

Pour qu'il n'y manque rien ;
Tenez, voilà leur reste : ils n'en sçavent que faire ,
Ni moi non plus... Prenez toujours; c'est votre affaire.

A R I S T E.

Madame

H O R T E N C E, *avec dédain.*

Laissez-moi.

A R A M O N T.

Je suis hors d'embarras.

H O R T E N C E.

Je ne sçais ce que c'est ; mais je n'ignore pas
Qu'il vous a plu , Monsieur , d'empêcher ma retraite.

A R I S T E, *rendant à Clorine l'écrin*
Et la procuration.

Je crois que vous pourrez en être satisfaite.

H O R T E N C E.

Quelle audace ! Est-ce à vous que je dois mon retour ?

A R I S T E.

Oui ; j'ai sollicité cet ordre de la Cour.

On ne vous perdra point. L'amour & l'hyménée
Y vont fixer vōs jours & votre destinée.

On m'a favorisé

H O R T E N C E , *avec indignation.*

Qui ? vous ! perfide ami !

C'est dans la trahison être bien affermi
Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage ;
Mais il faut repousser l'injure par l'outrage.
Notre état différent vous rend audacieux :
Vous croyez m'éblouir ; & je lis dans vos yeux .
Un espoir insultant fondé sur mes disgraces :
Mais je ne connois point des ressources si basses . . .

A R I S T E.

Non, Madame, l'hymen vous garde un sort plus doux ;
D'ailleurs, vous êtes riche.

A R A M O N T.

En quoi ?

M O N R O S E.

Que dites-vous ?

A R I S T E.

Qu'il est faux que Madame ait été ruinée.

A R A M O N T.

Quel conte !

A R I S T E.

Cette histoire est mal imaginée.

Ce bruit injurieux s'est détruit aussi-tôt.

Chez un homme public ses biens sont en dépôt.

H O R T E N C E.

Qu'entends-je ?

CLORINE.

Est-il possible ?

MONROSE.

O ciel ! quelle surprise !

ARISTE, à *Monrose*.

C'est la précaution que votre oncle avoit prise.

Oui, Monsieur, ce n'est plus un secret aujourd'hui :

Il est justifié ; vous l'êtes comme lui.

MONROSE, *transporté*.

Je suis justifié ?

ARISTE.

C'est moi qui vous l'atteste.

MONROSE, *transporté de joie*.

Fortune, c'est assez ; je te quitte du reste.

Mes vœux sont épuisés. Mon honneur m'est rendu...

(à *Hortence*.)

Madame, pardonnez à mon cœur éperdu

Ce transport excessif....

ARISTE.

Permettez, je vous prie :

Il est bien juste aussi que je me justifie.

J'ai dû jusqu'à la fin vous cacher des secrets,

Où vous auriez pû faire entrer des indiscrets.

Vos amis vous flattoient, contre toute apparence.

Lorsque je vous ai vû sans aucune espérance,

J'ai brigué pour moi-même, & j'ai tout obtenu.

C'est depuis quelques jours que j'y suis parvenu ;

Mais j'avois mes raisons pour en faire un mystère :

Je voulois obtenir une grace plus chère.

L'essentielle

L'essentiel manquoit à ma félicité.
Après avoir long-tems pressé , sollicité ,
Ce n'est que d'aujourd'hui , qu'à force de priere ,
Enfin la Cour m'a fait la faveur toute entière.
Jouissez-en , Monsieur ; ses bienfaits sont à vous :
Le Prince m'a permis de vous les céder tous ,
Et je vous les remets avec toute la joye....
Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur se déploie.
(Il embrasse Monrose.)

MONROSE.

Monsieur, ce n'est pas là tout ce que je vous dois.
Mes créanciers...

ARISTE.

Laissons cet incident.

MONROSE.

Je vois

Que c'est à vous , Monsieur , que je suis redevable.

ARAMONT.

J'ai pensé m'en douter.

HORTENCE.

Que je me sens coupable!

ARISTE, à Hortence.

Madame , c'est pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main : vous pouvez vous unir.

HORTENCE.

J'ai des torts avec vous.

ARAMONT.

Bon ! bon ! point de rancune :
Pour moi , je vous réponds que je n'en garde aucune.

A R I S T E.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour :
Venez , partons ; l'hymen vous attend au retour.

M O N R O S E.

Ah ! permettez du moins que ma reconnoissance
Se manifeste autant qu'il est en ma puissance.

A R I S T E.

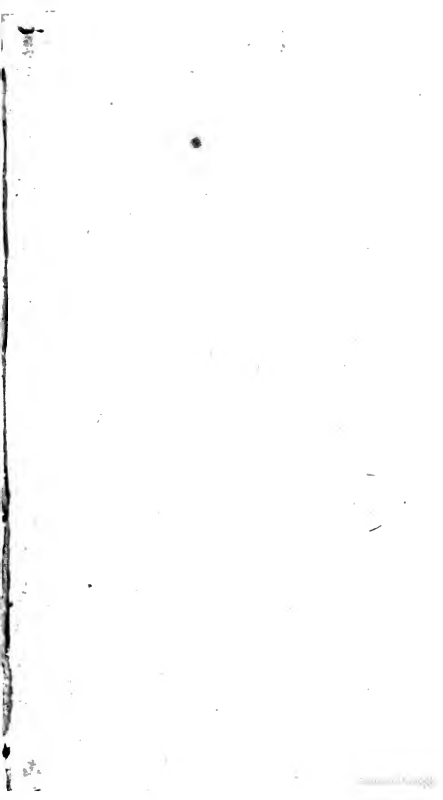
En vous faisant jouir du destin le plus doux ,
Croyez-vous que je sois moins fortuné que vous ?

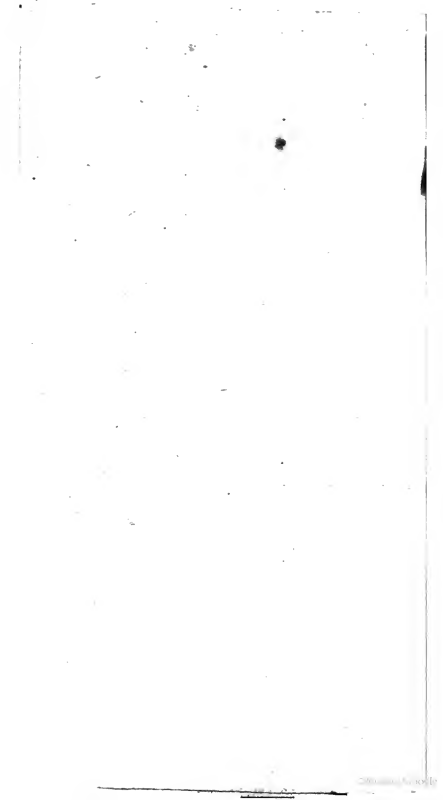
M O N R O S E , à Hortence.

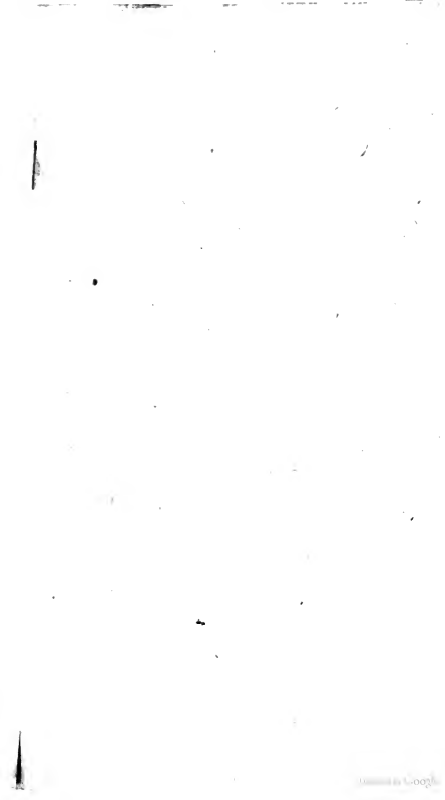
Ah ? Madame , souffrez que mon cœur se partage :
(à Ariste.)

Monsieur , je ne puis rien vous offrir davantage.
O Fortune ! je sens , & j'éprouve à présent
Qu'un ami véritable est ton plus grand présent.

Fin du Tome premier.









42

1200





BIBL

S

P

N